Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise

Giacomo Casanova

Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise

Giacomo Casanova

From the Library of

GRAHAM
POLLARD

Vet. Ital. III B. 292

J. Rives Childs, Casanoviana, 1956, p. 83 (XXXVII, 1)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

é quello: mettetelo in deposito.

pag. 26.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE MA

FUITE DES PRISONS

DE LA

REPUBLIQUE DE VENISE,

QU'ON APPELLE LES PLOMBS.

ECRITE

A DUX EN BOHEME L'ANNEE 1787.

A LEIPZIG,

CHEZ LE NOBLE DE SCHÖNFELD

1 7 8 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

J. J. Rousseau, fameux relaps, écrivain très-éloquent, philosophe visionaire, jouant la misanthropie, et ambitionnant la persécution, écrivit un avant-propos à sa nouvelle Héloïse, qui est unique: il insulte le lecteur, et ne l'indispose pas. Un petit avant-propos étant de saison dans tout ouvrage, j'en écris un aussi; mais c'est pour vous procurer ma connoissance, mon cher lecteur, et pour me concilier votre amitié: vous verrez, j'espère, que je ne prétens rien ni par mon style, ni par des nouvelles, et surprenantes découvertes en morale, comme l'auteur que je viens de nommer, qui n'écrivoit pas comme on parle, et qui au lieu de décider en conséquence d'un système, il prononçoit des aphorismes résultans d'un enchaînement casuel de ses chaudes circonlocutions, et non pas de la froide raison: ses axiomes sont des paradoxes faits pour faire éternuer l'esprit: passés à la coupelle de l'entendement ils se dispersent en fumée. Je vous previens que dans cette histoire vous ne trou-

trouverez rien de nouveau que l'hiſtoire, car pour ce qui regarde la morale, Socrate, Horace, Seneque, Boece, et pluſieurs autres ont tout dit : tout ce que nous pouvons faire encore ne conſiſte qu'en portraits ; et il n'eſt pas néceſſaire de poſſéder un grand génie pour en faire même de fort jolis.

Vous devez me vouloir du bien, mon cher lecteur, car ſans nul autre intérêt que celui de vous amuſer, et ſûr de vous plaire je vous préſente une confeſſion. Si un écrit de cette eſpèce n'eſt pas ce qu'on appelle une véritable confeſſion il faut le jetter par la fenêtre, car un auteur qui ſe loue n'eſt pas digne d'être lu : je ſens dans moi-même le repentir, et l'humiliation ; et c'eſt tout ce qu'il faut pour que ma confeſſion ſoit parfaite ; mais ne vous attendez pas à me trouver mépriſable : une confeſſion ſincère ne peut rendre mépriſable que celui qui l'eſt effectivement, et celui qui l'eſt eſt bien fou s'il la fait au public, dont tout homme ſage doit aſpirer à l'eſtime. Je ſuis donc certain que vous ne me mépriſerez pas. Je n'ai jamais connu des fautes que trompé par mon cœur, ou tyranniſé par une force abuſive d'eſprit, que l'âge ſeul a pu dompter ; et c'eſt aſſez

pour

pour me faire rougir : les ſentimens d'honneur, que me comuniquèrent ceux qui m'ont apris à vivre, furent toujours mes idôles, quoique non pas toujours à l'abri de la calomnie. Je n'ai point de plus grand mérite.

Trente deux ans après l'évenement je me détermine à écrire l'hiſtoire d'un fait qui me ſurprit à l'âge de trente *nel mezzo del cammin di noſtra vita.* La raiſon qui m'oblige à l'écrire eſt celle de me ſoulager de la peine de la réciter toutes les fois que des perſonnes dignes de reſpect, ou de mon amitié exigent, ou me prient que je leur faſſe ce plaiſir. Il m'eſt arrivé cent fois de me trouver après le récit de cette hiſtoire quelqu'altération dans la ſanté, cauſée ou par le fort ſouvenir de la triſte aventure, ou par la fatigue ſoutenue par mes organes en dévoir d'en détailler les circonſtances : j'ai cent fois décidé de l'écrire, mais pluſieurs raiſons ne me l'ont jamais permis : elles ſont toutes diſparues aujourd'hui à l'aſpect de celle qui me met la plume à la main.

Je ne me ſens plus la force néceſſaire à narrer ce fait, et je n'ai pas non plus celle de dire aux curieux, qui me preſſent de le leur réciter, que je ne l'ai pas ; car j'anne-

rois

rois mieux ſuccomber aux dangéreuſes conſéquences d'un effort qu'aller au devant d'une odieuſe ſuſpicion de peu de complaiſance. Voilà donc cette hiſtoire qui jusqu'à ce jour ne fut par moi comuniqué *niſi amicis idque coactus* parvenue à la poſſibilité de devenir publique. Soit. Je ſuis arrivé à un âge, où il faut que je faſſe à ma ſanté de bien plus grands ſacrifices. Pour narrer il faut avoir la faculté de bien prononcer: la langue déliée ne ſuffit pas, il faut avoir des dents, car les conſonnes aux quelles elles ſont néceſſaires compoſent plus d'un tiers de l'alphabet, et j'ai eu le malheur de les prerdre: l'homme peut s'en paſſer pour écrire, mais elles lui ſont indiſpenſables s'il veut parler, et perſuader.

Celui de ſurvivre au dépériſſement de nos membres, et à la perte de ce dont notre individu a beſoin pour ſon bien être eſt un grand malheur, car la misère ne peut dépendre que du manque du néceſſaire; mais ſi ce malheur arrive quand on eſt vieux il ne faut pas s'en plaindre, puisque ſi l'on a enlevé nos meubles on nous a laiſſé du moins la maiſon. Ceux qui pour ſe délivrer de pareils maux ſe ſont tués ont mal raiſonné,

puis-

puisqu'il eſt bien vrai qu'un homme qui ſe tue annéantit ſes maux, mais il n'eſt pas vrai qu'il s'en délivre, puisqu'en ſe tuant il ſe prive de la faculté de ſentir ce benefice. L'homme ne hait les maux que parcequ'ils ſont incommodes à la vie : des qu'il ne la poſſéde plus le ſuicide ne peut le délivrer de rien. *Debilem facito manu — Debilem pede, coxa — Lubricos quate — dentes — Vita dum ſuperest bene eſt.*

Ceux qui ont dit que les chagrins ſont plus accablans que les plus grands maux qui affligent notre corps, ont mal dit; puisque les maux de l'eſprit n'attaquent que l'eſprit, tandis que ceux du corps abattent l'un, et déſolent l'autre. Le vrai *ſapiens*, l'homme ſage eſt toujours, et par tout plus heureux que tous les rois de la terre *niſi quum pituita moleſta eſt.* Il n'eſt pas poſſible de vivre long-tems ſans que nos outils s'uſent : je crois même que s'ils ſe conſervaſſent exempts de détérioration nous ſentirions le coup de la mort avec beaucoup plus de ſenſibilité : la matière ne peut reſiſter au tems ſans perdre ſa forme : *ſingula de nobis anni prædantur euntes.* La vie eſt comme une coquine que nous aimons, à la quelle nous accordons à la fin

toutes

toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu qu'elle ne nous quitte pas : ceux qui ont dit qu'il faut la mépriser ont mal raisonné ; c'est la mort qu'il faut mépriser, et non pas la vie ; et ce n'est pas la même chose : ce sont deux idées entièrement diverses ; aimant la vie j'aime moi-même, et je hais la mort parceque elle en est le bourreau : le sage cependant ne doit que la mépriser parceque la haine est un sentiment qui incommode ; ceux qui la craignent sont un peu sots, car elle est inévitable ; et ceux qui la désirent sont des lâches, car chacun est le maître de se la donner.

Disposé à écrire l'histoire de ma fuite des prisons d'état de la république de Venise qu'on appelle les plombs, je crois, avant que d'entrer en matière, de devoir prévenir le lecteur sur un article, où il pourroit s'aviser d'exercer sa critique. On ne veut pas que les auteurs parlent beaucoup d'eux-mêmes, et dans l'*histoire* que je vais écrire je parle de moi à tout moment. Je le prie donc de se disposer à m'accorder cette permission, et je l'assure qu'il ne trouvera jamais que je me fasse des éloges, car, Dieu merci, au milieu de tous mes malheurs je me suis toujours re-

con-

connu pour leur première cause. Pour ce qui regarde mes réflexions, et plusieurs menus détails, je laisse à tous ceux qui s'y ennuieront la belle liberté de les sauter.

Tout auteur qui prétend de faire penser tous ceux, qui ne lisent que positivement pour se défendre de la tentation de penser, est un impertinent. Je déclare que je n'ai rien écrit que dans la maxime de ne dire que la pure vérité, dont j'aurois cru de frustrer les lecteurs, si j'eusse omis la moindre des choses qui ont rapport à mon sujet. Quand on se détermine à exposer un fait qu'on peut se dispenser de narrer, on doit, ce me semble, le rendre tout pur, et entier, ou n'en rien dire. Il faut ajouter à cela que tout comme je me trouverois géné si je dusse raconter toutes les circonstances de ce fait en le récitant, je me trouverois également géné actuellement si voulant l'écrire avec satisfaction je fusse obligé par quelqu'un à passer sous silence la moindre des particularités qui ont rapport à ma matière. Pour me captiver le suffrage de tout le monde j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes foiblesses tel que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par-là à me connoître: j'ai reconnu

dans

dans mon épouvantable ſituation mes égaremens, et j'ai trouvé des raiſons pour me les pardonner: ayant beſoin de la même indulgence de la part de ceux qui me liront, je n'ai voulu leur rien cacher, car je préfère un jugement fondé ſur la vérité, et qui me condamne, à un qui pourroit m'être favorable fondé ſur le faux.

Si l'on trouvera dans quelqu'endroit de l'hiſtoire quelque trait amer contre le pouvoir qui m'a détenu, et m'a pour ainſi dire forcé à m'abandonner aux risques aux quels l'exécution de mon projet m'a expoſé, je déclare que mes plaintes ne peuvent être ſorties que de la pure nature, car nulle aigreur, préoccupe mon cœur, ou mon eſprit, pour qu'elles puiſſent être nées de haine, ou de colère. J'aime ma patrie, et par conſéquent ceux qui la gouvernent: je n'ai pas approuvé alors ma detention, parceque la nature ne me l'a pas permis; mais je l'approuve aujourd'hui par rapport à l'effet qu'elle fit ſur moi, et au beſoin que j'avois d'une correction à ma conduite: malgré cela je condamne la maxime, et les moyens. Si j'avois ſu mon crime, et le tems qu'il me falloit pour l'expier je ne me ſerois pas mis dans l'évident dan-

danger de perdre la vie ; et ce qui m'auroit fait périr si je fusse péri auroit été l'économie d'un despotisme que vues ses funestes conséquences devroit être aboli par ceux mêmes qui l'exercent.

PREMIERE PARTIE.

Après avoir fini mes études, avoir quitté à Rome l'état d'ecclesiastique, avoir embrassé celui de militaire, l'avoir quitté à Corfou, entrepris le métier d'avocat, l'avoir quitté par aversion, et après avoir vu toute mon Italie, les deux Greces, l'Asie mineure, Constantinople, et les plus belles villes de France, et d'Allemagne, je suis retourné à ma patrie l'année 1753 assez instruit, plein de moi-même, étourdi, aimant le plaisir, ennemi de prévoir, parlant de tout à tort, et à travers, gai, hardi, vigoureux, et me moquant au milieu d'une bande d'amis de ma clique, dont j'étois le gonfalonier de tout ce qui me paroissoit sottise soit sacrée, soit profane, appellant préjugé tout ce qui n'étoit pas connu aux sauvages, jouant gros jeu, trouvant égal le tems de la nuit à celui du

jour,

jour, et ne respectant que l'honneur, dont j'avois toujours le nom sur les lèvres plus par hauteur que par soumission, prêt pour garantir le mien de toute tache à violer toutes les lois qui auroient pu m'empêcher une satisfaction, un dédommagement, une vengeance de tout ce qui avoit l'apparence d'injure, ou de violence. Je ne manquois à personne, je ne troublois pas la paix des sociétés, je ne me mêlois ni d'affaires d'état, ni des différens des particuliers, et voilà tout ce que j'avois de bon, et ce que je croyois suffisant pour être à l'abri de tout malheur, qui en me surprenant auroit pu me priver d'une liberté, que je supposois inviolable. Lorsque dans certains momens je jettois un coup d'œil sur ma conduite je ne manquois pas de la trouver exempte de reproche, puisqu'enfin mon libertinage ne pouvoit que tout au plus me rendre coupable vis à vis de moi-même, et aucun remords ne troubloit ma conscience. Je croyois de n'avoir autre devoir que celui d'être honête homme, et je m'en piquois, et n'ayant besoin pour vivre ni d'emploi, ni d'office, qui auroit pu gêner pour quelques heures ma liberté, ou m'obliger à en imposer au public avec une conduite

re-

régulière, et édifiante; je me félicitois, et j'allois mon train.

Monsieur de Br..., Sénateur amplissime avoit soin de moi; sa bourse étoit la mienne; il aimoit mon cœur, et mon esprit. Après avoir été dans tout le cours de sa jeunesse grand libertin, et esclave de toutes ses passions, un coup d'Apoplexie lui fit le cruel halte là, qui le mettant au bord du tombeau le rappella à la raison. Retourné en état d'agir, et d'espérer de parvenir à l'âge de vieillesse moyennant le bon régime, il ne trouva autre resource que celle de la dévotion, seule faite pour remplacer les vices avec des actes de vertu; il s'y livra de bonne foi: il crut de voir en moi son propre portrait, et je lui faisois pitié: il disoit que j'allois si vite qu'il étoit impossible que je ne me désabusasse en peu de tems; et dans cet espoir il ne m'a jamais abandonné; il attendoit l'assouvissement de mes passions de l'issue continuelle; mais il n'a pas assez vécu pour voir ses vœux exaucés. Il me donnoit toujours des excellentes leçons de morale, que j'écoutois avec plaisir, et avec admiration sans jamais les éviter: c'étoit tout ce qu'il exigeoit de moi. Il me donnoit de

bons

bons conseils, et de l'argent; et ce dont il ne me rendoit pas compte étoit qu'il prioit incessamment Dieu de me faire connoître toute l'irrégularité de ma conduite.

A. Dans le mois de Mars de l'année 1755 j'ai pris un appartement dans la maison d'une veuve sur le quai qu'on appelle à Venise *le fondamente nove*, en assurant M. de B... que ce nouveau séjour étoit nécessaire à ma santé, puisque l'été alloit venir, et dans les grandes chaleurs qu'on ressentoit dans l'intérieur de la ville j'avois besoin d'habiter dans un quartier exposé au grand air, et à la fraicheur du vent du Nord. Ce Seigneur qui trouvoit bon tout ce que je désirois approuva mon idée, assez content de ce que je lui promettois d'aller dîner chez lui tous les jours. La vraie raison qui me faisoit quitter son palais étoit celle de devenir voisin d'une fille que j'aimois. Le détail de cette intrigue n'a rien de comun avec cette histoire; ainsi je l'épargne au lecteur.

Le 25 du mois de Juillet un quart d'heure avant le lever du Soleil j'ai quitté *l'Erbaria* pour aller me coucher. Cette *Erbaria* est un endroit sur un quai de grand canal attenant au pont de Rialto, qui s'appelle ainsi par-

parceque c'eſt le marché aux herbes, aux fruits, et aux fleurs : les hommes, et les femmes galantes qui ont paſſé la nuit dans les plaiſirs de la table, ou dans les fureurs du jeu ont l'habitude d'aller y faire un tour de promenade avant que d'aller ſe coucher. Cette promenade demontre qu'une nation peut facilement changer de caractère. Les venetiens de jadis myſtérieux en politique, et en galanterie ſont éffacés par les modernes dont le goût prédominant eſt celui de ne faire plus aucun myſtère de rien. Ce lieu offre un beau coup d'œil, mais il n'en eſt que le prétexte; on va dans *l'Erbaria* plus pour ſe faire voir que pour voir, et les femmes l'aiment plus que les hommes : elles veulent que le monde ſache qu'elles ne ſe génent pas : la coquetterie y eſt exclue à cauſe du délabrement de la parure. Le jour commence alors, mais perſonne n'a l'air d'en convenir; c'eſt la fin du précédent : chaqu' homme, chaque femme doit voir dans l'autre les marques du déſordre; les hommes doivent afficher l'ennui d'une complaiſance trop uſée, et les femmes doivent faire parade des debris d'une vieille toilette qu'on n'a pas reſpecté; tout le monde doit avoir l'air rendu, et mon-

trer le besoin d'aller se mettre au lit. Je ne manquois jamais à cette promenade, observateur de ses lois le plus souvent sans aucune raison.

A l'heure qu'il étoit tout devoit dormir chez moi : ma surprise ne fut pas petite en voyant la porte de la maison ouverte : elle augmenta lorsque j'ai vu la serrure abattue. Je monte, et je trouve toute la famille de bout, et mon hôtesse triste à cause d'une visite extraordinaire qui avoit mis sens dessus dessous toute la maison. Elle me dit toute éffarée qu'une heure avant le jour *Messer grande* (c'est le nom d'emploi du chef des archers de la république) avoit abattu la porte de la rue, étoit monté avec son escouade, et avoit fait dans toute la maison la perquisition plus exacte, sans excepter mon appartement dont il avoit visité tous les recoins. Après toutes ses vaines récherches il lui avoit dit que le matin du jour précédent on avoit débarqué chez elle une malle, et qu'il savoit que cette malle étoit pleine de sel : elle la lui avoit alors fait voir remplie, non pas de sel, mais d'habits du comte *Securo* ami de la maison, qui l'avoit envoyée de la campagne. *Messer grande* après avoir

vu cela s'en étoit allé. J'ai assuré mon hôtesse de lui faire obtenir une éclatante satisfaction ; et sans la moindre inquiétude je me suis mis au lit.

Je me suis levé à midi pour aller dîner chez M. de Br....., auquel j'ai exposé le fait, et représenté la nécessité de procurer à cette femme une satisfaction proportionée, puisque les lois garantissoient la tranquillité de toute maison exempte de crime. Je lui ai dit que le mal avisé ministre devoit pour le moins perdre sa charge. Ce sage vieillard, après m'avoir écouté très-attentivement, me dit qu'il me répondroit après dîner. Nous passâmes deux heures fort-gayement avec deux autres nobles aussi dévots, et pieux que lui, quoique moins âgés, tous les deux mes tendres amis, et pensants comme lui sur mon compte. L'étroite liaison de ces trois respectables personnages avec moi étoit le sujet de l'étonnement de tous ceux qui l'observoient : on en parloit comme d'un rare phénomène, dont la cause devoit être mystérieuse ; car on ne pouvoit pas comprendre comment le caractère des trois put convenir avec le mien, comment le mien put se conformer au leur, eux tous éternité, et vertus,

moi tout monde, et vices. Les méchans inventoient des raiſons infames: la choſe, diſoit-on, ne pouvoit pas être naturelle; et la calomnie s'en mêloit : il y avoit ſûrement là deſſous un myſtère, il falloit le dévoiler. J'ai ſu vingt ans après qu'on nous faiſoit ſuivre, et que les plus fins des éſpions du Tribunal des inquiſiteurs d'état furent chargés de découvrir la raiſon occulte de cette union invraiſemblable, et monſtrueuſe. Pour moi innocent comme je croyois d'être je ne me défiois de perſonne, et j'allois mon train de la meilleure foi du monde.

M. de Br.... d'abord après dîner me dit d'un grand ſang froid, et ſans autres témoins que les deux nobles, qu'au lieu de penſer à tirer vengeance de l'affront fait à mon hôteſſe, je devois penſer à me mettre en lieu de ſûreté. Il me dit que la malle remplie de ſel étoit une contrebande forgée par *Meſſer grande*, qui n'en vouloit qu'à moi: qu'il étoit vrai qu'il ne parloit que par conjecture, mais qu'ayant eu ſiége dans le tribunal, il reconnoiſſoit le ſtyle de captures qu'il ordonnoit. Il me dit qu'en conſéquence il avoit fait armer à quatre rames ſa gondole, dans la quelle je devois aller ſur le champ à

Fu-

Euſine, où je prendrois la poſte pour aller à Florence, et pour y reſter jusqu'à ce qu'il m'eut écrit que je pourrois retourner. A la fin de ſon ſage discours il me donna un rouleau qui contenoit cent cequins. Plein de reſpect et de reconnoiſſance, je lui ai répondu que je lui demandois mille pardons ſi je ne me rendois pas à ſon conſeil. Je lui ai dit qu'en ne me ſentant pas coupable je ne pouvois pas craindre la juſtice du tribunal. Il me dit qu'un tribunal comme celui-là pouvoit en ſavoir plus que moi, et reconoître en moi des crimes, dont je pouvois me croire innocent, et que ce qu'il y avoit pour moi de plus ſûr en attendant, étoit d'accepter les cent cequins, et de m'en aller. Je lui ai alors dit que l'homme ne pouvoit pas être criminel ſans le ſavoir, et que j'aurois commis une faute contre moi-même, ſi en fuyant j'euſſe pu donner une indice aux inquiſiteurs d'état de quelque remords de conſcience; qui n'auroit pu que les confirmer dans leur propre idée. Je lui ai ajouté que le ſilence étant l'ame de ce grand Magiſtrat, il ſeroit impoſſible de pénétrer après mon départ ſi j'euſſe eu raiſon de me ſauver, et que je ne pouvois prendre ce parti qu'en donnant à ma patrie un éternel

adieu, puisque rien ne m'auroit assuré que j'aurois pu y vivre à mon retour libre de crainte, et de la même qui m'auroit induit à partir dans ce moment là. En disant cela je l'ai embrassé, je n'ai pas voulu l'argent offert, et je l'ai supplié de ne pas vouloir avec son inquiétude troubler la paix de mon ame. *Fais-moi du moins le plaisir*, dit-il, *de ne pas aller dormir cette nuit dans ton casin.* Je me suis dispensé de cela aussi, et j'ai eu tort: cette prière me venoit de la bonté même; et c'est par une raison des plus frivoles que je n'y ai pas fait attention. Ce jour-là étoit la fête de S. Jacques, dont je porte le nom; et le lendemain on chomoit Ste. Anne nom de la fille que j'aimois à cette époque là: j'avois écrit que nous irions déjeûner ensemble à *Castello*. Le même jour le tailleur m'avoit apporté un habit de taffetas, dont la bordure en dentelle d'argent étoit de l'invention de ma belle. Je n'ai pas cru de devoir sacrifier ce rendez-vous à une prudente précaution, et à la tendresse de mon bienfaiteur. Je n'étois cependant pas méchant, ni ingrat, mais étourdi, et sensible au plaisir, que je me figurois d'avance toujours plus grand: un engagement pareil à cet âge

là

là eſt quelque choſe de très-important : *amare et ſapere vix Deo conceditur* eſt une ſentence, dont je n'ai reconnu la vérité que dernièrement à Vienne. Lorsque j'ai pris congé de M. de Br.... il me dit en riant que nous ne nous reverrions peut être plus : ces paroles m'étonnèrent : mais ce fut lui-même qui craignant de m'avoir trop dit me fit ſortir de mon étonnement en me diſant en vrai ſtoicien comme il étoit *va-t-en, va-t-en, mon fils ſequere Deum, fata viam inveniunt.* Le fait eſt que ce fut la dernière fois que je l'ai vu quoiqu'il ait ſurvécu dix ans à ma fuite. J'ai embraſſé mes deux autres amis qui étoient là comme extupefaits ; et obligé à me lever le lendemain de bonne heure, je ſuis rentré chez moi à une heure de nuit, et je me ſuis d'abord couché.

A la pointe du jour 26 Juillet 1755 *Meſſer grande* entra dans ma chambre. Me réveiller, le voir, et entendre ſon interrogation fut l'affaire d'un moment. Il prononça mon nom en me demandant s'il ſe trompoit ; car c'étoit la première fois qu'il me voyoit ; je lui ai répondu qu'il ne ſe trompoit pas. *Donnez-moi*, dit-il, *tout ce que vous avez d'écrit ſoit de vous, ſoit d'autres ; habillez-vous d'abord,*

d'abord, et venez avec moi. Je lui ai demandé de qui il tenoit cette commission, et il me répondit qu'il obéissoit aux ordres du tribunal. J'ai laissé alors qu'il prenne tous mes papiers qu'il fit mettre dans un sac par deux de ses gens, et sans plus ouvrir la bouche je me suis habillé. Ce qui est rare est que je me suis rasé, fait peigner, mis une chemise à dentelle, et mon galant habit, non pas comme un homme qui sait d'aller en prison, mais comme on va aux nôces, ou au bal: j'ai fait tout cela machinalement; car le lendemain en y pensant je ne me suis pas trouvé en état de rendre compte à moi-même comment cela étoit arrivé. *Messer grande* sans jamais me perdre de vue me laissa faire toute ma toilette: quand il me vit prêt, il me dit que je devois avoir des manuscrits reliés en livres, et que je devois les lui consigner. Ce fut pour lors que j'ai cru de pouvoir pénétrer quelque chose. Je lui ai indiqué un tas de livres tous imprimés, au-dessus desquels il y en avoit quatre des manuscrits: il les prit, et avec eux tous les imprimés qu'il a vu sur ma table de nuit: c'étoit l'Arioste, Petrarque, Horace, un tome des opuscules de Plutarque, et quelques brochures françoises. Les manuscrits

ſcrits contenoient des impoſtures de Magie, Clavicule de Salomon, Talismans, Cabale, Zecor-ben, Picatrix, parfums, et conjurations pour avoir des colloques avec les demons de toutes les claſſes : la curioſité m'avoit fait devenir poſſeſſeur de toutes ces drogues là, dont je ne faiſois aucun cas ; mais ceux qui ſavoient que je les avois ne croyoient pas cela, et je les laiſſois croire tout ce qu'ils vouloient, n'étant pas même fâché qu'on me crut un peu ſorcier.

Deux mois avant ce fait un venitien, dont l'ancien métier avoit été de mettеur en œuvre, fit connoiſſance avec moi en me propoſant l'achat d'une jolie bague de brillans à bon marché, et étant venu chez moi il vit mes livres de Magie. Deux ou trois ſemaines après, il vient me dire que quelqu'un, qui ne vouloit pas être nommé, m'en donneroit mille ducats ſi je voulois les vendre, mais qu'on vouloit auparavant les voir. Cette propoſition m'a plu, et je lui ai répondu que je n'aurois pas de difficulté à les lui confier pour vingt-quatre heures. Quinze jours après il me demanda les livres, qu'il me rendit le lendemain en me diſant que la perſonne ne les trouvoit pas légitimes. Huit

jours

jours après cela je fus arrêté, et ces mêmes livres m'ayant été demandés par *Messer grande* j'ai fait là-dessus des conjectures sans cependant rien décider. Ce que j'ai su après fut que ce venitien étoit espion du tribunal.

En sortant de ma chambre je fus surpris de voir trente à quarante archers : on m'a fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'assurer de ma personne, tandis que deux auroient été assez selon l'axiome *ne Hercules quidem contra duos.* Il est singulier qu'à Londres où tout le monde est brave on n'emploie qu'un seul homme pour en arrêter un autre, et qu'à Venise ma patrie, ou généralement on est poltron, on en emploie trente : je crois que cela vient de ce que le poltron obligé à assaillir a toujours plus de peur que l'assailli, et l'assailli peut par la même raison devenir brave : et effectivement l'on voit souvent à Venise de gens arrêtés qui se sont défendus, et qui enfin ne se rendirent qu'accablés par le nombre.

Messer grande me fit entrer dans une gondole où il se plaça près de moi n'ayant gardé que quatre hommes, et ayant renvoyé tout le reste. La gondole arriva chez lui : il me fit entrer dans une chambre où il me

laissa

laiſſa ſeul après m'avoir offert du caffé que j'ai refuſé. J'ai paſſé prèsque quatre heures toujours opprimé par un ſomeil aſſez tranquille interrompu à chaque quart d'heure par la néceſſité de lâcher de l'eau, phénomène fort-extraordinaire; car la chaleur étoit exceſſive; je n'avois pas ſoupé, et je n'avois pris dans la journée précédente qu'une glace à l'entrée de la nuit: j'ai neanmoins rempli d'urine deux grands pots de chambre. La ſurpriſe cauſée par l'oppreſſion étoit pour moi un grand narcotique, et j'en avois fait autre-fois l'expérience; mais je ne l'avois pas crue diurétique: j'abandonne cela aux phyſiciens. Il y a cependant apparence que dans le même tems que mon eſprit effrayé devoit donner des marques de défaillance par l'aſſouviſſement de ſa faculté penſante, mon corps auſſi, comme s'il ſe fut trouvé dans un preſſoir devoit exprimer une bonne partie des fluides qui avec une circulation continuelle donnent action à notre faculté de penſer: et voilà comment une effrayante ſurpriſe peut parvenir à cauſer une mort ſubite, car elle peut arracher l'ame au ſang.

Au ſon de la cloche de *Terza Meſſer grande* entra, et me dit qu'il avoit ordre de

me

me mettre sous les plombs. Je l'ai suivi. Nous entrâmes dans une autre gondole, et après un détour par des petits canaux nous entrâmes dans le grand, et nous descendîmes au quai des prisons. Après avoir monté quelques escaliers nous passâmes un pont éminent, et enfermé qui sert de communication des mêmes prisons avec le palais ducal par dessus le canal qu'on appelle *rio di palazzo*. Au dé-là de ce pont nous passâmes une galerie, et entrâmes dans une seconde chambre où il me présenta à un homme vêtu en robe de patricien, qui après m'avoir regardé lui dit *é quello: mettetelo in deposito*. Ce personnage étoit le secrétaire de messieurs les inquisiteurs *il circospetto Domenico Cavalli*, qui apparemment eut honte de parler vénitien à ma présence, car il prononça mon arrêt en bonne langue toscane. *Messer grande* alors me consigna au gardien des plombs, qui suivi de deux hommes me fit monter deux petits escaliers, enfiler une galerie, puis une autre séparée par porte à clef, et puis une autre encore, qui avoit au bout une porte après laquelle je me suis vu dans un grand vilain, et sale galetas long six toises, large deux, éclairé par une éminente lucarne:

j'ai

j'ai pris ce galetas pour ma prison ; mais je me suis trompé. Il empoigna une grosse clef, il ouvrit une grosse porte doublée de fer haute trois pieds et demi, qui dans son milieu avoit un trou rond de huit pouces de diamètre, et m'ordonna d'entrer. Tandis qu'il ouvroit cette porte je regardois attentivement une machine de fer enclouée dans la forte cloison, qui avoit la forme d'un fer à cheval, un pouce d'épaisseur, et un diamètre de cinq d'un à l'autre de ces bouts paralleles. Je pensois à ce que cela pouvoit être, lorsque le gardien me dit en souriant : *je vois monsieur que vous voudriez deviner à quoi cette machine sert, et je peux vous le dire. Lorsque leurs excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tête de façon qu'il embrasse la moitié de son cou, et une masse de foye qui lui environne l'autre moitié, passe avec ses deux bouts par ce trou qui aboutit à un moulinet auquel on les recommande ; et un homme le tourne jusqu'à ce que le patient ait rendu l'ame à notre Seigneur, car le confesseur ne le quitte, Dieu soit loué, que lorsqu'il est mort.* — *C'est fort ingénieux*, lui répondis-je, *et je pense, monsieur, que c'est vous*

même

même qui avez l'honneur de tourner le moulinet. Il ne me répondit pas. Ayant la taille de cinq pieds, et neuf pouces je me ſuis bien courbé pour entrer, et il m'enferma. Il me demanda par la grille ce que je voulois manger, et je lui ai répondu que je n'y avois pas encore penſé. Il s'en alla en refermant toutes ſes portes.

Etonné j'ai appuyé mes coudes ſur la hauteur d'appui de la grille: elle avoit deux pieds en tous ſens, croiſée par ſix barreaux de fer d'un pouce de diamêtre, qui formoient ſeize trous carrés de cinq pouces. Elle auroit rendu le cachot aſſez clair ſi une poutre quadrangulaire maîtreſſe d'œuvres de comble, qui avoit un pied et demi de large, et qui entroit dans le mur au-deſſous de la lucarne, que j'avois obliquement vis à vis, n'eut pas intercepté la lumière qui entroit dans le galetas. J'ai fait le tour de mon affreuſe priſon qui n'avoit que cinq pieds et demi de hauteur en tenant ma tête inclinée: j'ai trouvé quaſi à tâton qu'elle formoit les trois quarts d'un carré de deux toiſes. Le quart contigu à celui qui lui manquoit étoit poſitivement une alcove capable de contenir un lit; mais je n'ai trouvé ni lit, ni ſiége, ni

table,

table, ni meuble d'aucune espèce, excepté un baquet pour les beſoins naturels, et une ais aſſurée au mur, large un pied, et élevée du plancher quatre. J'ai placé là mon beau manteau de ſoye, et mon joli habit mal étrenné, avec mon chapeau bordé d'un point d'Eſpagne, et d'un plumet blanc. La chaleur étoit extrême. Triſte, et rêveur la nature m'a porté au ſeul lieu, où je pouvois me repoſer ſur mes coudes : je ne pouvois pas voir la lucarne; mais je voyois la lumière, qui éclairoit le galetas, et des rats gros comme des lapins qui ſe promenoient. Ces hideux animaux dont j'abhorrois la vue, venoient juſque ſous ma grille ſans nulle marque de frayeur. J'ai vite enfermé le trou de la porte avec un volet intérieur : leur viſite m'auroit glacé le ſang. Je ſuis tombé dans la révérie la plus profonde, mes bras toujours croiſés ſur la hauteur d'appui, où j'ai paſſé huit heures immobile, dans le ſilence, et ſans jamais bouger.

J'ai entendu ſonner vingt une heure, et j'ai commencé à m'inquiéter de ce que je ne voyois paroître perſonne, de ce qu'on ne venoit pas voir ſi je voulois manger, de ce qu'on ne me portoit pas un lit, une chaiſe,

et

et au moins du pain, et de l'eau. Je n'avois pas d'appetit, mais il me ſembloit qu'on ne devoit pas le ſavoir: jamais de ma vie je n'avois eu la bouche ſi amère: je me tenois cependant pour ſûr que vers la fin du jour quelqu'un paroîtroit: mais lorsque j'ai entendu ſonner le vingt-quatre heures je ſuis devenu comme un forcené heurlant, frappant des pieds, peſtant, et accompagnant de hauts cris tout le vain tapage que mon étrange ſituation m'excitoit à faire. Après plus d'une heure de ce furieux exercice ne voyant perſonne, n'entendant pas moi-même la moindre indice, qui m'auroit fait imaginer que quelqu'un put avoir entendu mes fureurs, enveloppé de ténebres j'ai fermé la grille, craignant que les rats ne ſautaſſent dans le cachot: je me ſuis jetté étendu ſur le plancher avec mes cheveux enveloppés dans un mouchoir. Un pareil impitoyable abandon ne me paroiſſoit pas vraiſemblable quand même on eut décidé de me faire mourir. L'examen de ce que je pouvois avoir fait pour mériter un traitement ſi cruel ne pouvoit durer qu'un moment, car je ne trouvois pas matière pour m'arrêter. En qualité de grand libertin, de hardi parleur, et

d'homme

d'homme qui ne penſoit qu'à jouir de la vie je ne pouvois pas me trouver coupable ; mais en me voyant malgré cela traité comme tel j'épargne au lecteur tout le détail de ce que la rage, la fureur, le déſeſpoir m'a fait dire, et penſer contre le deſpotisme qui m'opprimoit. La noire colère cependant, et le chagrin qui me dévoroit, et le dur plancher ſur le quel j'étois ne m'empêchèrent pas de m'endormir : ma nature avoit beſoin du ſommeil, et lorsque l'individu qu'elle anime eſt jeune, et ſain elle ſait ſe procurer ce qu'il lui faut ſans avoir beſoin de ſon conſentement.

La cloche de minuit m'a éveillé. Affreux réveil lorsqu'il fait regrêter le rien, ou les illuſions du ſommeil. Je ne pouvois pas croire d'avoir paſſé trois heures ſans avoir ſenti aucun mal. Sans bouger, couché comme j'étois ſur mon côté gauche j'ai allongé le bras droit pour prendre mon mouchoir que la réminiſcence me rendoit ſûr d'avoir placé là. En allant à tâton avec ma main, Dieu ! quelle ſurpriſe lorsque j'en trouve une autre froide comme glace. L'effroi m'a électriſé depuis la tête jusqu'aux pieds, et mes cheveux ſe hérissèrent ; jamais

je

je n'ai eu dans toute ma vie l'ame saisie d'une telle frayeur, et je ne m'en suis jamais cru susceptible : j'ai passé certainement trois ou quatre minutes non seulement immobile, mais incapable de penser : rendu à moi-même je me suis fait la grace de croire que la main que j'avois touché n'étoit qu'un objet de l'imagination : dans cette ferme supposition j'allonge de nouveau le bras au même endroit, et je trouve la même main, que jettant un cri perçant, et transi d'horreur je serre, et je relâche en retirant mon bras. Je frémis ; mais devenu maître de mon raisonnement je décide que pendant que je dormois on avoit mis près de moi un cadavre ; car j'étois sûr que lorsque je me suis couché sur le plancher il n'y avoit rien. J'imagine d'abord le corps de quelqu'innocent malheureux, et peut-être mon ami qu'on avoit étranglé, et qu'on avoit ainsi placé près de moi pour que je trouvasse à mon réveil devant mes yeux l'exemple du sort qu'on m'avoit destiné. Cette pensée me rend féroce : je porte pour la troisième fois mon bras à la main, je la saisis, je la serre, et je veux dans le même instant me lever pour tirer à moi ce cadavre, et me rendre certain de toute l'atro-

cité

cité de ce fait : mais voulant m'appuyer sur mon coude gauche la même main froide que je tenois serrée devient vive, se retire, et je me sens dans l'instant avec ma grande surprise convaincu que je ne tenois dans ma main droite autre main que ma même main gauche, qui percluse, et engourdie avoit perdu mouvement, sentiment, et chaleur, effet du lit tendre, flexible, et douillet sur le quel mon pauvre individu reposoit.

Cette aventure quoique comique ne m'a pas égayé. Elle m'a donné matière aux réflexions les plus noires. Je me suis apperçu, que j'étois dans un endroit où si le faux paroissoit vrai, les réalités devoient paroître des songes ; où l'entendement devoit perdre la moitié de ses priviléges ; où la phantaisie échauffée devoit rendre la raison victime ou de l'espérance chimérique, ou de l'affreux désespoir. Je me suis d'abord mis sur mes gardes pour tout ce qui concernoit cet article, et j'ai pour la première fois de ma vie à l'âge de trente ans, appellé à mon secours la philosophie, dont j'avois tous les germes dans l'ame, et dont il ne m'étoit pas encore arrivé l'occasion d'en faire cas, ni usage. Je crois que la plus grande partie des hommes meurent

ſans avoir jamais penſé. Je me ſuis tenu ſur mon ſéant jusqu'au frapper de huit heures: les crépuscules du nouveau jour paroiſſoient; le Soleil devoit ſe lever à neuf heures et un quart; il me tardoit de voir ce jour: un preſſentiment intérieur que je tenois pour infaillible m'aſſuroit qu'on me reuverroit chez moi d'abord, et je brûlois des déſirs de vengeance, que je ne me diſſimulois pas. Je me voyois à la tête du peuple pour pulvériſer le gouvernement, et je ne pouvois pas me contenter d'ordonner à des bourreaux le carnage de mes oppreſſeurs; mais c'étoit moi-même qui devoit en faire le maſſacre. Tel eſt l'homme: et il ne ſe doute pas que ce qui tient ce langage dans lui n'eſt pas la raiſon, mais ſa plus grande ennemie, la colère.

J'ai attendu moins de ce que je me ſentois diſpoſé à attendre; et voilà un premier motif de calme des fureurs. A huit heures et demi le profond ſilence de ces lieux, enfer de l'humanité vivante, fut rompu par le glapiſſement des verroux aux veſtibules des corridors qu'il falloit paſſer pour parvenir à mon cachot. J'ai vu le gardien devant ma grille qui me demanda *ſi j'avois eu de*

tems de penſer à ce que je voulois manger. Je lui ai répondu, ſans relever ſa raillerie, que je voulois une ſoupe au ris, du boulli, du rôti, des fruits, du pain, du vin, et de l'eau : j'ai vu ce butor étonné de ne pas entendre les plaintes auxquelles il s'attendoit. Après s'être arrêté une minute, voyant que je ne lui diſois rien, et ſa dignité ne lui permettant pas de me demander ſi je voulois autre choſe, il s'en alla ; mais un quart-d'heure après il reparut, et me dit qu'il s'étonnoit que je ne voulusse pas avoir un lit, ce ce qu'il me falloit, puisque ſi je me flattois de n'avoir été mis là que pour une nuit je me trompois. Je lui ai répondu qu'il me feroit plaiſir en me portant ce qu'il me croyoit néceſſaire. *Où faut-il*, me dit-il, *que j'aille le chercher ?* Je lui ai dit d'aller chez moi, et de me porter tout. Il me donna pour lors un morceau de papier, et un crayon. J'ai demandé par écrit lit, chemiſes, bas, robe de chambre, bonets, peignes, pantoufles, fauteuil, table, miroir, raſoirs, et nommément les livres que *Meſſer grande* avoit trouvé ſur la tablette près de mon lit ; outre cela papier, plumes, et ancre. A la lecture que je lui ai fait de ces articles (car il ne ſavoit

pas lire) il me dit de rayer papier, écritoire, miroir, et rasoirs; car tout cela étoit défendu par institution, et il me demanda de l'argent pour acheter le dîner que je lui avois ordonné. Je lui ai donné un cequin de trois dont j'étois possesseur. Je l'ai entendu partir une demie heure après. Dans cette demie heure, comme j'ai su dans la suite, il avoit servi sept autres prisonniers qui étoient détenus là-haut, chacun séparé, et dans l'impossibilité de tout commerce réciproque, et d'avoir connoissance ni du nom, ni de la qualité de ceux que le même malheur accabloit.

Vers midi cet homme parut dans le galetas suivi de cinq archers destinés au service des prisonniers d'état (c'est le titre dont on nous honoroit.) Il ouvrit mon cachot pour introduire les meubles que j'avois ordonné, et mon dîner. On fit le lit dans l'alcove, et on mit mon dîner sur la petite table; il me donna une cuillière d'ivoire qu'il avoit acheté de mon argent, en me disant que couteau, et fourchette étoient défendus, comme tout outil de métal, et qu'il ne me laissoit mes boucles que parcequ'il voyoit qu'elles étoient de pierres. Il me dit de lui ordonner ce que

je

je voulois manger dans le jour ſuivant, parceque la ſeule heure à la quelle il pouvoit monter là-haut étoit à la pointe du jour : il finit par me dire que *l'illuſtriſſimo ſignor ſecretario* avoit effacé de ma note tous les livres que j'avois ordonné en lui diſant qu'il m'en enverra des convenables à mon état actuel. Je lui ai ordonné de le remercier de ma part de ce qu'il ne m'avoit fait mettre en compagnie de perſonne. Il me répondit qu'il fera ma commiſſion, mais que j'avois tort de me moquer, puisque je devois ſentir qu'on ne m'avoit mis tout ſeul que pour me rendre la priſon plus pénible. Il avoit raiſon, et je m'en ſuis bien apperçu quelques jours après. J'ai reconnu qu'un homme mis dans l'impoſſibilité de s'occuper, et enfermé tout ſeul dans un endroit quaſi obſcur, où il ne peut appeller perſonne, et où il ne voit qu'une fois en vingt quatre heures, celui qui lui porte ſa nourriture doit ſe trouver dans un vrai enfer. La compagnie d'un aſſaſſin, d'un fou, d'un malade puant, d'un ours, d'un tigre eſt préférable à une ſolitude de cette eſpèce : elle déſeſpère : mais on ne peut le ſavoir qu'en ayant fait l'expérience.

Après

Après le départ du gardien, pour voir un peu de jour, et pour ne pas manger à l'obscur, car toute espèce de lumière artificielle étoit défendue ; j'ai placé ma table près du trou par où entroit la petite lueur qui venoit de la lucarne. J'étois à jeûn précisément depuis quarante cinq heures, mais je n'ai pu avaler que du riz. J'ai passé la journée sans fureur sur mon fauteuil ne souffrant que l'ennui, désirant le lendemain, et m'accommodant déjà l'esprit à la lecture prétendue convenable qu'on m'avoit annoncée. J'ai passé la nuit sans dormir au bruit que les rats bondissans faisoient dans le galetas, et en compagnie de l'horloge de S. Marc qui me paroissoit frapper dans mon cachot. Une espèce de tourment, dont je trouverai dans mes lecteurs peu de juges, me faisoit une peine insoutenable : c'étoit un million de puces qui s'en donnoient, à cœur joie sur tout mon corps, avides de mon sang, et de ma peau qu'ils perçoient avec un acharnement dont je n'avois point d'idée. ces insectes me donnoient des convulsions, me causoient des contractions spasmodiques dans les nerfs ; ils m'empoisonnoient le sang.

Le

Le lendemain à la pointe du jour le gardien parut, fit faire mon lit, balayer, et nettoyer : lorsqu'un de ses archers me présenta de l'eau pour me laver les mains, le gardien qui vit que je voulois sortir, m'avertit que cela ne m'étoit pas permis. J'ai vu deux livres, et je me suis abstenu de les ouvrir pour me garantir d'un premier mouvement peut être de dédain, qu'il n'auroit pas manqué de référer. Après m'avoir laissé ma mangeaille, et m'avoir coupé deux citrons il partit.

Ayant à peine mangé ma soupe chaude je mis mes livres contre la lumière du trou, et j'ai vu, qu'il ne me seroit pas difficile de lire. Un de ces livres avoit pour titre *la cité mystique de Sœur Marie de Jesus appellée d'Agreda*, et je n'en avois nulle idée. Le second étoit d'un jésuite dont j'ai oublié le nom : il établissoit une nouvelle adoration particulière directe au cœur de notre seigneur J. C. De toutes les parties humaines de notre divin médiateur c'étoit celle-là que selon cet auteur on devoit particulièrement adorer. Idée singulière d'un fou ignorant, dont je n'ai pas pu souffrir la lecture, car le cœur ne me paroissoit pas un viscère plus respectable du

pou-

poumon. La cité mystique m'intéressa un peu. J'ai lu tout ce que l'extravagance d'une imagination échauffée d'une vierge extrêmement dévote, espagnole, mélancolique, enfermée dans un couvent, ayant des directeurs de conscience ignorans et flatteurs, pouvoit enfanter. Toutes ses visions chimétiques, et monstrueuses étoient décorées du nom de révélations: amoureuse, et amie très-intime de la sainte vierge, elle avoit reçu ordre de Dieu même d'écrire la vie de sa divine mère: le saint esprit lui avoit fourni les instructions qui lui étoient nécessaires, et que personne ne pouvoit avoir lu nulle part. Elle commençoit l'histoire non pas du moment de sa naissance, mais de celui de sa très-immaculée conception dans le ventre de sainte Anne. Cette sœur Marie d'Agreda étoit supérieure d'un couvent de cordelières fondé par elle-même chez elle. Après avoir narré en détail tout ce que la mère de Dieu fit dans les neuf mois avant sa naissance, elle dit qu'à l'âge de trois ans elle balayoit sa maison aidée par neuf cent domestiques, tous anges que Dieu lui avoit destinés, comandés en personne par leur prince archange Michel qui alloit, et venoit d'elle à Dieu, et de Dieu à elle

pour

pour leurs réciproques ambassades. Ce qui frappe dans ce livre, est l'assurance où le lecteur judicieux doit se trouver qu'il n'y a rien dans tout l'ouvrage que l'auteur plus que fanatique puisse avoir cru d'avoir inventé; l'invention ne peut pas aller jusque-là: tout est dit de bonne foi: ce sont des visions d'une cervelle sublimée, qui sans aucune ombre d'orgueil, ivre de Dieu croit de ne révéler autre chose que ce que le saint esprit lui dicte; ce livre étoit imprimé avec la permission de l'inquisition: je ne pouvois revenir de mon étonnement: bien loin d'augmenter, ou d'exciter dans mon esprit une ferveur, un zele de religion, il me tenta de traiter de fabuleux tout ce que nous avons de mystique, et de dogmatique aussi.

Le caractère de ce livre porte des conséquences: un lecteur d'un esprit plus susceptible que le mien, et plus attaché au merveilleux risque en le lisant de devenir visionaire, et graphomane comme cette vierge. La nécessité de m'occuper à quelque chose m'a fait passer une semaine sur ce chef-d'œuvre d'un esprit exalté qui forge: je n'en ai jamais rien dit au sot gardien; mais je n'en pouvois plus. D'abord que je m'endormois

mois je m'appercevois de la peste que ce livre avoit communiqué à mon esprit affoibli par la mélancolie, et par la mauvaise nourriture. Mes rêves extravagants me faisoient rire lorsqu'éveillé je les vacapitulois, puisqu'il me prenoit envie de les écrire, et si j'eusse eu le nécessaire j'aurois peut-être produit là-haut un ouvrage encore plus fou que celui que M. de Cavalli m'avoit envoyé. Depuis ce tems-là j'ai vu combien se trompent ceux qui attribuent à l'esprit de l'homme une certaine force : elle n'est que relative ; et l'homme qui s'étudieroit bien ne trouveroit en lui-même que foiblesse. J'ai vu que quoiqu'il arrive rarement que l'homme devienne fou il est pourtant vrai que la chose étoit facile. Notre jugement est comme la poudre à canon, qui quoiqu'il soit très-facile de l'enflammer elle ne s'enflamme cependant jamais à moins qu'on ne lui mette le feu ; ou comme un verre à boire qui ne se cassera jamais à moins qu'on ne le casse. Le livre de cette espagnole est ce qu'il faut pour faire devenir fou un homme ; mais il faut lui donner ce poison lorsqu'il est en prison seul, et sans nul moyen de s'occuper.

Dans

Dans l'année 1767 en allant de Pampelune à Madrid mon voiturier s'arrêta pour dîner dans une ville de la vieille Castille, dont considérant la tristesse, et la laideur il me vint envie de savoir le nom. Oh que j'ai ri quand on m'a dit que c'étoit Agreda! c'étoit là où la tête de cette sainte folie étoit accouchée du chef-d'œuvre que si je n'eusse jamais eu à faire avec M. de Cavallit je n'aurois jamais lu. Un vieux prêtre me montra le lieu où sœur Marie avoit écrit, dont le père, la mère, et la sœur avoient tous été saints: il me dit, et c'étoit vrai, que l'Espagne sollicitoit à Rome sa canonisation avec celle du bienheureux Palafox. Ce fut peut-être cette cité mystique qui donna le talent au père Malagrida d'écrire la vie de sainte Anne, que le saint esprit lui dicta aussi: mais le pauvre jésuite dut en souffrir le martire: raison plus forte pour lui procurer la canonisation lorsque la compagnie ressuscitera, et retournera dans son ancienne splendeur.

Au bout de neuf à dix jours je n'ai eu plus d'argent. Le gardien me demanda où il devoit aller en prendre, et je lui ai répondu laconiquement *nulle part*: ce qui déplai-

plaisoit à cet homme avare, et bavard étoit mon silence. Le lendemain il me dit que le tribunal m'assignoit cinquante sous par jour, dont il devoit être le caissier, et dont il me rendroit compte tous les mois, et feroit l'usage que je lui ordonnerois de mes épargnes. Je lui ai dit de me porter deux fois par semaine la gazette de Leide, et il me répondit que ce n'étoit pas permis. Ces cinquante sous par jour étoient plus qu'il ne me falloit, puisque je ne pouvois plus manger: l'extrême chaleur, et la diète m'avoient rendu languissant: c'étoit le tems de la canicule, et la force des rayons du Soleil qui dardoient les plombs me tenoient comme dans une étuve: la sueur qui sortoit de mon corps ruisseloit sur le plancher à droite, et à gauche de mon fauteuil, où il me sembloit de me soulager en me tenant tout nu.

Au bout de quinze jours que je n'allois à la selle, j'y fus, et j'ai cru de mourir des douleurs, dont je n'avois pas d'idée: ce fut la maladie des hémorroïdes internes qui me prit alors, et dont je ne suis plus guéri: ce souvenir, qui me rapelle de tems en tems la cause, ne vaut rien pour me la faire chérir: si la physique ne nous donne pas ces bou-

re;

remèdes pour guérir des maux, elle nous fournit du moins des moyens sûrs d'en acquérir. On fait grand cas en Russie de cette maladie là, jusqu'à faire compliment à ceux qui en sont attaqués. Des violens frissons me firent connoître dans le même jour que j'étois assailli par la fièvre: j'ai gardé le lit, et le lendemain je n'ai rien dit: mais le surlendemain que le gardien trouva pour la seconde fois mon dîner tel qu'il me l'avoit porté, me demanda comment je me portois; et je lui ai répondu que cela alloit fort bien: il me parla alors avec emphase des avantages que ses prisonniers avoient lorsqu'ils étoient malades, que le tribunal leur fournissoit gratis médecin, médecines, et chirurgien, et que j'avois tort de ne pas lui donner mes ordres, puisqu'il étoit sûr que j'étois malade. Je ne lui ai rien répondu, mais malgré cela il retourna trois heures après sans aucun de ses satellites, une bougie à la main, suivi d'une figure grave, et imposante, qui me fit d'abord connoître le médecin.

J'étois dans l'ardeur de la fièvre, et c'étoit le troisième jour qu'elle me brûloit le sang: il me fit des interrogations, et je ne lui ai répondu autre chose, si non qu'au con-

confesseur, et au médecin je ne parlois que tête à tête: il dit alors au gardien de sortir, et le gardien ne l'ayant pas voulu, il partit avec lui après m'avoir dit que j'étois en danger de mort. Le fait est que j'enrageois, et que je ne me souciois pas de vivre. Je ressentois aussi quelque satisfaction dans une démarche qui pouvoit démontrer aux cruels, qui me condamnoient à une prison pareille, leur procéder inhumain.

Quatre heures après j'ai entendu le bruit des verroux, et j'ai vu le même médecin qui tenoit la bougie lui-même, et le gardien resté dehors. J'étois dans la plus grande langueur, et je jouissois d'un véritable repos. Un vrai malade est exempt du tourment de l'ennui: j'ai ressenti une vraie satisfaction en voyant le gardien resté dehors. Je ne pouvois souffrir la vue de cet homme depuis l'explication du collier de fer.

Dans un petit quart d'heure j'ai informé le médecin de tout. Il me dit que si je voulois recouvrer ma santé il falloit éloigner de moi la tristesse, et je lui ai répondu qu'il n'avoit qu'à écrire la recette pour une pareille opération, et la donner au seul apothicaire qui pouvoit exécuter son ordonnance. J'ai

exa-

exagéré contre le cœur, ou pour mieux dire contre le livre du cœur de Jesus, et contre la cité mystique qui dans l'ardeur de la fièvre me faisoit égarer dans ses mêmes délires; et il me plut, en convenant que ces deux drogues m'avoient donné les hémorroïdes, et la fièvre: il me quitta en m'assurant qu'il ne m'abandonnera pas, après m'avoir fait lui-même une fort-longue limonade qu'il mit à côté de moi, dont il me pria de boire souvent. J'ai passé la nuit toujours assoupi, et rêvant des extravagances mystiques.

Le matin deux heures plus tard que d'ordinaire je l'ai vu avec le gardien, et avec un chirurgien qui me saigna d'abord du bras: il me laissa une médecine qu'il me dit de prendre le soir, et une bouteille de bouillon fort-léger: il me dit qu'il avoit obtenu la permission de faire transporter mon lit dans le galetas, où la chaleur étoit moindre, grace qui positivement m'épouvanta à cause des rats que j'abhorrois plus que la mort: il ne trouva pas à redire à la raison de mon refus; mais ce qui me consola, et qui vraiment mit ce médecin dans toutes mes bonnes graces fut qu'il jetta hors du cachot les deux mauvais livres, et me donna à leur place Boece,

Sans connoître cet auteur j'en avois la plus grande idée ; mais n'ai pu commencer à le lire que deux ſemaines après. Pour ſavoir ce qu'il vaut il faut le lire dans la ſituation où j'étois. Perſonne ni avant ni après lui eſt parvenu à fournir un beaume pareil aux eſprits affligés. Seneque à côté de lui devient petit.

Pluſieurs clyſtères d'eau d'orge me guérirent en huit jours de la fièvre, et calmèrent l'autre cruelle incommodité, et huit jours après l'appetit vint. Au commencement de Septembre je me portois bien : je n'endurois autre mal réel qu'une extrême chaleur, les puces, et l'ennui, car je ne pouvois pas lire Boece toute la journée. Le gardien me dit que je pouvois ſortir du cachot pour me laver, et marcher tandis que ſes gens faiſoient mon lit, et balayoient à force, ſeul moyen de diminuer la maudite vermine qui ſe nourriſſoit de mon ſang. Cette promenade de cinq minutes que je faiſois tous les matins dans le galetas, et avec violence me paroiſſoit une grace eſſentielle. C'étoit peut-être un ordre que le ſecrétaire avoit donné, ou c'étoit un arbitre du gardien, s'il étoit vrai que ce ne fut pas permis. Le fait

eſt

eſt qu'il ne me donna cette permiſſion que le premier de Septembre, lorsque m'ayant rendu compte de l'argent qui lui étoit reſté de la dépenſe du mois d'Août, il ſe trouva mon débiteur de vingt cinq à trente livres: je lui ai dit qu'il n'avoit qu'a employer cet argent à faire célébrer des meſſes ſelon mon intention. Il me remercia d'un ſtyle comme ſi c'eut été lui-même le prêtre qui devoit les dire. En me voyant par cet acte de dévotion gratifié de la permiſſion de cette courte promenade où je me voyois de bout, j'ai ſuivi à faire la même choſe tous les mois; mais je n'ai jamais vu la moindre quittance de prêtre qui auroit pu avoir reçu mes aumônes. Tout ce que mon gardien a pu faire de moins injuſte fut de s'approprier mon argent, et de prier Dieu pour moi lui-même.

J'ai pourſuivi dans cet état à me flatter tous les jours d'être renvoyé chez moi; je ne me couchois jamais ſans une eſpèce de certitude qu'on viendroit le lendemain me dire que j'étois libre; mais lorsque toujours fruſtré dans mon eſpoir, je réfléchiſſois qu'on auroit pu m'avoir fixé un terme, je décidois que ce ne pouvoit pas être au-delà du dernier

Digitized by Google

jour de Septembre, puisque dans ce jour là les inquisiteurs régnants finissoient leur année: ce qui me faisoit croire que la chose seroit ainsi étoit que je n'avois jamais vu personne ni juge, ni secrétaire qui fut venu pour m'examiner, pour me convaincre que j'avois mérité cette punition. Il me paroissoit que cela fut indispensable, et qu'on n'avoit pu négliger ce devoir que parceque mes juges qui devoient savoir que je n'avois manqué en rien, n'avoient par conséquent rien à me dire; et qu'ainsi ne me tenant là que pour la forme, et en grace de leur réputation ils auroient ordonné ma délivrance à la fin de leur cours. Je me sentois même en état de leur pardonner l'injure qu'ils m'avoient fait; car une fois qu'ils avoient commis la faute de me faire enfermer ils ne me devoient pas tenir moins de neuf à dix semaines; car autrement ils auroient donné motif au monde de juger qu'ils s'étoient trompés, ou qu'ils ne m'avoient mis là qu'à cause de quelques fredaines incompétentes. J'étois donc sûr de sortir de-là tout au plus tard le premier d'Octobre, à moins qu'ils ne m'oubliassent, ce que je ne pouvois pas mettre en ligne de compte; ou qu'ils ne me laissassent à l'arbitre

de

Digitized by Google

de leurs ſucceſſeurs, qui n'auroient ſu que faire de moi; car ils n'auroient pu leur communiquer le moindre crime de ma part. Je trouvois impoſſible qu'ils m'euſſent condamné, et écrit ma ſentence; car ſelon mon ſyſtème cela ne pouvoit pas ſe faire ſans me parler, ſans me la communiquer: celui de la ſavoir en même tems que ſon crime eſt le droit inconteſtable de tout criminel, auquel notre religion nous dit que Dieu même devenu notre juge ſe ſoumettra dans le jour *noviſſime*. Tels étoient mes raiſonnemens, et tels ſont ceux de tous les priſonniers qui ne ſe ſentent pas criminels: on ſe figure immanquable ce qu'on déſire, Arioſte dit: *il miſer ſuole dar facile credenza à quel che vuole;* et Seneque dans une de ſes tragédies l'a dit encore plus élégamment *quod nimis miſeri volunt hoc facile credunt.*

Mon raiſonnement n'avoit pas lieu vis à vis des regles du tribunal qui ſe diſtingue de tous les tribunaux de la terre, et qui ne fait pas profeſſion d'une certaine politeſſe. Quand il procède contre un délinquant il eſt déjà ſûr qu'il l'eſt: quel beſoin a-t-il donc de lui parler? Et quand il l'a condamné quelle néceſſité y a-t-il de lui donner la mauvaiſe

nouvelle de la ſentence ? Son conſentement n'eſt pas néceſſaire : il vaut mieux, dit-on, de le laiſſer eſpérer : ſi l'on lui en rendit compte, il ne reſteroit pas pour cela en priſon une ſeule heure de moins : celui qui eſt ſage ne rend compte à perſonne de ſes affaires : et juger, et condamner ſont les affaires du tribunal, dont le coupable ne doit pas ſe mêler. Je ſavois en partie ſes uſages ; mais il y a ſur la terre des choſes qu'on ne peut dire de bien ſavoir que lorsqu'on les ſait par expérience. Si entre mes lecteurs il s'en trouve quelqu'un auquel ces regles paroiſſent injuſtes, je lui pardonne parceque vraiment elles n'en ont pas mal l'apparence ; mais il faut qu'il ſache qu'étant d'inſtitution elles deviennent juſtes ou du moins néceſſaires, parcequ'un tribunal pareil ne ſauroit ſubſiſter que par elles. Ceux qui les tiennent en vigueur ſont des ſénateurs choiſis entre les plus qualifiés, et reconnus pour les plus vertueux. Elus à couvrir ce poſte éminent ils doivent jurer de faire ce que les premiers inſtituteurs ont préſcrit à ceux qui y préſident ; et ils n'y manquent pas, quoique quelque-fois en ſoupirant. Il n'y a que ſept à huit ans que je fus témoin des ſoupirs d'un

d'eux,

d'eux, très-honnête homme, dans le cas qu'il dut faire étrangler ſommairement un chef boute-feu qui mettoit en alarme toute la ville de Muran: ce ſénateur avec un cœur bon, et un eſprit juſte ne ſe croyoit maître de rien; il n'oſoit pas croire d'être inquiſiteur d'état; il diſoit *je ſers le tribunal*: je crois qu'il devoit avoir une eſpèce de ſentiment de vénération pour la table, et pour les trois fauteuils qui le forment. Un fort déſagrément que j'ai eu dans l'année 1782 m'a excitée à une vengeance: je me ſuis ſatisfait ſans bleſſer les lois; mais je me ſuis rendu ennemie toute la nobleſſe, qui a fait cauſe commune: je lui ai donné volontairement un éternel adieu: ſans ce puiſſant motif je n'aurois jamais eu la force de m'éloigner de ma patrie; car j'étois tant accoquiné, comme dit Montagne, à tous les gros plaiſirs que l'homme peut s'y procurer que peu différent d'un cochon je croupiſſois délicieuſement: et voilà comment les hommes font ſouvent du bien à quelqu'un ſans l'intention de lui en faire.

Le dernier de Septembre j'ai paſſé la nuit ſans pouvoir fermer les yeux; impatient de voir paroître le jour dans le quel je me

ſen-

Digitized by Google

ſentois ſûr de retourner chez moi. Mais le jour parut, Laurent vint, et ne me dit rien de nouveau. J'ai paſſé cinq ou ſix jours dans la rage, dans le déſeſpoir. J'ai cru qu'il ſe pouvoit que par des raiſons que j'ignorois on eut décidé de me tenir là pour tout le reſte de mes jours. Cette idée affreuſe me fit rire; car je ſavois d'être le maître de n'y reſter que très peu de tems, une fois que j'euſſe pu me réſoudre à me procurer la liberté au riſque de ma vie.

Deliberata morte ferocior, ce fut au commencement de Novembre que j'ai formé le projet de ſortir par force d'un lieu où on me tenoit par force: cette penſée devint mon unique: j'ai commencé à chercher, à inventer, à examiner cens moyens de venir à bout d'une entrepriſe qu'avant moi pluſieurs peuvent avoir tenté; mais que perſonne ne put conduire à ſon terme.

Dans ce même tems il m'arriva un matin un accident qui me fit connoître la miſérable ſituation de mon ame. J'étois debout dans le galetas regardant en haut vers la lucarne: je voyois également la groſſe poutre. Laurent mon gardien ſortoit de mon cachot avec deux de ſes gens, lorsque j'ai vu l'énorme

poutre

Digitized by Google

poutre non pas branler, mais ſe tourner vers ſon côté droit, et ſe retourner d'abord comme elle étoit par un mouvement contraire lent, et interrompu: en même tems ayant ſenti que j'avois perdu mon à plomb je fus convaincu que c'étoit une ſecouſſe de tremblement de terre, et mes gens s'en apperçurent: je n'ai rien dit, et je me ſuis ſenti réjoui de ce phénomène. Quelques ſecondes après, ce même mouvement reparut; et je n'ai pu empêcher qu'il ne m'échappât de la bouche ces mots *un'altra*, *an'altra gran Dio*, *ma più forte.* Les archers effrayés de ce qui leur ſembla impiété d'un déſeſpéré fou, et blasphémateur s'enfuirent ſaiſis d'horreur. En m'examinant après, j'ai trouvé que je calculois entre les évenemens poſſibles l'écroulement du palais ducal compatible avec le recouvrement de ma liberté: le palais précipité devoit me jetter ſans le moindre détriment ſain, ſauf, et libre ſur le beau pavé de la place de S. Marc. C'eſt ainſi que je commençois à devenir fou. Cette ſecouſſe vint du même tremblement de terre qui écraſa dans ces mêmes jours Liſbonne.

Pour préparer mon lecteur à bien comprendre ma fuite d'un endroit pareil il faut

que

que je lui désigne le local. Ces prisons sont positivement dans ce qu'on appelle le grenier du grand palais : son toit n'étant couvert ni d'ardoises, ni de briques, mais de plaques de plomb de trois pieds carrés, et épaisses d'une ligne donne le nom *des plombs* aux mêmes prisons. On ne peut y entrer que par les portes du palais, ou par le beau bâtiment des prisons, par où on m'a fait entrer en passant le pont qu'on nomme *des soupirs*, dont j'ai déjà parlé. On ne peut monter à ces prisons qu'en passant par la salle où les inquisiteurs d'état s'assemblent : leur secrétaire en a seul la clef, que le gardien des plombs doit lui remettre d'abord que du grand matin il a fait son service aux prisonniers. On le fait à la pointe du jour parceque plus tard les archers allant, et venant seroient trop vus dans un endroit qui est rempli de tous ceux qui ont à faire aux chefs du conseil de dix qui siégent tous les matins dans la sale contigue appellée *la bussola*, par où les archers doivent passer.

Ces prisons se trouvent divisées sous l'éminence des deux faces opposées du palais : trois sont au couchant, dont la mienne étoit une, et quatre au levant. La gouttière au

bord

bord du toit de celles qui ſont au couchant donne dans la cour du palais : celle au levant eſt perpendiculairement ſur le canal *di palazzo*. De ce côté les cachots ſont très-clairs, et on peut y être de bout, qualités qui manquoient à la priſon où j'étois, et dont le nom étoit *il trave* la poutre. Le plancher de mon cachot étoit poſitivement au-deſſus du plafond de la ſale des inquiſiteurs d'état, où ils vont prèsque toujours dans la nuit après la ſéance journalière du conſeil de dix, dont tous les trois ſont membres.

Informé comme j'étois de tout cela avec la parfaitte idée topographique du local, la ſeule voie ſuſceptible de réuſſite qui ſe préſenta à mon jugement fut celle de percer le plancher ; mais il falloit avoir des inſtrumens, choſe très-difficile dans un lieu où toute correſpondence au-dehors eſt défendue, où on ne permet ni viſites, ni commerce épiſtolaire avec perſonne. Je ne pouvois pas penſer à confier à quelqu'un de ces archers d'autant plus que je n'avois pas d'argent pour le ſéduire. Dans certaines heures de fureur je roulois dans ma tête le moyen de me rendre la ſortie libre en tuant le gardien, et les deux ſatellites qui venoient faire

mon

mon lit; mais n'ayant pas des armes je ne voyois autre moyen que celui de les étrangler à belles mains en leur ſuppoſant toute la complaiſence néceſſaire à l'exécution. Un archer étoit toujours dehors à la première porte, qu'il n'ouvroit que lorsque ceux qui vouloient ſortir lui donnoient le mot de paſſe: outre cela il étoit prêt a accourir au moindre bruit. Mon ſeul plaiſir étoit celui de me repaître de projets chimériques tous tendants au recouvrement de ma liberté ſans laquelle je ne voulois pas de la vie. Je liſois toujours Boece; mais j'avois beſoin de ſortir dé-là, et dans Boece je ne trouvois pas le moyen: j'y penſois toujours parceque j'étois perſuadé de ne pouvoir le trouver qu'à force d'y penſer. Je crois encore aujourd'hui que lorsque l'homme ſe met dans la tête de venir à bout d'un projet quelconque, et qu'il ne s'occupe que de cela il doit y parvenir malgré toutes les difficultés: cet homme deviendra grand Viſir, il deviendra Pape, il culbutera une monarchie, pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure; car l'homme arrivé à l'âge mépriſé par la fortune ne parvient à rien, et ſans ſon ſecours on ne peut pas eſpérer de réuſſite. Il s'agit de compter

ſur

ſur elle, et en même tems de défier ſes revers; mais c'eſt un calcul politique des plus difficiles.

A la moitié de Novembre le gardien me dit que *Meſſer grande* avoit entre ſes mains un détenu, et que le ſecrétaire nouveau *circoſpetto* Pierre-Buſinello lui avoit ordonné de le mettre dans le plus mauvais de tous les cachots, et que par conſéquent c'étoit avec moi qu'il alloit le mettre: il m'aſſura qu'il lui avoit repréſenté que j'avois regardé comme une grace celle d'avoir été mis tout ſeul, et qu'il lui avoit répondu que je devois être devenu plus ſage en quatre mois que j'étois là. Cette nouvelle ne me fit pas de peine, et je n'ai pas trouvé désagréable celle qui m'annonçoit le changement du ſecrétaire. Ce M. de Buſinello étoit un brave homme que j'avois connu à Londres Réſident de la République; mais je me ſuis montré indifférent à l'une auſſi bien qu'à l'autre de ces nouveautés.

Une heure après la cloche de *Terza* j'ai entendu le ſifflement des verroux, et j'ai vu Laurent ſuivi de deux archers qui tenoient avec des menottes un jeune homme qui pleuroit. On l'enferma chez moi, et on s'en

alla

alla ſans dire le moindre mot. J'étois ſur mon lit dans la petite alcove, ou il ne pouvoit pas me voir: ſa ſurpriſe m'amuſa. Ayant le bonheur d'avoir une taille de cinq pieds il ſe tenoit de bout en regardant attentif mon fauteuil qu'il croyoit préparé pour lui: il vit ſur la hauteur d'appui Boece: il eſſuya ſes pleurs, l'ouvrit, et le rejetta avec dépit, lorsqu'il vit que c'étoit du latin. Il fit le tour du cachot, et étonné de trouver des hardes, il fut vite à l'alcove, où une foible lueur lui fit voir un lit: il mit alors la main ſur moi qu'il retira en me demandant pardon, lorsqu'il entendit le ſon de ma voix: je lui ai dit de s'aſſeoir, et le lecteur peut s'imaginer que notre connoiſſance fut bien tôt faite. Il me dit qu'il étoit natif de la ville de Vicence, et que ſon père quoique pauvre cocher, l'avoit envoyé à l'école, où ayant apris à écrire il s'étoit trouvé en état à l'âge de onze ans d'entrer dans la boutique d'un perruquier: en quatre ans il avoit apris à peigner perruques, et cheveux aſſez bien pour aller ſervir M. le comte... en qualité de valet de chambre. Il me dit en ſoupirant que deux ans après la fille unique du comte fut retirée du couvent, et qu'en peignant ſe beaux

cheveux

cheveux il en étoit devenu amoureux comme elle de lui ; et que ne pouvant réſiſter ni l'un ni l'autre à la violence de leur ardeur ils s'étoient donné la foi de mariage, et avoient laiſſé après cela un libre cours à la nature, au moyen de quoi la jeune comteſſe qui avoit dixhuit ans étoit devenue groſſe. Une vieille ſervante de la maiſon fort-dévote avoit découvert leur intelligence, et l'embonpoint criminel de ſa maîtreſſe, et après avoir ſu lui faire confeſſer tout, lui avoit dit qu'elle étoit obligée en conſcience de tout découvrir au comte père : la coupable avoit aſſurée la vieille que dans la ſemaine même elle le lui feroit dire par ſon confeſſeur ; et ſous cette condition elle lui avoit promis ſilence. Il me dit qu'au lieu de penſer à cette vaine démarche ils avoient pris le parti de s'enfuir, et d'aller vivre à Milan ſûrs, et contents : la demoiſelle ſa femme s'étoit déjà emparée d'une ſomme d'argent, et de quelques diamans de feu ſa mère, et ils devoient partir enſemble au commencement de la nuit lorſque le comte l'appella, lui donna une lettre, et l'envoya à Veniſe pour la remettre à la perſonne à la quelle elle étoit adreſſée : il me dit que le comte lui avoit parlé avec tant de bonté, et ſi tran-

quil-

quillement qu'il n'eut aucun motif de soupçonner la fraude. Il n'avoit eu le tems que d'aller dans sa chambre pour prendre son manteau, et il n'avoit dit adieu à sa belle qu'en passant en l'assurant qu'il seroit de retour le lendemain, sur quoi elle s'étoit évanouie. Il étoit arrivé à Venise en moins de huit heures; il avoit porté la lettre à son adresse; il avoit reçu la réponse, il étoit allé à l'hôtellerie pour manger, et pour retourner d'abord à Vicence; mais en sortant du cabaret les archers l'avoient pris, et l'avoient mis dans leur corps de garde, où ils l'avoient tenu jusqu'au moment qu'ils l'avoient conduit là où il se voyoit.

C'étoit un fort-joli garçon sincère, honnête, et amoureux à outrance: il ne faisoit que réfléchir au sort de la jeune comtesse qu'il plaignoit plus qu'il ne se plaignoit: il me demanda en pleurant s'il pouvoit la regarder comme sa femme, et je l'ai vu désespéré, lorsque je lui ai dit qu'elle ne l'étoit pas: il défendit sa cause vis à vis de moi par des raisons tirées du code de la nature qui lui paroissoient saintes, et toutpuissantes; et je crois qu'il m'a supposé un peu fou lorsque je lui ai dit que la nature ne pouvoit mener

l'homme

Digitized by Google

l'homme qu'à faire de ſottiſes. Il croyoit qu'on retourneroit pour lui porter à manger, et un lit, mais je l'ai désabuſé, et j'ai deviné.

Je lui ai donné à manger, mais il n'a pu rien avaler: il me parla de ſa maîtreſſe toute la journée toujours pleurant: il me faiſoit la plus grande pitié; et cette pauvre fille étoit déjà vis à vis de moi plus que juſtifiée. Si les inquiſiteurs d'état ſe fuſſent trouvés invisibles dans mon cachot préſents à tout ce que ce pauvre garçon m'a dit, je ſuis ſûr encore aujourd'hui qu'ils l'auroient non ſeulement renvoyé, mais marié ſans faire attention ni aux lois ni aux uſages: je lui ai donné ma paillaſſe; car je n'ai pas voulu d'un jeune homme amoureux dans mon lit. Il ne connoiſſoit pas la grandeur de ſa faute, ni le beſoin que le comte avoit qu'on lui donnât une punition ſecrète pour ſauver l'honneur de ſa famille.

Le lendemain on lui porta une paillaſſe, et un manger de quinze ſous que le tribunal lui paſſoit par charité. J'ai dit au gardien que mon dîner ſuffiſoit pour tous les deux, et qu'il pouvoit employer ce que le tribunal paſſoit à ce garçon pour lui faire célébrer

trois

trois meſſes par ſemaine. Il s'en chargea volontiers, fit compliment au garçon de ce qu'il étoit avec moi, lui ordonna de me reſpecter, et nous dit que nous pouvions nous promener dans le galetas pour la demi heure qu'il lui falloit pour faire ſervir les autres priſonniers. J'ai accepté cette grace, et j'ai trouvé cette promenade excellente pour ma ſanté, et eſſentielle pour mon projet de fuite qui parvint à ſa maturité en onze mois. J'ai vu pluſieurs vieux meubles jettés ſur le plancher à droite, et a gauche de deux caiſſes, et devant un grand tas de cahiers: j'en ai pris cinq à ſix pour m'amuſer à les lire. C'étoient des procès tous criminels que j'ai trouvé très-amuſants; lecture pour moi d'une nouvelle eſpèce; interrogations ſugeſtives, réponſes ſingulières ſur des ſéductions de vierges, des galanteries défendues vis à vis des gouverneurs, des confeſſeurs, des maîtres d'école, et des pupilles: il y en avoit de deux ou trois ſiécles d'ancienneté, dont le ſtyle, et les mœurs me firent paſſer aſſez agréablement des journées entières. Dans les meubles qui étoient par terre j'ai vu une baſſinoire, une chaudière, une pêle à feu, des pincettes, deux vieux chandeliers, des

pots

pots de terre, et une seringue d'étain. J'ai jugé que quelqu'illustre prisonnier put avoir mérité d'être distingué par la permission de faire usage de ces meubles. J'ai vu aussi une espèce de verrou tout droit gros comme mon pouce, et long plus d'un pied, et demi. Je n'ai touché à rien de tout cela: le tems n'étoit pas encore venu de jetter des dévolus sur quelque chose.

Mon camarade un beau matin vers la fin du mois me fut enlevé. On l'a condamné dans les prisons appellées *les quatre*. Elles sont dans l'enceinte du bâtiment des prisons, et elles appartiennent aux inquisiteurs d'état. Les prisonniers qui sont là ont l'agrément de pouvoir appeller les gardiens quand ils en ont besoin: elles sont obscures; mais on leur accorde une lampe: tout est marbre, et on n'y craint pas le feu. J'ai su long-tems après qu'on a tenu là dedans ce pauvre garçon cinq ans, et qu'on l'a envoyé après à Cerigo, qui est l'ancienne Cythère, île appartenante à la république de Venise, située à la fin de l'Archipel, la plus éloignée de toutes les possessions du grand conseil. On envoye là à terminer leurs jours tous les coupables en fait de galanterie, qui ne sont pas d'un rang qui

mérite des égards : cette île eſt la patrie de Venus ſelon la mythologie ; et il eſt ſingulier que les venitiens l'aient choiſie pour la terre d'exil de toute la famille de la déeſſe, et que ce ſoit pour la déshonorer, tandis que les anciens ſes dévots y alloient pour lui rendre hommage, et pour ſe livrer à tous les plaiſirs. J'ai doublé le cap de cette île l'année 43 allant à Conſtantinople, et je ſuis deſcendu pour y voir la miſère qui n'empêche pas cependant que l'air ne ſoit embaumé par les délicieux parfums des fleurs, et des herbes, que le climat ne ſoit des plus doux, que le muſcat ne ſoit plus eſtimé que celui de Chypre, que les femmes ne ſoient toutes belles, et que tous les habitans n'y brûlent d'amour juſqu'au dernier moment de leur vie. La république y envoye tous les deux ans un noble pour la gouverner avec le titre de proveditour qui ayant beſoin de ſe pourvoir lui-même ne manque pas de réaliſer ſon titre. Je n'ai jamais pu ſavoir ſi ce garçon y eſt mort : il m'a tenu bonne compagnie ; et je m'en ſuis apperçu lorsque reſté ſeul je ſuis retombé dans la triſteſſe.

Le privilége de me promener une demi heure dans le galetas m'eſt reſté ; j'ai examiné

tout

tout ce qu'il y avoit: un caisson étoit rempli de beau papier, de cartons, de plumes d'oie non taillées, et de pelotons de ficelle. L'autre étoit cloué. Un morceau de marbre noir, poli, épais d'un pouce, long six, et large trois intéressa ma vue: je l'ai pris sans aucun dessein, et je l'ai placé sous mes chemises dans le cachot.

Huit jours après le départ de ce garçon, Laurent me dit qu'il y avoit apparence que j'aurois un nouveau camarade. Cet homme qui à fond n'étoit qu'un bavard, commença à s'impatienter de ce que je ne lui faisois jamais aucune question: son devoir étoit de ne pas l'être; et ne pouvant pas faire parade avec moi de sa réserve; car je ne me montrois curieux de rien, il s'imagina que je ne l'interrogeois jamais, parceque je supposois qu'il ne savoit rien: son amour-propre se trouva blessé, et pour me faire voir que je me trompois, il commença à jaser non interrogé.

Il me dit qu'il croyoit que j'aurois souvent des nouvelles visites, car les autres six cachots contenoient tous deux personnes qui n'étoient pas faites pour être envoyés aux *quatre*. Après une longue pause voyant que je ne lui demandois pas ce que c'étoit que

cette distinction, il me dit qu'aux *quatre* il y avoit pêle-mêle toute sorte de gens dont la sentence quoiqu'à eux non connue étoit écrite : il poursuivit à me dire que ceux qui étoient comme moi sous les plombs, confiés à lui, étoient tous des personnes de la plus grande distinction, et criminels de ce qu'il étoit impossible que les curieux devinassent. *Si vous saviez monsieur quels sont les compagnons de votre sort ! Vous vous étonneriez, car il est vrai qu'on dit que vous êtes un homme d'esprit ; mais vous me pardonnerez. Vous savez que ce n'est rien qu'avoir de l'esprit pour être traité ici. . . . vous m'entendez. . . cinquante sous par jour c'est quelque chose. . . on donne trois livres à un patricien, et je dois le savoir je pense, puisque tout passe par mes mains.* Ici il me fit son propre éloge tout composé de qualités négatives : il me dit qu'il n'étoit ni voleur, ni brutal, ni méchant, ni menteur, ni traître, ni ivrogne, ni avare comme tous ses prédécesseurs ; il me dit que si son père l'eût envoyé à l'école, il auroit apris à écrire, et qu'il seroit au moins *Messer grande*, puisque S. E. André D. . . , qui à son tour étoit toujours inquisiteur d'état l'estimoit beaucoup, et qu'il avoit une femme qui n'avoit que vingt-quatre

ans,

ans, et que c'étoit elle-même qui me faisoit à manger. Il me dit que j'aurois le plaisir d'avoir avec moi tous les nouveaux arrivés, mais tous pour peu de jours; car lorsque le secrétaire avoit relevé d'eux ce qu'il avoit besoin de savoir de leur propre bouche, il les envoyoit à leur destination, ou aux *quatre* ou dans quelque fort, ou s'ils étoient étrangers il les faisoit accompagner où on leur annonçoit l'exil. *La clémence du tribunal, mon cher monsieur, est sans exemple, et il n'y en a aucun autre au monde qui procure à ses pensionnaires plus de douceur, et d'agrémens; on trouve cruel qu'il ne permette ni d'écrire ni de recevoir des visites, et c'est une folle idée, car écrire ne sert à rien, et recevoir des visites est une perte de tems: vous me direz que vous n'avez rien à faire; mais les gardiens ne peuvent pas dire cela.*

Voilà à peu près la première harangue dont ce bourreau m'a honoré, et qui au vrai m'amusa; j'ai décidé que j'aurois pu avoir un gardien beaucoup moins bête, et beaucoup plus méchant. J'ai fait plusieurs dispositions pour tirer quelque parti de sa bêtise.

Le lendemain on m'amena le nouveau camarade qu'on traita le premier jour comme on avoit traité le jeune valet de chambre : j'ai appris qu'il s'agissoit de recevoir un convive inattendu, et qu'il falloit donc avoir toujours préparée une autre cuillière d'ivoire.

Cet homme, auquel je me suis d'abord montré, me fit une profonde révérence : ma barbe en imposoit encore plus que ma taille ; elle avoit déjà quatre pouces de longueur, et je n'y étois accoutumé autant qu'un capucin. Laurent me prêtoit souvent de ciseaux pour me faire les ongles des pieds, mais il m'étoit défendu de couper ma barbe sous des grandes peines ; et je n'avois garde de désobéir.

Mon nouveau venu étoit un homme de cinquante ans grand comme moi, un peu courbé, maigre, à grande bouche, et longues dents, avec des petits yeux chatains, des longs sourcils rouges, une perruque ronde, et noire, et vêtu de gros drap gris. Malgré qu'il ait accepté mon dîner, il fit le réservé : il ne me dit pas le mot de toute la journée ; et je n'agis de même ; mais il changea de système le lendemain. On lui apporta de bonne heure un lit qui lui appartenoit, et

du linge dans un sac. Mon pauvre premier camarade sans moi n'auroit pas pu changer de chemise. Le gardien dit à cet homme qu'il avoit mal fait à ne pas mettre dans sa poche de l'argent, puisque le secrétaire lui avoit ordonné de ne lui porter que de l'eau, et du pain de munition qu'on appelle *biscotto*: mon homme soupira, et ne répondit rien. Lorsque nous fûmes seuls, je lui ai dit qu'il mangeroit avec moi, et le vilain avare me baisa la main, et me parla ainsi.

Je m'appelle Sgualdo Nobili. Je suis fils d'un paysan qui m'envoya à l'école, où j'ai appris à écrire, et qui me laissa à sa mort sa petite maison, et le peu de terrain qui en dépendoit. Ma patrie est le Frioul une journée au-delà d'Udine. Un torrent qu'on appelle *Corno*, et qui souvent endommageoit ma petite possession me fit prendre le parti il y a dix ans de vendre mon bien, et de m'établir à Venise. On m'en compta huit mille livres vénitiennes en beaux cequins. J'étois informé que dans la capitale de cette glorieuse république tout le monde jouissoit d'une honnête liberté; et qu'un homme industrieux, et qui avoit un capital comme le mien, pouvoit y vivre fort à son aise sans

fatiguer ſon corps en prêtant ſur gages. Sûr de mon économie, de mon jugement, et de mon ſavoir vivre, je me ſuis déterminé à faire ce même métier. J'ai loué une petite maiſon dans le *canal regio*; je l'ai meublée, et en vivant tout ſeul, et ſans beſoin de domeſtique, en me faiſant moi-même mon manger, j'ai vécu deux ans avec toute ma tranquillité, devenu plus riche de deux mille livres, puiſqu'en voulant bien vivre j'en avois dépenſé mille pour mon entretien. J'étois ſûr de devenir en peu de tems vingt fois plus riche. Dans ce tems-là un juif me pria de lui prêter deux cequins ſur pluſieurs livres latins bien reliés, entre leſquels j'en ai trouvé un italien dont le titre étoit *la Saggezza di Charon*. Je n'ai jamais aimé la lecture: je n'ai jamais lu que la doctrine crétienne, mais je vous avoue que cette *Saggezza* que j'ai voulu lire, m'a démontré combien l'homme a tort de ne pas ſe procurer des lumières en liſant. Ce livre, monſieur, que peut-être vous ne connoiſſez pas, eſt l'excellent entre tous les livres; et quand on l'a lu on connoît qu'on n'a pas beſoin d'en lire d'autres; car il contient tout ce qu'il peut importer à l'homme de ſavoir: il le purge des préjugés contractés

dans

dans l'enfance ; il le délivre des craintes d'une vie future ; il lui fait ouvrir les yeux sur tout, et lui fournit à la fin le vrai moyen de devenir heureux, et foncièrement savant. Si vous sortez jamais d'ici procurez-vous cette lecture, et vous aimerez toujours celui qui vous l'a suggérée : si quelqu'un vous dit qu'elle est défendue, traitez-le de sot.

A ce discours j'ai entièrement connu quel homme c'étoit ; car je connoissois ce livre, et j'ignorois qu'on l'eût traduit. Mais quels sont les livres auxquels on ne fait pas cet honneur à Venise ? Charon fut ami, et admirateur de Montagne, et crut d'aller au-delà de son modèle : il n'a jamais eu la moindre approbation des gens de lettres ; car mauvais physicien il raisonne mal. Il a donné une forme méthodique à plusieurs choses que Montagne couche sans ordre, et qui jettées là par le grand homme ne parurent pas sujettes à censure ; mais Charon prêtre, et théologien fut justement improuvé : on ne l'a pas lu, et on l'a laissé dans la fange. Le traducteur italien très-ignorant n'a pas seulement su que *Saggezza* est un mot inusité mauvais synonime de *Saviezza*. Il falloit dire *Sapienza*. Charon eut la folie de donner à

son

ſon livre le titre de celui de Salomon. Mon camarade pourſuivit ainſi.

Délivré par Charon de certains ſcrupules, et de toutes les anciennes fauſſes impreſſions, j'ai pouſſé mon commerce de façon qu'en ſix années je me ſuis trouvé maître de neuf mille cequins. Il ne faut pas vous étonner de cela, car cette ville eſt fort-riche, mais le jeu, la débauche, et la fainéantiſe mettent tout le monde dans le déſordre, et dans le beſoin d'argent, et les ſages profitent de ce que les fous diſſipent.

Il y a trois ans qu'un comte Ser.... fit connoiſſance avec moi, et m'ayant connu pour économe me pria de prendre de lui cinq cent cequins, de les mettre dans mon commerce, et de lui donner la moitié de l'utilité: il n'exigea qu'une ſimple quittance, dans laquelle je m'engageois de lui remettre la même ſomme à ſa requiſition. Je lui ai donné au bout de la première année ſoixante, et quinze cequins, qui fait le quinze pour cent, et il me donna quittance; mais il ſe montra mécontent. Il eut tort, puiſque ſon argent ne m'a rien produit: j'ai toujours négocié avec le mien. La ſeconde année par pure généroſité j'en ai fait de même, et nous

ſommes

sommes venus à des mauvaises paroles, de sorte qu'il m'a demandé la restitution de la somme : je lui ai répondu que j'en rabattrois les cent cinquante sequins que je lui avois payé ; il devint furieux : il partit, et le lendemain il m'intima une extrajudiciaire exigeant la restitution de toute la somme. Un habile procureur prit ma défense, et sut faire passer deux ans sans qu'on parvienne à la sentence ; on m'a parlé d'un accommodement il y a trois mois, et je m'y suis refusé, et craignant quelque violence je me suis addressé à M. l'abbé Giust.... qui me procura la permission de M. le Duc de Mont.... ambassadeur d'Espagne d'aller habiter sur la liste, où on est à l'abri de toute surprise. Je voulois bien rendre au comte Ser.... son argent, mais je prétendois cent sequins que j'avois dépensé pour le procès qu'il m'a intenté. Mon procureur fut chez moi il y a huit jours avec celui du comte, et je leur ai fait voir les deux cent cinquante sequins dans une bourse que j'étois prêt à leur donner, et pas le sou davantage. Ils sont partis tous les deux mécontens.

Il y a trois jours que M. l'Abbé Giust... me fit dire que M. l'ambassadeur avoit trouvé

bon

bon de permettre aux inquisiteurs d'état d'envoyer chez moi leurs gens pour faire une exécution. Je ne savois pas que cela pouvoit se faire. J'ai attendu cette visite avec courage ayant mis tout mon argent en lieu de sureté. Je n'aurois jamais pu croire que l'ambassadeur leur auroit permis de s'emparer de ma personne comme ils firent. A la pointe du jour *Messer grande* vint chez moi, et me demanda trois cent cinquante cequins; et à ma réponse que je n'avois pas le fou il me fit amener dans une gondole; et me voilà.

Après cette narration j'ai fait plusieurs réflexions sur l'infame coquin qu'on avoit mis en ma compagnie. Je trouvois très-juste sa détention, et l'ambassadeur louable de l'avoir livré. Cet homme a passé dans son lit tous les trois jours qu'on l'a laissé avec moi: il est vrai qu'il faisoit un grand froid. Il m'a toujours ennuyé en me faisant des discours où il me citoit toujours Charon: ce fut alors que j'ai reconnu la vérité du proverbe *Guardati da colui che non ha letto che un libro solo.* J'ai bien maudit Charon et les usuriers.

Le quatrième jour une heure après *Terza* Laurent vint ouvrir le cachot, et or-

donna

donna à l'avare Nobili de descendre avec lui pour parler à M. le secrétaire : je suis sorti avec Laurent pour le laisser en liberté, et en moins d'un quart d'heure je l'ai vu paroître ayant au lieu de ses boucles les miennes : il étoit naturel de lui en demander la raison ; mais sous les plombs on ne fait rien que par réflexion : je n'ai rien dit, et ils descendirent. Il laissa le cachot ouvert, et ferma les autres portes. Une demi heure après je les ai revus, et Nobili pleuroit. Laurent me fit rire en m'ordonnant de lui remettre tout l'argent que cet homme m'avoit laissé. Nobili entra dans le cachot, et en sortit d'abord tenant entre les mains ses souliers, d'où il tira deux petits sacs de cequins qu'il porta, précédé par Laurent, au secrétaire. Ils remontèrent après, et l'usurier mit ses souliers beaucoup moins pesans, et ses boucles : il prit son manteau, et son chapeau, et s'en alla avec Laurent qui pour lors m'enferma. Le lendemain il fit emporter ses hardes, et me dit que d'abord que le secrétaire reçût la somme il remit ce fripon en liberté : je n'ai plus entendu parler de lui. Je n'ai jamais su les moyens que le secrétaire employa pour obliger cet infame à confesser qu'il avoit cette somme avec lui : il

il l'a peut-être menacé de la torture; et en qualité de menace elle peut être encore bonne.

Le premier de l'année 1756 j'ai reçu des étrennes. Laurent me porta une robe de chambre doublée de beaux renards, une couverture de ſoye rembourrée de coton, et un ſac de peau d'ours pour tenir mes pieds chauds dans le cruel froid que je ſentois auſſi exceſſif que la chaleur que j'avois endurée dans le mois d'Août. En me donnant tout cela il me dit par ordre du ſecrétaire que je pouvois diſpoſer de ſix cequins par mois pour me faire acheter tous les livres que je voulois, et les gazettes auſſi; et que ce préſent m'étoit fait par M. de Br....

J'ai demandé à Laurent ſon crayon, et un morceau de papier, et j'ai écrit *je ſuis reconnoiſſant à la pitié du tribunal, et à la vertu de M. de Br....* Il faut avoir été dans ma ſituation pour comprendre les ſentimens que cette aventure réveilla dans mon ame: dans le fort de ma ſenſibilité j'ai pardonné à mes oppreſſeurs, et j'ai quaſi abandonné le projet de m'enfuir, tant l'homme eſt bon, tant le malheur l'accable, et l'avilit; mais le ſentiment excité par un moyen pareil devient

foible

foible peu de momens après ſon eſſor. Malgré les livres que je me ſuis procuré d'abord, mon projet étoit toujours préſent à mon imagination, et j'y rapportois tous les objets qui ſe préſentoient à ma vue dans la petite promenade qu'on me permettoit le matin dans le galetas.

Laurent me dit que M. de Br.... s'eſt préſenté lui-même aux inquiſiteurs d'état en leur demandant à genoux la grace de me faire parvenir quelque marque de ſa conſtante amitié, ſi j'étois encore dans le nombre de vivans, et qu'ils lui avoient accordé ce qu'il avoit demandé.

Un matin mes yeux s'étant arrêtés ſur le long verrou de fer qui étoit ſur le plancher avec d'autres vieux meubles, je l'ai conſidéré comme une arme offenſive, et défenſive, et je l'ai pris, et porté dans mon cachot, en le plaçant ſous mon habit. Reſté ſeul je l'ai bien examiné, et en me le figurant bien pointu j'ai vu que ce ſeroit un excellent eſponton, et bon à tout. J'ai pris le marbre noir premier de mes larcins, et je l'ai reconnu pour une parfaitte pierre de touche, puiſqu'après un long frottement d'un bout du verrou contre la pierre j'ai vu ſur le même bout une facette. De-

Devenu curieux de ce rare ouvrage où je me voyois nouveau, et où je me trouvois excité par l'espoir de posséder un meuble qui devoit être là dedans très-défendu, encouragé aussi par la vanité de réussir à faire une arme sans les instrumens nécessaires pour la composer, enhardi par les difficultés mêmes qui s'opposoient à sa construction; car je devois frotter le verrou presqu'à l'obscur sur la hauteur d'appui sans pouvoir tenir ferme la pierre qu'avec ma main gauche, et sans avoir de l'huile pour l'humecter, et émoudre plus facilement le fer que je voulois rendre pointu: je n'ai fait usage que de ma salive, et j'ai travaillé quinze jours pour affiler huit facettes piramidales qui à leur bout formèrent une pointe parfaitte: ces facettes avoient un pouce et demi de longueur. Cela formoit un stilet octangulaire aussi bien proportionné qu'on n'auroit pu exiger d'avantage d'un bon taillandier. On ne peut pas se figurer la peine, l'ennui que j'ai enduré, et la patience que j'ai dû avoir à cette désagréable besogne sans autre outil qu'une pierre volante: ce fut pour moi un tourment d'une espèce *quam stiluli non invenere tyranni.* Je ne pouvois plus mouvoir mon bras droit, et mon épaule me pa-

paroiſſoit démiſe. Le creux de ma main étoit devenu une grande playe après que les veſſies crevèrent : malgré mes douleurs je n'ai pourtant pas discontinué mon travail : je l'ai voulu voir parfait. Vain de mon ouvrage, et ſans avoir décidé comme, et en quoi j'aurois pu m'en ſervir, j'ai penſé à le cacher dans quelqu'endroit, où il eut pu ſe dérober même à la perquiſition : j'ai penſé de le mettre à travers la paille de mon fauteuil, mais non pas par deſſus où en levant le couſſin on auroit pu voir la marque dans la prominence inégale ; mais en tournant le fauteuil à la renverſe, où j'ai pouſſé dedans le verrou tout entier ; et ſi bien que pour le trouver il auroit fallu ſavoir qu'il y étoit.

C'eſt ainſi que Dieu me préparoit le néceſſaire à une fuite qui devoit être admirable ; mais non pas prodigieuſe. Je m'avoue vain d'en être l'auteur, mais je puis aſſurer le lecteur que ma vanité ne dépend pas de ce que j'ai réuſſi, puiſque le bonheur s'en eſt beaucoup mêlé ; mais de ce que j'ai jugé la choſe faiſable, et que j'ai eu le courage de l'entreprendre.

Après trois, ou quatre jours de réflexion ſur l'uſage que je devois faire de mon

verrou devenu eſponton gros comme une canne, et long vingt pouces, dont la belle pointe acérée me démontroit qu'il n'eſt pas néceſſaire de rendre le fer acier pour parvenir à la faire, j'ai vu que je n'avois qu'à faire un trou dans le plancher de mon cachot ſous mon lit.

J'étois ſûr que la chambre deſſous ne pouvoit être que celle où j'avois vu M. de Cavalli: j'étois ſûr qu'on ouvroit cette chambre tous les matins, et j'étois ſûr de pouvoir me couler facilement du haut en bas des que le trou ſeroit prêt, moyennant mes draps de lit, dont j'aurois fait une eſpèce de corde en aſſurant le bout d'en haut à un chevalet de mon lit. Dans cette même chambre je me ſerois tenu caché ſous la grande table du tribunal; et le matin d'abord que j'aurois vu la porte ouverte, j'en ſerois ſorti, et avant qu'on eût pu me ſuivre je me ſerois mis en lieu de ſureté. Je penſois qu'il étoit vraiſemblable que Laurent laiſſât dans cette chambre un de ſes archers pour garde, et pour celui-là je l'aurois d'abord tué en lui enfonçant dans le gozier mon eſponton. Tout étoit bien imaginé; mais la difficulté conſiſtoit en ce que le trou ne pouvoit être fait ni dans

un

un jour, ni dans une semaine; je prévoyois que le fort plancher pouvoit être double, et triple, et m'occuper un, et deux mois, et que par conséquent il falloit chercher un moyen d'empêcher les archers de balayer le cachot pour tout ce tems, ce qui auroit pu leur donner des soupçons, d'autant plus que pour me délivrer des puces j'avois exigé qu'ils balayassent tous les jours: ils auroient trouvé le trou avec le balai; et j'avois besoin de la plus grande certitude que ce malheur ne m'arriveroit pas. Nous étions dans l'hiver, et je n'avois pas le tourment des puces. J'ai d'abord commencé à ordonner qu'on ne balaye pas, sans alléguer aucune raison. Quelques jours après Laurent me demanda pourquoi je ne voulois pas qu'on balayât, et je lui ai répondu que c'étoit, parceque la poussière qu'on agitoit m'alloit au poumon, me causoit la toux, et pouvoit me causer des tubercules mortels: *nous jetterons*, dit-il, *de l'eau sur le plancher. Point du tout*, lui dis-je, *car l'humidité peut produire la plethore*: il se tut. Mais une semaine après, il ne me demanda pas la permission de faire balayer; il ordonna: il fit même porter dehors le lit, et sous prétexte de faire nettoyer par tout il alluma

une chandelle : j'ai laiſſé faire avec un air d'indifférence ; mais j'ai vu que le ſoupçon animoit cette démarche. J'ai penſé au moyen de fortifier mon projet, et le jour ſuivant j'ai enſanglanté mon mouchoir m'ayant piqué un doigt, et j'ai attendu Laurent dans mon lit. Je lui ai dit que la toux m'avoit pris, et qu'ayant craché du ſang il me falloit le médecin. Le docteur le lendemain, perſuadé, ou non, m'ordonna une ſaignée, et écrivit un *récipe*. Je lui ai dit que la cauſe de mon malheur étoit la cruauté de Laurent, qui voulut faire balayer malgré ma rémontrance : il lui fit des reproches, et le butor jura qu'il crut de me rendre un ſervice, et jura encore que quand je reſterois là dix ans il ne feroit plus balayer. J'ai répondu froidement qu'on balaiera lorsque la ſaiſon des puces reviendra. Le médecin conta alors qu'un jeune homme étoit mort il y avoit quelques jours de maladie de poumon pour nulle autre cauſe que pour avoir voulu faire le métier de friſeur, et il dit qu'il étoit perſuadé que la poudre, et la pouſſière aſpirée ne s'expiroit jamais. Je riois en moi-même de ce que le docteur paroiſſoit de concert avec moi. Les archers préſens à ce doctrinal furent enchantés de

l'a-

l'aprendre, et mirent entre les actes de leur charité celui de ne balayer pour l'avenir que les cachots de ceux qui les maltraîteroient. Après le départ du médecin Laurent me demanda pardon en m'assurant que tous ses autres prisonniers se portoient bien malgré que leurs chambres (ils les appelloit chambres) fussent balayées tous les jours; mais qu'il alloit les éclairer d'abord sur cet article important, car en qualité de crétien il nous regardoit tous comme ses enfans. La saignée d'ailleurs m'étoit nécessaire: elle m'a rendu le sommeil, et m'a guéri des contractions spasmodiques qui m'épouvantoient. Je me suis fait saigner dans la suite tous les quarante jours.

J'avois gagné un grand point, mais le tems de commencer mon ouvrage n'étoit pas encore arrivé: le froid étoit très-fort, et mes mains ne pouvoient empoigner l'esponton sans gêler: si j'eusse travaillé avec des gants j'en aurois usé un tous les jours, et si l'on eût vu ce même gant on auroit pu se douter de quelque chose: mon entrepise étoit d'une espèce qui exigeoit un esprit prévoyant, et déterminé à éviter tout ce qui pouvoit l'être facilement, et hardi, et intrépide pour se

li-

livrer au hazard dans tout ce qui malgré que prévu pouvoit ne pas arriver. La ſituation de l'homme qui doit en agir ainſi eſt fort malheureuſe; mais un juſte calcul politique inſtruit que pour le tout *expédit* risquer le tout.

Les nuits éternelles de l'hiver me déſoloient. J'étois obligé de paſſer dix neuf mortelles heures poſitivement dans les ténebres; et dans les jours de brouillard, qui à Veniſe ne ſont pas rares, la lumière qui entroit par le trou de la porte n'éclairoit pas aſſez mon livre. Ne pouvant pas lire je tombois un peu trop dans la penſée de mon évaſion, et une cervelle toujours occupée dans une même penſée parvient facilement aux confins de la follie. Je contemplois comme le ſouverain bonheur celui de poſſéder une lampe à l'huile, et ma joie fut grande, lorsqu'après avoir penſé à me la procurer par ruſe, j'ai cru d'en avoir trouvé les moyens. Il s'agiſſoit pour la création de cette lampe de me mettre en poſſeſſion des ingrédiens néceſſaires à ſon exiſtence. Il me falloit un vaſe, des lumignons de fil ou de coton, de l'huile, pierre à fuſil, briquet, allumettes, amadou. Le vaſe pouvoit être une petite caſſerole de

terre,

Digitized by Google

terre, que j'ai retenue en la cachant, où on me portoit des œufs brouillés dans le beurre: je me ſuis rendu poſſeſſeur d'huile en diſant que l'ordinaire avec lequel on m'aſſaiſonnoit la ſalade étoit mauvais, comme il l'étoit effectivement: on n'eut pas de difficulté à m'acheter de l'huile de Luques, et à me porter tous les jours de la ſalade que je ne mangeois pas pour épargner l'huile. J'ai extrait de ma couverture de lit rembourrée aſſez de coton pour me faire des lumignons en le filant à ſec, et ſi bien entortillés, que je me ſuis étonné de les avoir ſu faire. J'ai fait ſemblant d'être tourmenté par une forte douleur de dents, et j'ai dit à Laurent de me porter de la pierre ponce qu'il ne connoiſſoit pas: je lui ai ſubſtitué une pierre à fuſil en lui diſant qu'elle feroit le même effet ayant été miſe pour un jour dans du fort vinaigre, et appliquée après ſur la dent: elle m'auroit ſoulagé de la douleur. Laurent me dit, comme je l'avois prévu que le vinaigre qu'il m'avoit porté étoit excellent, et que je pouvois y mettre la pierre moi-même; et il me donna d'abord deux ou trois pierres qu'il avoit dans la poche. Une boucle d'acier que j'avois à la ceinture de mes culottes devoit être

un excellent briquet: il ne me reſtoit que les allumettes, et l'amadou dont la proviſion me mettoit aux champs; mais à force d'y penſer je l'ai trouvée, et la fortune s'en mêla.

Une efflorescence dartreuſe qui de tems en tems m'envahiſſoit en me cauſant une très-incommode démangeaiſon ſur tout le corps m'aſſaillit, et me fit prier Laurent de porter un billet au médecin dans lequel je demandois un prompt remède. Le lendemain il me porta la réponſe qu'il fit lire au ſecrétaire, dans laquelle il n'y avoit que ces deux lignes. *Diéte et quatre onces d'huile d'amandes douces, et tout s'en ira: ou une onction d'onguent de fleur de ſouffre, mais ce topique eſt dangéreux.* Ravi d'aiſe, j'ai quaſi perdu mon air d'indifférence. *Je me moque*, lui dis-je, *du danger: achetez-moi de l'onguent de fleur de ſouffre, et portez-le-moi demain: ou donnez-moi du ſouffre; j'ai ici du beurre, et je me ferai l'onguent moi-même. Avez-vous des allumettes? donnez-les-moi.* Il tira de ſon étui toutes celles qu'il avoit, et me les donna. Grand Dieu! Qu'il eſt facile d'avoir de la conſolation quand on eſt dans la détreſſe!

J'ai

J'ai passé deux ou trois heures à penser à ce que je pouvois substituer à l'amadou seul ingrédient qui me manquoit, et que je ne savois pas sous quel prétexte je pourrois me procurer. Lorsque je commençois à désespérer de la chose je me suis souvenu d'avoir recommandé à mon tailleur de me doubler d'amadou mon habit de taffetas sous les aisselles, et de le couvrir avec de la toile cirée pour empêcher la tache de sueur qui ordinairement principalement dans l'été gâte dans cet endroit là tous les habits. Mon habit que je n'avois porté que quatre heures sans suer étoit là vis à vis de moi; mon cœur palpitoit; le tailleur auroit pu avoir oublié mon ordre; je n'osois pas me lever, et aller faire deux pas pour voir d'abord si l'amadou y étoit; c'étoit la seule matière qui manquoit à mon bonheur; j'avois peur de ne pas la trouver, et de payer trop cher mon désabus, qui alloit me priver d'un si cher espoir. Il fallut à la fin m'y résoudre. Je m'approche de la planche où mon habit étoit; mais tout d'un coup je me trouve indigne de cette grace, je me jette à genoux, et je prie Dieu que par sa bonté infinie il fasse que le tailleur n'ait pas oublié mon ordre. Après cette chaude prière je déploie mon habit, je décous la

toile

toile cirée, et je trouve l'amadou. Ma joie fut grande. Il étoit naturel que je remerciasse Dieu, puisque j'ai été chercher l'amadou confiant en sa bonté; et c'est ce que j'ai fait avec effusion de cœur. Dans l'examen de cette action de graces je ne me suis pas trouvé sot, comme je me suis découvert tel, réfléchissant à la prière que j'ai fait au maître de tout en allant chercher l'amadou. Je ne l'aurois pas faite avant que d'aller sous les plombs, ni je la ferois aujourd'hui; mais la privation de la liberté du corps hébète les facultés de l'ame. On doit prier Dieu d'obtenir des graces, et on ne doit pas le prier de bouleverser la nature par des miracles. Si le tailleur n'eût pas mis l'amadou sous les aisselles je devois être certain de ne pas le trouver; et s'il l'avoit mis je devois être sûr de le trouver. L'esprit de ma première prière à Dieu ne pouvoit être que celui de dire: Seigneur faites que je trouve l'amadou quand même le tailleur ne l'auroit pas mis: et s'il l'a mis, ne le faites pas disparoître. Quelque théologien cependant trouveroit cette prière pieuse, sainte, et très-raisonnable, car elle seroit fondée sur la force de la foi; et il auroit raison, comme j'ai raison moi-même

non

non théologien de la trouver absurde. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'être sublime théologien pour trouver juste mon action de graces. J'ai remercié le toutpuissant de ce que le tailleur n'a pas manqué de mémoire, et ma reconnoissance fut juste selon les regles d'une très-saine philosophie.

D'abord que je me suis vu maître de l'amadou, j'ai mis dans une cassarole l'huile, et un lumignon, et je l'ai allumée. Quel contentement! quelle satisfaction de ne reconnoître ce bienfait que de soi-même! et de transgresser un ordre dont je ne connoissois pas le plus cruel. Il n'y avoit plus de nuits pour moi. Adieu salade: je l'aimois beaucoup; mais je ne la regrêtois pas: il me sembloit que l'huile n'étoit faite que pour nous éclairer, et que c'étoit abuser de la providence que de s'en servir pour autre chose. J'ai décidé de commencer à rompre le plancher le premier lundi de carême; car dans les désordres du carnaval je craignois toujours des visites. Ma précaution fut bonne. Le dimanche gras à midi j'ai entendu le bruit des verroux, et j'ai vu Laurent suivi d'un très-gros homme, que j'ai reconnu d'abord pour le juif Gabriel Schalon célébre dans l'habileté

bileté de faire trouver de l'argent aux jeunes gens par des mauvaiſes affaires : nous nous connoiſſions, ainſi nos complimens furent ceux de faiſon. La compagnie de cet homme n'étoit pas faite pour me faire plaiſir ; mais il falloit avoir patience : on l'enferma. Il dit à Laurent d'aller chez lui pour lui porter ſon dîner, un lit, et tout ce qu'il lui falloit, et il lui répondit qu'ils parleroient de cela dans le jour ſuivant.

Ce juif qui étoit ignorant, bavard, et bête, excepté dans ſon métier, commença par me féliciter de ce qu'on m'avoit préféré à tout autre pour me donner ſa compagnie. Je lui ai offert pour toute réponſe la moitié de mon dîner, qu'il refuſa en me diſant qu'il ne mangeoit que du pur, et qu'il attendroit à bien ſouper chez lui ; car il n'étoit pas vraiſemblable qu'on eût laiſſé ſans lit, et ſans manger un homme comme lui, ſi l'on n'eût pas eu intention de le renvoyer d'abord chez lui. Je lui ai dit qu'on en avoit agi de même avec moi ; et il me répondit modeſtement qu'il y avoit entre lui, et moi quelque différence. Il me dit ſans myſtère que les inquiſiteurs d'état devoient ſûrement s'être trompés en ordonnant ſa capture ; qu'ils devoient

déjà

déjà s'en être apperçus, et se trouver un peu embarrassés à réparer leur faute. Je lui ai dit qu'il se pourroit qu'on lui fît une pension, car bien loin d'avoir jamais mérité cette prison, l'état lui avoit des grandes obligations: il trouva que je raisonnois juste, puisqu'il se disoit l'ame du commerce intérieur dans son métier de courtier, et il avoit donné sous main des avis fort-utiles aux cinq sages présidens au commerce. *Cet évenement*, dit-il, *aura fait votre bonheur; car je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne passera pas un mois que je vous ferai sortir d'ici. Je sais à qui je dois parler pour cela, et de quelle façon.* Je lui ai répondu que je comptois sur lui. Il falloit laisser en pleine liberté les vains propos de cet animal imbécille qui positivement se croyoit quelque chose. Il a voulu, sans que je le lui ai demandé, m'informer de ce qu'on disoit de moi, et il m'a ennuyé: puisqu'il ne m'a rapporté que ce qu'on pouvoit dire dans les entretiens des plus grands sots de la ville. J'ai jetté les mains sur un livre pour me désennuyer; mais il ne me laissa pas lire: sa passion étoit celle de parler; et toujours de lui-même.

Digitized by Google

Je n'ai pas osé allumer ma lampe, et l'obscurité étant prévue, il s'est déterminé à accepter du pain, et un verre de vin de Chypre que je n'ai pas pu m'empêcher de lui offrir également que ma paillasse, qui étoit devenue le lit de tous les nouveaux arrivés. Le lendemain on lui porta un lit, et du linge, et à manger de la juiverie. J'ai eu ce fardeau sur le corps près que trois mois; car le secrétaire du tribunal eut besoin avant que de l'envoyer aux *quatre* de lui parler plusieurs fois pour tirer au clair ses friponneries, et pour le forcer à défaire des contracts illicites qu'il avoit fait à son trop grand avantage. Il me confessa lui-même d'avoir acheté du N. H. Dom. Mich. des rentes qui ne pouvoient appartenir à l'acheteur qu'après la mort du Ch. Ant. .... son père : il ajouta qu'il étoit vrai que le vendeur y perdoit cent pour cent; mais qu'il falloit considérer que l'acheteur auroit perdu tout, si le fils fut mort avant le père.

Lorsque j'ai vu que ce mauvais camarade ne s'en alloit pas je me suis déterminé à allumer ma lampe: il m'assura qu'il n'en diroit rien à personne, mais le bavard ne m'a tenu parole que jusqu'à son départ, car quoique

sans

ſans conſéquence Laurent l'a ſu. La compagnie de cet homme me combloit de chagrin: je ne pouvois pas travailler à mon projet. Orgueilleux, fanfaron, timide, de tems en tems déſeſpéré, fondant en larmes il prétendoit de me faire faire les hauts cris d'accord avec lui en me démontrant que cette détention le perdoit de réputation: je lui ai dit que pour la réputation il n'avoit rien à craindre; et il m'a remercié prenant mon brocard pour un compliment. Je me ſuis diverti un jour à le convaincre que ſon vice dominant étoit l'avarice, au point qu'il ne tiendroit qu'aux inquiſiteurs de le faire reſter en priſon pour toute ſa vie, s'ils euſſent en vie de ſe divertir en lui donnant de l'argent d'avance ſous condition qu'il y reſteroit de bon gré pour un tems limité: il tomba d'accord que pour une ſomme conſidérable il pourroit ſe réſoudre à reſter pour un peu de tems; mais que ce ne ſeroit que pour ſe dédommager de ſes pertes. Ce fut aſſez pour l'obliger à convenir que pour une plus groſſe ſomme il rénouvelleroit la même condition au bout du terme convenu; et au lieu de ſe mortifier il en a ri. Il étoit Talmudiſte comme tous les juifs qui exiſtent aujourd'hui; et il

af-

affectoit de me faire voir qu'il étoit très-attaché à ſa religion en conſéquence de ſon ſavoir. En examinant dans la ſuite de ma vie mon genre humain j'ai vu que la plus grande partie des hommes croit que le plus eſſentiel de la religion eſt le cérimonial.

Ce juif extrêmement gras ne ſortoit jamais de ſon lit, et dans la nuit il lui arrivoit de ne pouvoir pas dormir, tandis que je dormois aſſez bien. Il s'aviſa une fois de me réveiller ſur le plus beau de mon repos. Je lui ai demandé avec aigreur pourquoi il m'avoit réveillé, et il me dit que ne pouvant pas dormir il me prioit d'avoir la complaiſance de cauſer avec lui, moyennant quoi il eſpéroit qu'un doux ſomeil viendroit à ſon ſecours. Surpris par un mouvement d'indignation je ne lui ai pas répondu d'abord; mais des que je me ſuis trouvé en état de lui parler avec douceur, je lui ai dit que j'étois perſuadé que ſon inſomnie étoit un vrai tourment, et que je le plaignois; mais qu'une autre-fois que pour s'en ſoulager il s'aviſeroit de me priver du plus grand bien dont la nature me permettoit de jouir dans le grand malheur qui m'accabloit, je ſortirois de mon lit pour aller l'étrangler. Il ne me répondit

pas.

Digitized by Google

pas. Ce fut la dernière fois qu'il me joua ce tour.

Je ne crois pas que je l'aurois étranglé; mais je sais qu'il m'en donna la tentation. Un homme en prison qui dort tranquillement n'est pas en prison pendant son doux sommeil, et l'esclave ne sait pas d'y être; tout comme les rois ne régnent pas alors : il doit donc regarder celui qui le réveille comme un bourreau qui vient le priver de sa liberté, et le replonger dans la misère: ajoutons qu'ordinairement le prisonnier qui dort rêve d'être en liberté, et que cette illusion lui tient lieu de réalité. Je me félicitois bien de n'avoir pas commencé mon travail avant l'arrivée de cet homme: il exigea positivement qu'on balaye: j'ai fait semblant d'en être malade; et les archers n'auroient pas exécuté son ordre, si je m'y fusse opposé; mais mon intérêt étoit de me montrer complaisant.

Le Mecredi saint, Laurent nous dit qu'après *Terza* Monsieur le secrétaire monteroit pour nous faire la visite que de coutume l'on fait tous les ans avant Pâques aux prisonniers, tant pour mettre la tranquillité dans l'ame de ceux qui veulent recevoir le saint sacrement, comme pour savoir s'ils n'ont

rien à dire contre le gardien *ce qui ne m'inquiéte pas*, dit-il, *car contre moi vous ne pouvez rien dire.* Il nous dit donc de nous habiller completement, car telle étoit l'étiquette. Il me dit, que si j'avois envie de faire mes Pâques je n'avois qu'à lui donner mes ordres. Je lui ai dit de me faire venir un confesseur.

Je me suis donc habillé en tout point, et le juif en fit de même en prenant congé de moi, parcequ'il se sentoit sûr que le secrétaire l'enverroit en liberté d'abord après lui avoir parlé: il me dit que son pressentiment étoit de l'espèce de ceux qui ne l'avoient jamais trompé: je l'en ai félicité. Le secrétaire arriva, on ouvrit le cachot, et le juif sortit, se jetta à genoux, et je n'ai entendu que pleurs, et cris: cinq à six minutes après il rentra, et Laurent me dit de sortir. J'ai fait une profonde révérence à M. de Businello, et après je n'ai fait autre chose que le regarder: nul mouvement, et pas un seul mot: cette scène muette de part, et d'autre dura autant que celle de mon camarade. Le secrétaire me fit une inclination de tête d'un demi pouce, et s'en alla. Je suis rentré d'abord pour me déshabiller, et mettre

ma

ma péliſſe, car le froid me tuoit. Le miniſtre du tribunal doit avoir employé toute ſa force pour s'empêcher de rire en me voyant, car ma perſonne habillée très-galament, échevelée, et avec une barbe noire de huit mois avoit de quoi faire rire le plus ſérieux de tous les hommes. Le juif s'étonna de ce que je ne lui avois pas parlé, et ne fut pas perſuadé que je lui euſſe beaucoup plus dit moi par mon ſilence, que lui avec ſes lâches cris. Un priſonnier de mon eſpèce en préſence de ſon juge ne devoit ouvrir la bouche que pour répondre aux interrogations.

Le jour ſuivant un jéſuite vint me confeſſer, et le ſamedi ſaint un prêtre de S. Marc vint m'adminiſtrer la ſainte Eucariſtie. Ma confeſſion parut trop laconique au père qui l'écouta, et il trouva bon de me faire pluſieurs remontrances avant que de me donner l'abſolution. Il me demanda ſi je priois Dieu, et je lui ai répondu que je le priois depuis le matin jusqu'au ſoir, et depuis le ſoir jusqu'au matin, même en mangeant, même en dormant, puisque tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame, dans mon cœur, et dans mes agitations ne pouvoit être dans la

Digitized by Google

situation où j'étois qu'une prière continuelle devant la divine sagesse : je lui ai dit que mes impatiences mêmes, et les égaremens de mon imagination devenoient prières. Ce jésuite qui étoit un missionaire directeur de la conscience d'un vieux célèbre sénateur homme de lettres, dévot, politique, et auteur d'ouvrages tous pieux, et tous extraordinaires, et inquisiteur d'état, fit un petit sourire, et paya mon doctrinal spécieux sur la prière avec un discours méthaphysique d'un acabit qui ne quadroit aucunement avec celui du mien. J'aurois réfuté tout, si habile dans son métier il n'eut pas eu le talent de m'étonner, et de me rendre plus petit qu'une puce par une espèce de prophétie qui m'en imposa : *puisque*, dit-il, *c'est de nous que vous avez apris la religion que vous professez, exercez là comme nous, et priez Dieu comme nous vous l'avons apris, et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dédié au saint votre protecteur.* Après ces paroles il me donna l'absolution, et il partit. L'impression qu'elles me firent est incroyable : j'ai eu beau faire, mais elles ne voulurent jamais sortir de ma tête. J'ai passé en revue tous les saints que j'ai trouvé sur l'almanac,

S. Jacques de Compoſtelle dont je porte le nom devoit naturellement être par moi regardé comme mon principal patron, mais comment pouvois-je le croire pendant que ce fut préciſément dans le jour de ſa fête que *Meſſer grande* vint enfoncer ma porte? Si je devois prier le ſaint mon protecteur il me ſembloit que le jéſuite auroit dû me le nommer : j'ai cru qu'il s'agiſſoit de le choiſir. Examinant l'almanac, j'ai jetté un dévolu ſur le plus voiſin, qui étoit S. Marc. S. George venoit avant lui, ſaint de quelque renomée; mais j'ai cru de devoir confier beaucoup plus dans l'évangeliſte, d'autant plus qu'en qualité de venitien j'avois droit de réclamer ſa protection : je n'ai donc pas manqué de lui adreſſer mes vœux, mais ſa fête paſſa, et me voyant encore là je me ſuis recomandé à l'autre S. Jacques dont on célébre la fête avec S. Philippe, mais elle paſſa ſans que je me viſſe exaucé. Je me ſuis alors adreſſé avec beaucoup de dévotion au ſaint Taumaturge S. Antoine, dont j'avois viſité le tombeau mille fois dans le tems de mes études à Padoue; mais j'ai auſſi eſpéré en vain. J'ai été ainſi d'un autre à un autre, et inſenſiblement je me ſuis accoutumé à eſpérer en vain,

et

et la chaleur de mes prières diminua, mais non pas l'envie, ni la déciſion de m'enfuir: ce bonheur m'eſt arrivé, comme le lecteur verra, dans le jour de la fête du ſaint mon protecteur; car s'il y en avoit un il devoit ſe trouver dans ce jour-là: je n'ai jamais ſu ſon nom; mais c'eſt égal: je ne lui ai pas été pour cela moins reconnoiſſant. C'eſt ainſi que la prophétie du jéſuite dût s'avérer. J'ai regagné ma liberté le jour de la Touſſaints.

Deux, ou trois ſemaines après Pâques on me délivra du juif; mais ce pauvre homme ne fut pas renvoyé chez lui: on le mit aux *quatre* d'où il ſortit quelques années après pour aller paſſer le reſte de ſes jours à Trieſte.

D'abord que je me ſuis vu tout ſeul je me ſuis mis à mon ouvrage avec le plus grand empreſſement. J'avois beſoin de l'achever, et de m'en aller avant qu'on m'emmenât quelque nouvel hôte qui eut voulu qu'on balaye. J'ai retiré mon lit, j'ai allumé ma lampe, je me ſuis jetté ſur le plancher mon eſponton à la main, après avoir étendu à côté de l'endroit une ſerviette pour recueillir les petits débris du bois que j'allois ronger avec la pointe du verrou: il s'agiſſoit de détruire la planche à force d'y enfoncer le fer:

ces

ces fragmens au commencement de mon travail n'étoient pas plus grands qu'un grain de froment: ces chicots dans la ſuite devinrent plus gros. La planche étoit du bois de Meleze, de ſeize pouces de largeur: j'ai commencé à l'entamer à ſa connexion à l'autre planche: il n'y avoit ni clou, ni fer, et mon ouvrage étoit tout uni. Après ſix heures de travail j'ai noué ma ſerviette, et je l'ai placée de côté pour aller la vuider le lendemain derrière le tas de cahiers qui étoit dans le fond du galetas. Les fragmens de la rupture formoient un volume quatre à cinq fois plus grand de la cavité d'où je l'avois tiré: la courbe pouvoit être de trente degrés d'un cercle: ſon diamêtre étoit de dix pouces à peu près; et je me ſuis trouvé très-content de mon travail. J'ai remis mon lit à ſa place; et le lendemain en vuidant ma ſerviette j'ai reconnu que je n'avois pas motif de craindre que mes fragmens fuſſent vus.

Le ſecond jour j'ai trouvé ſous la première planche, qui avoit deux pouces d'épaiſſeur, une ſeconde planche, que j'ai jugé pareille à la première. N'ayant jamais eu le malheur d'avoir des viſites, et étant toujours tourmenté de la crainte d'en avoir, je ſuis

parvenu dans trois ſemaines à la parfaitte diſſolution de trois planches ſous lesquelles j'ai trouvé le pavé incruſté de pièces de marbre qu'on nomme à Veniſe *terrazzo marmorin*. C'eſt le pavé ordinaire des appartemens de toutes les maiſons de Veniſe qui n'appartiennent pas à des pauvres gens : les grands ſeigneurs mêmes préfèrent le terrazzo au parquet. Je me ſuis vu conſterné, lorsque j'ai trouvé que mon verrou n'y mordoit pas : j'avois beau appuyer, et pouſſer, ma pointe gliſſoit : cet incident m'abattoit l'eſprit. Je me ſuis ſouvenu d'Annibal qui ſelon Tite-live s'étoit formé un paſſage à travers les Alpes en briſant à coups de hache les durs cailloux, qu'il rendoit tendres à force de vinaigre ; choſe que j'avois trouvé incroyable, non pas par la force de l'acide, mais par la prodigieuſe quantité de vinaigre qu'il auroit dû avoir. Je croyois qu'Annibal avoit réuſſi à cela *acetta*, et non pas *aceto*, erreur que les premiers copiſtes de Tite-live pouvoient avoir fait par incurie. J'ai tout de même verſé dans ma concavité une bouteille de fort vinaigre que j'avois, et le lendemain ſoit l'effet de ce vinaigre, ſoit une plus grande patience de ma part j'ai vu que j'en viendrois

à

à bout ; car il ne s'agiſſoit pas de briſer les petits morceaux de marbre, mais de pulvériſer par la pointe de mon eſponton pouſſée le ciment qui les uniſſoit : et je fus bien content, lorsque j'ai vu que la grande difficulté ne ſe trouvoit que ſur la ſurface. En quatre jours j'ai détruit tout ce pavé ſans que la pointe de mon eſponton s'endommageât : le luſtre de ſes ſurfaces étoit même plus beau.

Sous le pavé *marmorin* j'ai trouvé une autre planche comme je m'y attendois : ce devoit être la dernière ; c'eſt-à-dire la première dans l'ordre de comble de tout appartement dont les poutres ſoutiennent le plafond : j'ai entamé cette planche avec quelque difficulté majeure à cauſe que mon trou étoit devenu de dix pouces de profondeur. Je me recomandois ſans ceſſe à la miſéricorde de Dieu. Les eſprits forts qui diſent que la prière ne ſert à rien, ne ſavent pas ce qu'ils diſent : je ſais qu'après avoir prié Dieu je me trouvois toujours plus fort : il n'en faut pas d'avantage pour en reconnoître l'utilité : on prétend que cette augmentation de force ſoit un effet naturel de la matière rendue plus vigoureuſe par la confiance qu'elle eut en ſa prière ; et que cela ſe fait ſans que Dieu s'en

mêle :

mêle: je réponds qu'une fois qu'on admet Dieu, Dieu doit ſe mêler de tout. Ceux qui ont une religion ont bien de reſſources que les incrédules n'ont pas: les premiers y entendent peu, mais les derniers n'y comprennent abſolument rien. Pourſuivons.

Le vingt-cinq du mois de Juin, jour de la fête que la ſeule république de Veniſe célébre en mémoire de la prodigieuſe apparition de l'évangeliſte S. Marc ſous la forme emblématique d'un lion ailé dans l'égliſe ducale vers la fin de l'onzième ſiécle, évenement qui démontra à la ſageſſe du ſénat qu'il étoit tems de remercier S. Théodore, dont le crédit n'étoit pas aſſez fort pour la faire réuſſir dans ſes vues d'agrandiſſement, et de prendre pour ſon patron ce ſaint diſciple de S. Paul, ou, ſelon Euſebe, de S. Pierre, que Dieu lui envoyoit. Dans ce même jour trois heures après midi, lorsque tout nu, et fondant en ſueur, étendu ſur mon ventre je travaillois dans le trou, où pour y voir j'avois ma lampe allumée, j'ai entendu avec un effroi mortel l'aigre craquement du verrou de la porte du premier corridor. Quel moment! Je ſouffle la lampe, je laiſſe dans le trou mon eſponton; j'y jette dedans ma ſerviette; je me lève;

je

je mets à la hâte les chevalets, et les planches du lit dans l'alcove; j'y jette dessus la paillasse, et les matelas; et n'ayant pas le tems d'y mettre les draps, j'y tombe dessus comme mort dans le moment que Laurent ouvroit déjà mon cachot. Si j'eusse tardé un seul instant on m'auroit surpris. Laurent alloit me marcher sur le corps si je n'eusse pas crié. A mon cri il récula tout courbé sous la porte, en disant avec emphase *hélas! mon Dieu! je vous plains monsieur; car on brûle de chaleur ici, comme dans une fournaise. Levez-vous, et remerciez Dieu qui vous envoie une excellente compagnie. Entrez, entrez illustrissime seigneur.* Ce butor ne prend pas garde à ma nudité, et voilà l'illustrissime qui entre en m'esquivant tandis que ne sachant pas ce que je faisois, je ramasse mes draps, je les jette sur le lit, et ne trouve nulle part une chemise que la décence m'obligeoit à me passer. Ce nouveau arrivé crut d'entrer dans l'enfer; je n'avois pas encore pu voir sa physionomie. J'ai entendu une voix désolée s'écrier *où suis-je! où me met-on? quelle chaleur! quelle puanteur! Avec qui suis-je?* Laurent l'appella alors dehors, en me disant par la grille de mettre une chemise, et de sortir dans le galetas. Il dit d'abord

Digitized by Google

bord au nouvel hôte qu'il avoit ordre d'aller chez lui pour lui porter un lit, et tout ce qu'il lui ordonneroit, et que jusqu'à son retour il pouvoit se promener dans le galetas avec moi, et que le cachot avec la porte ouverte se purgeroit en attendant de la puanteur qui n'étoit que d'huile. Quelle surprise pour moi en l'entendant dire que la puanteur n'étoit que d'huile! Effectivement elle venoit de la lampe que j'avois éteinte sans la moucher. Laurent ne me faisoit là-dessus aucune question: il savoit donc tout: le juif lui avoit tout dit. Que je me suis trouvé heureux qu'il n'ait pas pu lui dire d'avantage. J'ai conçu dans ce moment-là quelque considération pour Laurent.

Après avoir vite mis une autre chemise des calçons, des bas, et une légère robe de chambre je suis sorti. Le nouveau prisonnier écrivoit avec du crayon ce qu'il vouloit avoir. Ce fut lui qui dit le premier en me voyant voilà C.; et je l'ai reconnu d'abord pour l'abbé comte de F. breslau, âgé de vingt ans plus que moi, très-noble dans ses procéders, assez riche, et aimé dans toutes les belles compagnies. Il vint m'embrasser, et lorsque je lui ai dit que j'aurois cru de voir là haut

tout

tout le monde, excepté lui, il ne put pas retenir ses larmes, qui excitèrent les miennes: il finit de donner ses ordres, et nous restâmes seuls.

La première chose, que je lui ai dit, fut, qu'il me feroit le plus grand plaisir, lorsque son lit arriveroit, en refusant mon offre de déplacer le mien pour placer le sien: la seconde prière que je lui ai fait, fut de ne pas exiger qu'on balaye: je lui ai promis de lui en dire les raisons à loisir. Je lui ai confié en attendant que la puanteur qu'il avoit senti venoit d'une lampe, que je possédois à l'insu de tout le monde, et que j'avois soufflée sans étouffer la fumée du lumignon, n'en ayant pas eu le tems à cause de son arrivée imprévue. Il me promit tout ce que je désirois, et se dit heureux d'avoir été mis avec moi. Il me dit que tout le monde ignoroit mon crime, et que par conséquent tout le monde vouloit le diviner.

Plusieurs disoient que je m'étois fait chef d'une nouvelle religion, et que les inquisiteurs d'état ne m'avoient fait enfermer qu'à la réquisition de l'inquisition ecclesiastique. Autres disoient que Madame L. M. avoit fait persuader par la ch. A. Moc. le tribunal à

me

me faire arrêter, parceque je gâtois avec mes raisonnemens ultramontains la bonne religion de ses trois fils, dont le premier est aujourd'hui P. de S. Marc, et les deux autres membres à leur tour du C. de dix. Quelques-uns disoient que le conseiller Ant. C. inquisiteur d'état lors de ma détention, et protecteur du théatre de Saint Ange m'avoit fait enfermer en qualité de perturbateur du repos public, puisque je sifflois les comédies de l'abbé Chiari, lié à la clique du N. H. Marcant Z. chef du parti de Goldoni: on assuroit que si l'on ne m'eut pas fait enfermer j'allois tuer le même abbé à Padoue.

Toutes ces accusations avoient quelque fondement qui les rendoit vraisemblables; mais elles étoient toutes controuvées. Je n'étois pas assez soucieux de religion pour penser à en bâtir une nouvelle. Les trois fils de Madame L. M. remplis d'esprit étoient plus faits pour séduire que pour être séduits; et M. de Cond. auroit eu trop à faire, s'il eût voulu faire enfermer tous ceux qui sifflolent Chiari. Pour ce qui regarde cet abbé il étoit vrai que j'avois dit que je voulois aller à Padoue pour le tuer; mais le père Origo illustre jésuite m'avoit calmé en m'insinuant que je

pou-

pouvois me vanger de ce qu'il m'avoit ridiculiſé dans un mauvais roman, mais pas autrement que comme il eſt permis de ſe venger à un bon crétien. Il me dit d'aller faire publiquement ſon éloge dans les caffés où il étoit connu. J'ai ſuivi ſon conſeil, et j'ai trouvé la vengeance parfaitte. D'abord que j'en avois dit du bien, tout le monde, en ſe moquant de mon éloge, prononçoit contre lui des ſatires ſanglantes. Je ſuis devenu l'admirateur de la profonde polique du père Origo.

Vers le ſoir on porta lit, fauteuil, linge, eaux de ſenteur, un bon dîner, et des bouteilles de bon vin à M. l'abbé, qui n'a pu rien prendre; mais je ne l'ai pas imité. Depuis neuf mois que j'étois là, ce fut le premier bon repas que j'ai fait. On laiſſa mon lit là où il étoit, on ne balaya pas, on nous fit entrer, et nous reſtâmes ſeuls.

J'ai commencé par tirer hors du trou ma lampe, et ma ſerviette qui tombée dans la caſſerole s'étoit imbibée d'huile. J'en ai beaucoup ri. Un accident de peu de conſéquence arrivé par une raiſon qui pouvoit en avoir des tragiques à droit de faire rire: j'ai mis tout en bon ordre; j'ai bien nettoyé ma

caſſe-

casserole qui étoit pleine de *terrazzo*; je l'ai garnie de nouveau, et nous nous vîmes éclairés. J'ai beaucoup diverti mon cher compagnon en lui faisant le détail de la création de ma lampe. Nous avons passé la nuit sans dormir, non pas tant à cause d'un million de puces, qui nous dévoroient, comme de cent discours intéressans qui ne finissoient jamais. Mais lorsqu'il me vit curieux de savoir par quelle malheureuse avanture je possédois sa chère compagnie, voilà ce qu'il n'eut aucune difficulté de me dire, et que je crois de pouvoir publier au bout de trente deux ans de silence.

„Hier à vingt heures nous montâmes dans une gondole Madame Alessandre le comte P. Marti, et moi, et arrivâmes à Fusine à vingt une: nous fûmes à Padoue à vingt quatre pour voir l'opera, et repartir d'abord après. Au second acte mon mauvais génie me fit aller à la sale du jeu, où j'ai vu le comte de Ros... ambassadeur de Vienne, et peu loin de lui Madame de R.... dont le mari doit partir un de ces jours pour aller à la même cour en qualité d'ambassadeur de Venise; j'ai fait ma révérence muette à Monsieur qui n'étoit pas en masque, et j'ai fait

un

un compliment à Madame l'ambaſſadrice ; et j'allois ſortir, lorsque M. de Ros. me dit tout haut : *vous êtes bien heureux de pouvoir parler à une ſi aimable dame ! ce n'eſt que dans des pareils momens que le perſonnage que je repréſente fait que le plus beau pays du monde devient ma galère. Dites-lui, je vous prie, que je la connois, et que les lois qui m'empêchent de lui parler ici n'auront aucune force à la cour de Vienne, où je la verrai l'année prochaine, et où je lui ferai la guerre.* Madame de R.... qui vit que le comte parloit d'elle, me fit ſigne, et me demanda en riant ce qu'il avoit dit : je lui ai redit le compliment, et elle m'ordonna de lui répondre *qu'elle acceptoit la déclaration de guerre, et que l'on verroit quel ſeroit celui des deux qui ſauroit la faire à l'autre plus habilement.* Je n'ai pas cru de commettre un crime en rendant cette réponſe qui n'étoit qu'un compliment : j'ai perdu quelques cequins au pharaon, et j'ai rejoint ma compagnie. Après l'opera nous fûmes manger un poulet, et nous retournâmes ici. Il étoit quatorze heures : je me ſuis d'abord rendu chez moi pour dormir jusqu'à vingt ; mais un homme me remit un billet, qui m'ordonnoit d'être à la bouſſole à dix-neuf heures pour entendre ce que

Digitized by Google

le circonſpect P. B, ſecrétaire du conſeil de X. avoit à me dire. Etonné de cet ordre toujours de mauvais augure, et fort-fâché de devoir y obéir, je me ſuis rendu à l'heure préſcrite à la préſence du miniſtre, qui ſans me dire le moindre mot ordonna qu'on me déposé ici. Voilà tout.

Rien n'étoit ſi innocent que cette faute; mais il y a au monde des lois qu'on peut violer innocemment; et les transgreſſeurs n'en ſont pas moins coupables. Je lui ai fait compliment ſur ce qu'il ſavoit ſon crime, ſur ſon crime, et ſur la forme de ſa détention: et comme ſa faute étoit fort-légère, je lui ai dit qu'il ne reſteroit avec moi que huit jours, et qu'après une petite reprimande on lui diroit d'aller paſſer ſix mois chez lui à Breſſe. L'abbé me dit ſincèrement qu'il ne croyoit pas qu'on le laiſſeroit là huit jours: et voilà l'homme qui ne ſe ſentant pas coupable ne peut pas concevoir qu'on puiſſe le punir: j'ai laiſſé qu'il ſe flatte, mais ce que je lui ai dit lui eſt arrivé au pied de la lettre. Je me ſuis bien déterminé à lui tenir bonne compagnie pour ſoulager de tout mon pouvoir la grande ſenſibilité que lui cauſoit ſa détenſion. Je me ſuis approprié ſon malheur au point

d'ou-

d'oublier totalement le mien dans tout le tems qu'il paſſa avec moi.

Le lendemain à la pointe du jour Laurent porta du caffé, et dans un grand panier le dîner du comte abbé, qui ne concevoit pas comment on pût ſuppoſer qu'un homme auroit envie de manger à cette heure là : nous nous promenâmes dans le galetas tandis qu'on ſervit les autres ; on nous renferma après. Les puces, qui impatientoient l'abbé, furent la cauſe qu'il me demanda pourquoi je ne faiſois pas balayer. Je n'ai pû ſouffrir ni qu'il me croye un cochon, ni qu'il imagine que j'euſſe la peau moins ſenſible que la ſienne: je lui ai tout découvert, et même fait voir. Je l'ai vu ſurpris, et mortifié de m'avoir d'une certaine façon forcé à lui faire cette importante confidence. Il m'encouragea à travailler, et à terminer l'ouverture dans la journée, s'il étoit poſſible pour me deſcendre lui-même, et retirer ma corde, puiſque pour lui il ne ſe ſoucioit pas de rendre ſon affaire plus grave par une fuite. Je lui ai fait voir le modèle d'une machine par laquelle j'étois ſûr que lorſque je me ſerois deſcendu, je tirerois à moi le drap qui m'auroit ſervi de corde: c'étoit une petite baguette attachée par

un bout à une longue ficelle. Mon drap ne devoit être assuré au chevalet de mon lit que par cette baguette, qui devoit entrer dans la corde par dessous le chevalet des deux côtés: la ficelle maîtresse de la baguette devoit aller jusqu'au plancher de la chambre des inquisiteurs, où d'abord que je me serois vu de bout je l'aurois tirée à moi. Il ne douta pas de cet effet, et il m'en félicita, d'autant plus que cette précaution m'étoit indispensablement nécessaire, puisque si le drap eût dû rester là, il eut été le principal objet, qui auroit frappé la vue de Laurent, qui ne pouvoit monter où nous étions sans passer par cette chambre: il m'auroit d'abord cherché, trouvé, et arrêté. Mon noble compagnon fut persuadé que je devois suspendre mon travail, car je devois craindre la surprise d'autant plus que je devois encore employer quelques jours pour achever ce trou qui devoit couter la vie à Laurent; mais la pensée d'acheter ma liberté aux dépens de ses jours ne ralentissoit pas mon empressement à me la procurer: j'en aurois agi de même quand la conséquence de ma fuite eut évidemment été la mort de tous les archers. L'amour de la patrie devient un vrai phantôme devant l'esprit d'un homme en prison.

Ma

Ma bonne humeur n'empêchoit cependant pas mon cher camarade de tomber dans des quarts d'heure de triſteſſe. Il étoit amoureux de Madame Ales..., et il devoit être heureux: mais plus l'amant eſt heureux plus il devient malheureux, ſi on l'arrache de l'objet qu'il aime. Il ſoupiroit, les larmes ſortoient de ſes yeux malgré lui; et obligé à convenir que ce qui le faiſoit gémir étoit quelque malheur qui n'exiſteroit pas ſans la priſon, il m'avoua qu'il aimoit, et me dit que l'objet de ſa flamme étoit l'aſſemblage de toutes les vertus, ce qui ne permettoit pas à ſon ardeur d'aller au-délà des bornes du reſpect le plus profond. Je le plaignois ſincèrement, et je ne me ſuis jamais aviſé de lui dire pour le conſoler que l'amour n'eſt que bagatelle, puisque c'eſt une conſolation déſolante, que les ſeuls ſots donnent aux amoureux: il n'eſt même pas vrai que l'amour ne ſoit que bagatelle. Je me ſuis pluſieurs fois félicité là dedans de ce que je n'étois pas amoureux; et ma dernière penſée fut celle de la fille avec laquelle je devois aller déjeûner à ſainte Anne le jour de ma capture.

Les huit jours que j'avois prédit paſſèrent bien vite: j'ai perdu cette chère compagnie; mais

mais je ne me fuis pas laiſſé le tems de le regréter. Je n'ai jamais eu garde de recommander à cet honnête homme la discrétion: le moindre de mes doutes ſur cet article m'auroit rendu coupable d'une inſulte.

Le trois de Juillet, Laurent lui dit de ſe préparer à ſortir à *Terza*, qui dans ce mois ſonne à douze heures. Par cette raiſon il porta mon dîner. Celui de l'abbé ſuffiſoit pour quatre, quoiqu'il n'ait vécu que de ſoupe, de fruits, et de quelque verre de vin des Canaries. C'eſt moi qui fis dans ces huit jours une chère exquiſe, qui faiſoit un véritable plaiſir à mon ami, qui admiroit mon heureux tempérament. Nous paſſâmes les trois dernières heures dans les proteſtations de la plus tendre amitié. Laurent parut, deſcendit avec lui, et laiſſa mon cachot ouvert; ce qui me fit juger qu'il alloit d'abord revenir. Un quart d'heure après il reparut, fit emporter tout ce qui appartenoit à cet aimable homme, et me renferma. J'ai paſſé toute la journée fort-triſte ſans rien faire, et même ſans pouvoir lire. Le lendemain Laurent me rendit compte des dépenſes du mois de Juin, et je l'ai vu attendri, lorsqu'ayant trouvé qu'il me reſtoit quatre coquins, je lui ai dit

que

que j'en faisois présent à sa femme. Je ne lui ai pas dit que c'étoit le loyer de ma lampe, mais il l'a peut-être pensé.

Entièrement adonné à mon travail j'ai passé sept semaines sans avoir jamais été interrompu, et le 23 d'Août j'ai vu mon ouvrage à sa perfection. La raison de cette longueur fut un incident très-naturel. En creusant la dernière planche toujours avec la plus grande circonspection pour ne la rendre que fort mince; parvenu très-près de sa surface opposée, j'ai mis l'œil à un petit trou par lequel je devois voir la chambre; et effectivement je l'ai vue, mais en même tems j'ai vu très-peu distante du même petit trou qui n'étoit pas plus grand qu'une goutte de cire, une surface perpendiculaire d'environ huit pouces. C'étoit ce que j'avois toujours craint: c'étoit une des poutres qui soutenoient le plafond. Je me suis vu forcé à rendre le trou que j'avois fait plus grand du côté opposé à cette poutre; car elle rendoit le passage si étroit que ma personne d'assez riche taille n'auroit jamais pu y passer. J'ai dû rendre le trou plus grand d'un quart, craignant encore toujours que l'espace entre les deux poutres ne fut pas suffisant. Après l'ampliation,

un

un ſecond petit trou du même calibre; que j'ai fait, et où j'ai mis l'œil, me fit voir mon ouvrage, Dieu merci, réduit à ſa perfection. J'ai bouché les petits trous pour empêcher que les petits fragmens ne tombent dans la chambre des inquiſiteurs, et qu'un rayon de lumière de ma lampe en y paſſant ne donnât indice de mon opération à quelqu'un qui auroit pu l'appercevoir.

J'ai fixé le moment de mon évaſion dans la nuit précédente la fête de ſaint Auguſtin, non pas tant parcequ'il y avoit déjà plus de quatre ſemaines que je l'avois fait mon protecteur, comme parceque je ſavois que dans cette fête là le grand conſeil s'aſſembloit, et que par conſéquent il n'y auroit pas de monde à la bouſſole contigue à la chambre par laquelle je devois néceſſairement paſſer en me ſauvant. J'ai donc fixé de ſortir dans la nuit du vingt ſept.

La journée du vingt cinq à midi il m'arriva ce qui me fait friſſonner encore dans ce moment où je vais l'écrire. A midi prècis j'ai entendu le glapiſſement des verroux: j'ai cru de mourir. Un violent battement de cœur, qui frappoit plus que ſix pouces plus bas que ſa région, me fit craindre mon dernier

mo-

moment : je me suis jetté éperdu sur mon fauteuil. Laurent en entrant me dit mettant sa tête à la grille, et avec un ton de jouissance : *je viens, monsieur, vous porter une bonne nouvelle, dont je vous félicite.* J'ai d'abord cru que c'étoit celle de ma liberté, car je n'en connoissois pas d'autre, qui put être bonne ; et je me voyois perdu : la découverte du trou auroit fait révoquer ma grace. Laurent entre, et me dit d'aller avec lui ; je lui réponds d'attendre que je m'habille : *n'importe*, me dit-il, *puisque vous ne faites que passer de ce villain cachot à un autre clair, et tout neuf où par deux fenêtres vous verrez la moitié de Venise, où vous pourrez vous tenir de bout, où....* mais je n'en pouvois plus, je mourrois : je le lui ai dit : j'ai demandé du vinaigre en le priant d'aller dire à monsieur le secrétaire que je remerciois le tribunal de cette grace, en le suppliant au nom de Dieu de me laisser là. Laurent me dit avec un grand éclat de rire que j'étois fou : que le cachot où j'étois s'appelloit l'enfer, et que celui où il avoit ordre de me mettre étoit délicieux. *Allons, allons* ajouta-t-il, *il faut obéir, levez-vous, je vous donnerai le bras, et je vous ferai d'abord porter toutes vos hardes, et tous vos livres.* Etonné,

et

et en devoir de ne plus répliquer le moindre mot je ſuis ſorti, et j'ai dans l'inſtant reſſenti un petit ſoulagement en l'entendant ordonner à un des ſiens de le ſuivre avec mon fauteuil. Mon eſponton étoit caché dans ſa paille: c'étoit toujours quelque choſe. J'aurois voulu me voir ſuivi par le beau trou que j'avois fait avec tant de peine, mais c'étoit impoſſible: mon corps alloit, mais mon ame reſtoit là.

Le bras appuyé ſur l'épaule de cet homme qui par ſes riſées croyoit d'exiter mon courage, j'ai descendu trois petits degrès après avoir paſſé deux étroits corridors: je ſuis entré dans une ſalle aſſez grande, et très-éclairée, et à ſon extrêmité dans le coin à ma main gauche je ſuis entré par une petite porte dans un corridor qui avoit deux pieds de large, et douze de long, et deux fenêtres grillées à ma droite par où on voyoit diſtinctement toute la partie de la ville qui étoit de ce côté là jusqu'au *Lido*. La porte du cachot étoit au coin de ce corridor: j'ai vu une fenêtre grillée qui étoit vis à vis d'une des deux, de ſorte que le priſonnier quoiqu'enfermé pouvoit jouir en bonne partie de cette agréable perſpective. Le plus important étoit que

cette même fenêtre ouverte laissoit entrer un vent doux, et frais qui étoit un vrai baume pour la pauvre créature qui devoit respirer là dedans principalement dans cette saison où l'air étoit brûlant. Je n'ai pas fait ces observations dans ce moment là, comme le lecteur peut bien penser. D'abord que Laurent me vit dans le cachot il y fit placer mon fauteuil sur lequel je me suis d'abord jetté, et s'en alla en me disant qu'il alloit me faire porter dans l'instant mon lit avec tout le reste.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

Le stoicisme de Zenon, l'ataraxie des Pyrrhoniens offrent au jugement des images fort extraordinaires. On les célébre, on les met en dérision, on les admire, on s'en moque, et les sages n'accordent leurs possibilités, qu'avec des restrictions. Tout homme appellé à juger d'impossibilité, ou de possibilité morale a raison de ne partir jamais que de lui-même, car étant de bonne foi il ne peut

ad-

admettre une force intérieure dans qui que ce soit à moins qu'il n'en ſente le germe en ſoi-même. Ce que je trouve en moi ſur cette matière eſt que l'homme par une force gagnée moyennant une grande étude peut parvenir à ſe défendre de crier dans les douleurs, et à ſe maintenir fort contre l'impulſion des premiers mouvemens. Cela eſt tout. *L'abſtine*, et le *ſuſtine* caractériſent un bon philoſophe, mais les douleurs matérielles qui affligent le ſtoicien ne ſeront pas moindres que celles qui tourmentent l'épicurien ; et les chagrins ſeront plus cuiſans pour celui qui les diſſimule que pour l'autre qui ſe procure un ſoulagement réel en ſe plaignant : l'homme qui veut paroître indifférent à un évenement qui décide de ſon état n'en a que l'air, à moins qu'il ne ſoit imbécille, ou enragé. Celui qui ſe vante de tranquillité parfaitte ment, et j'en demande mille pardons à Socrate. Je croirai tout à Zenon ; lorsqu'il me dira d'avoir trouvé le ſecrêt d'empêcher la nature de palir, de rougir, de rire, et de pleurer.

Je me tenois ſur mon fauteuil comme un homme extupefait : immobile comme une ſtatue, je voyois que j'avois perdu toutes les peines que je m'étois données ; et je ne pouvois

pas

pas m'en repentir ; je me trouvois destitué d'espoir, et je ne sentois autre soulagement que celui que je pouvois me procurer en ne pensant pas à l'avenir. Ma pensée s'élevoit à Dieu ; et l'état où j'étois me sembloit une punition venante de lui directement de ce qu'après qu'il m'avoit laissé le tems d'achever mon ouvrage, j'avois abusé de sa grace en tardant trois jours à me sauver. J'en convenois ; mais en même tems j'accusois la punition de trop de sévérité, puisque je n'avois différé de trois jours que par prudente précaution. Pour brusquer la raison qui me fit fixer ma fuite au 27 il m'auroit fallu une révélation ; et la lecture de Marie d'Agreda ne m'avoit pas fait devenir fou.

Une minute après que Laurent m'eut quitté, deux de ses gens me portèrent mon lit, c'est-à-dire les draps, les matelas, et la paillasse, et s'en allèrent pour prendre le reste ; mais deux heures entières s'écoulèrent sans que je visse personne, malgré que les portes de mon cachot fussent ouvertes. Ce retard me causoit une foule de pensées, qui me rendoient stupide : je ne pouvois rien deviner ; et je devois tout craindre : je tâchois de me mettre dans un état assez tranquille pour souf-

frir

frir sans lâcheté tout ce qui pouvoit m'arriver de plus horrible.

Outre les plombs, et les *quatre* les inquisiteurs d'état possèdent aussi dix-neuf prisons affreuses sous terre dans le même palais ducal, où ils condamnent ceux qui ont commis des crimes qui les ont rendus coupables de mort. Tous les juges de la terre ont toujours cru qu'en laissant la vie à celui qui a mérité la mort on lui accorde une grace quelque soit l'horreur de la prison qu'on lui substitue. Ces dix-neuf prisons souterraines sont positivement des tombeaux; mais on les appelle puits; et la raison qu'on leur donne ce nom peut être bonne, car effectivement ils sont toujours inondés de deux pieds d'eau de la mer qui y entre par le même trou grillé par où ils reçoivent un peu de lumière: ces trous n'ont qu'un pied carré d'extension. Le prisonnier est obligé, à moins qu'il n'aime d'être toute la journée dans un bain d'eau salée jusqu'aux genoux, de se tenir assis sur un treteau, où il tient aussi sa paillasse, et où l'on met à la pointe du jour son eau, sa soupe, et sa portion de biscuit qu'il doit manger d'abord qu'on la lui porte, puisque des rats de mer plus grands que ceux que

j'ai

j'ai connu à la *poutre* iroient le lui arracher des mains. Dans cette terrible prison, où ordinairement les détenus sont condamnés jusqu'à leur dernière heure, et avec une nourriture pareille où il semble qu'un homme ne puisse vivre que cinq à six mois, plusieurs y vivent jusqu'à la vieillesse; et on m'a assuré qu'un vieillard de quatre vingts ans qui mourut dans ce tems là y avoit été mis à l'âge de quarante: persuadé d'avoir mérité la mort il se trouva peut être heureux: il y a des gens qui ne craignent que la mort: c'étoit un espion qui dans la dernière guerre que la république eut contre le turc l'année seize, partoit de Corfou, entroit dans l'armée du grand Visir pour découvrir ce qu'on y décidoit, et pour en instruire M. le maréchal de Schoulenbourg qui défendoit la forteresse: cet infame étoit dans le même tems l'espion du grand Visir. Dans ces deux heures d'attente je n'ai pas manqué de me figurer qu'on alloit peut être me transporter dans les puits. Dans un endroit où on se nourrit d'espérances chimériques on doit aussi avoir des craintes extrêmes. Le tribunal qui pouvoit disposer de moi, maître de l'éminence, et de la profondeur du palais auroit fort-bien pu envoyer

à

à l'enfer quelqu'un qui auroit tenté de déserter du purgatoire.

J'ai enfin entendu le bruit d'une serrure, et les pas d'un furieux qui venoit où j'étois. J'ai vu Laurent que la colère défiguroit. Tout en rage, blasphémant Dieu, et tous les saints, il commença par m'ordonner de lui donner la hache, et tous les instrumens que j'avois employés à percer le pavé du cachot, et de lui dire quel étoit celui de ses gens qui me les avoit portés. Sans bonger, et de sang froid je lui ai dit que je ne savois pas de quoi il me parloit. Il ordonna alors à deux archers de me fouiller, ce que je n'ai pas permis en me mettant dans un instant tout nu. Il fit visiter mes matelas, et vuider ma paillasse, et visiter jusque dans la cassolette puante: il prit entre ses mains le coussin de mon fauteuil, et n'y ayant trouvé rien de resistant il le jetta par dépit contre terre. *Vous ne voulez pas m'avouer*, dit-il, *où sont les instrumens avec lesquels vous avez rompu le plancher, mais vous serez forcé de le confesser à quelqu'un.* Je lui ai répondu que s'il étoit vrai que j'eusse percé le plancher je ne pouvois avoir reçu les instrumens que de lui-même, et les lui avoir rendus, s'il ne les trou-

trouvoit pas. A cette réponſe que ſes gens, qu'il avoit apparemment irrités applaudirent, il heurla, il donna de la tête contre la cloiſon, il peſta des pieds, j'ai cru qu'il alloit devenir furieux. Il ſortit ſuivi de ſes archers, qui me portèrent d'abord mes hardes, mes livres, mes bouteilles, mon dîner qui étoit encore là depuis le grand matin, et tout ce qui m'appartenoit excepté le morceau de pierre de touche, et ma lampe. Après cela il entra dans le corridor, et il ferma les vitres des deux fenêtres par où je recevois un peu d'air. Moyennant cela je me ſuis trouvé dans le plus ardent de l'été enfermé comme hermétiquement dans un très-petit lieu où l'air ne pouvoit entrer par aucune autre ouverture. J'avoue qu'après ſon départ je me ſuis trouvé quitte à bon marché: Malgré l'eſprit de ſon métier il n'a pas penſé à viſiter le fauteuil; et en me trouvant encore poſſeſſeur de mon verrou j'ai pourſuivi à y compter deſſus ſans avoir cependant dans ma tête aucun projet.

La grande chaleur, et le bouleverſement de la journée m'empêchèrent de dormir. Le lendemain de bonne heure il me porta du vin qui étoit devenu vinaigre, de

Digitized by Google

l'eau mauvaise, de la salade pourrie, et de la viande puante : il ne fit pas netoyer, et n'ouvrit pas les fenêtres, lorsque je lui ai dit de les ouvrir. Une cérémonie extraordinaire qu'on commença à exercer ce jour là fut l'emploi d'un archer qui avec une barre de fer faisoit le tour de mon cachot, et frappoit partout sur le plancher, et sur les cloisons pour découvrir s'il n'y avoit rien de rompu, et on retiroit tous les matins le lit pour faire cette même fonction. J'ai observé que l'archer qui donnoit ces coups de barre ne frappoit jamais sous le plafond. Cette observation me fit en peu de jours enfanter le projet de sortir délà par le haut ; mais pour rendre mon projet mur il falloit des combinaisons qui ne dépendoient pas de moi ; car je ne pouvoit rien faire qui ne fût exposé à la vue. La moindre égratignure seroit sautée aux yeux de chacun des archers qui entroient dans mon cachot tous les matins.

J'ai passé une cruelle journée. La chaleur forte commença vers midi : je croyois positivement d'étouffer : mon cachot étoit devenu une véritable étuve. Il me fut impossible de manger, ou de boire, car tout étoit corrompu : la foiblesse causée par la chaleur,

et

et par la sueur qui sortoit de tout mon corps à grosses gouttes ne me permettoit ni de marcher, ni de lire. Mon dîner le lendemain fut le même, et la nouvelle puanteur du veau qu'il me porta, et qui étoit encore chaud vint d'abord à mon odorat. Je lui ai demandé s'il avoit ordre de me faire mourir de faim, et de chaleur; et sans me répondre le moindre mot il s'en alla. Le jour suivant ce fut la même chose. Je lui ai dit de me donner du crayon, puisque je voulois écrire quelque chose à M. le secrétaire; et sans me répondre il s'en alla. J'ai mangé la soupe par dépit, et trempé du pain dans du vin de Chipre pour me conserver en force, et pour le tuer le lendemain en lui enfonçant mon esponton dans le cou: cela étoit devenu si sérieux que je trouvois que je n'avois point d'autre parti à prendre. Mais le lendemain au lieu d'éxécuter mon projet je me suis contenté de lui jurer de le tuer, lorsque l'on me remettroit en liberté: il en a ri, et sans me répondre il s'en alla. J'ai commencé à croire qu'il en agissoit ainsi par ordre du secrétaire, auquel il avoit peut-être déclaré la fracture. Je ne savois que faire; ma patience luttoit avec le désespoir: je me sentois mourir

d'inanition, et réellement j'allois succomber.

Ce fut le huitième jour qu'avec une voix foudroyante, et toujours à la présence de ses archers je lui ai demandé compte de mon argent en l'appellant infame bourreau. Il me répondit qu'il me portera mon compte dans le jour suivant; mais avant qu'il ferma le cachot j'ai embrassé avec violence le baquet des immondices, et je lui ai fait voir par ma posture que j'allois le verser dans le corridor s'il ne me le faisoit pas changer d'abord. Il ordonna alors à un archer de le porter dehors, et l'air étant devenu infecté il se détermina à ouvrir une fenêtre; mais lorsque l'archer me porta dedans le nouveau baquet il la referma en sortant. J'ai crié comme un possédé, mais en vain. Telle étoit ma situation, et ayant vu que ce que j'avois obtenu avoit été l'effet des injures que je lui avoit dit, j'ai décidé de le traîter encore plus mal le lendemain.

Mais le lendemain ma fureur se calma. Avant que de me présenter mon compte il me donna un panier de citrons que M. de Br.... m'envoyoit, et j'ai vu une grande bouteille d'eau que j'ai jugé bonne, et dans

mon

mon dîner un poulet qui avoit bonne mine : outre cela un archer ouvrit les deux fenêtres. Lorsqu'il m'a présenté mon compte je n'ai jetté l'œil que sur la somme qui me restoit pour lui dire que j'en faisois présent à sa femme, un ecquin excepté que je distribuois à ses gens, dont deux là présens me remercièrent.

Resté seul avec moi, voici le discours qu'il me tint d'un air assez sérein : *Vous m'avez déjà dit, Monsieur, que c'est de moi-même que vous avez reçu l'instrument avec lequel vous avez fait l'énorme trou dans l'autre cachot, ainsi je n'en suis plus curieux ; mais pourrois-je à titre de grace savoir qui vous a donné le nécessaire pour vous faire une lampe ? Vous-même* lui ai-je répondu. *Je ne croyois pas*, répliqua-t-il, *que l'esprit consistât dans l'effronterie. Je ne mens pas*, lui dis-je d'un ton ferme, *c'est vous qui m'avez donné avec vos propres mains tout ce qu'il me falloit pour me composer une lampe.*

Je lui ai alors expliqué comment je m'y étois pris ; et lorsqu'il se vit convaincu il donna de ses mains contre la tête, et me demanda si je le pouvois convaincre aussi de m'avoir donné les instrumens pour rompre le plancher, et je lui ai dit qu'ouï, mais qu'il ne sauroit

ja-

jamais comment qu'en présence du secrétaire du tribunal. Il me pria alors de penser qu'il avoit des enfans, et il s'en alla. Je fus bien enchanté d'avoir trouvé le moyen de me faire craindre de cet homme auquel il étoit décidé que je dusse couter la vie: je fus alors convaincu que son propre intérêt le forçoit à tenir caché au ministre du tribunal ce que j'avois fait. Le petit vent qui soufflioit tous les jours, et qui toujours à la même heure entroit chez moi me rendit la force, et l'appetit.

J'ai ordonné à Laurent de m'acheter les œuvres du marquis Maffei: cette dépense lui déplaisoit, et il n'osoit pas me le dire. Il me demanda quel besoin je pouvois avoir de livres pendant que j'en avois là plus de cinquante: je lui dis que je les avois tous lus, et qu'il me falloit du nouveau. Il me répondit que, si je voulois en prêter à quelqu'un, il m'en feroit prêter aussi, et que moyennant cela je m'occuperois à une lecture toute neuve sans dépenser le sou. Je lui ai opposé que les livres qu'on pourroit me prêter seroient peut-être des romans frivoles dont je n'aimois pas la lecture: il me repliqua d'un air piqué que je me trompois, si je croyois d'être la seule bonne tête qu'on

te-

tenoit enfermée la haut, et il ajouta que je m'étonnerois, si je susse quelles étoient les personnes qui partageoient mon même sort. J'ai alors contrefait l'homme pénétré de respect, et sans perdre une minute j'ai pris le premier tome de la cronologie du père Petau, et je lui ai dit de me porter en échange un autre livre d'égale importance: quatre minutes après il me porta le premier tome de Wolff en latin; et très-content j'ai retiré l'ordre que je lui avois donné de m'acheter Maffei. Charmé de m'avoir fait entendre raison sur cet article, il s'en alla.

Moins ravi de m'amuser à cette savante lecture que de saisir l'occasion d'entamer une correspondence avec quelqu'un qui auroit pu m'aider au projet de suite que dans ma tête j'avois déjà ébauché, j'ai feuilleté le livre, et j'y ai trouvé une demi feuille de papier sur lequel j'ai lu dans six bons vers la paraphrase de ces mots de Seneque *calamitosus est animus futuri anxius.* J'en ai fait d'abord six autres, et n'ayant pas de crayon je me suis servi du suc de mures noires au lieu d'ancre, et m'ayant laissé croître l'ongle du petit doigt de ma main droite pour me polir les oreilles, j'y ai fait la pointe, et je m'en suis servi

comme

comme d'une excellente plume, en mettant le petit doigt entre le pouce, et l'index. Enchanté de ma belle invention j'ai fait le catalogue des livres que j'avois, et je l'ai placé dans le doſſier du même livre. Tous les livres reliés en carton en Italie ont ſous la reliure par derrière une eſpèce de poche. Sur le même livre là où l'on écrit le titre j'ai écrit *latet quere.* Impatient de recevoir une réponſe j'ai dit à Laurent dans le matin du jour ſuivant que j'avois déjà lu tout le livre, et que la même perſonne me feroit plaiſir à m'en envoyer un autre. Laurent me porta ſur le champ le ſecond tome de Wolff. Il me dit que la perſonne n'avoit pas voulu différer pour me faire un ſi petit plaiſir. J'en fus fâché; car je déſirois une réponſe.

D'abord que je fus ſeul j'ai ouvert le livre, et j'y ai trouvé une courte lettre en latin ſur laquelle j'ai lu: *nous deux qui ſommes, enſemble dans cette priſon, reſſentons le plus grand plaiſir que l'ignorance d'un avare nous procure un avantage ſans exemple. Moi qui écris ſuis Marin Balbi noble venitien régulier ſomasque. Mon compagnon eſt le comte André Asquin noble d'Udine capitale du Frioul. Il m'ordonne de vous*

dire

dire que vous êtes le maître de disposer de tous ses livres, dont vous trouverez le cathalogue dans le dossier; et nous vous recommandons les plus grandes précautions pour que Laurent ne parvienne jamais à découvrir notre correspondence s'il vous plaira que nous l'entretenions. L'uniformité de notre idée de placer des billets dans le derrière des livres me parut singulière, et singulière la recommandation de précaution tandis que sa petite lettre étoit entre une feuille et l'autre, où Laurent l'auroit d'abord trouvée, s'il eût ouvert le livre; il est vrai qu'il ne savoit pas lire; mais naturellement il auroit gardé la lettre, et auroit été chercher quelqu'un qui lui en auroit déclaré le contenu, et notre correspondence auroit fini en naissant. J'ai d'abord décidé que le père Balbi devoit être un personnage auquel je ne devois céder qu'à l'égard de sa naissance, et à cause de son sacré caractère.

J'ai trouvé le cathalogue, et j'ai d'abord amplement répondu à cette lettre sur la moitié de la feuille du cathalogue. Je leur ai dit mon nom; je leur ai écrit l'histoire de ma détention, et l'espoir que j'avois de sortir bientôt, car je ne pouvois être là que pour des bagatelles: je ne leur ai rien dit de

la fraction du pavé. J'ai envoyé un livre le lendemain, et j'en ai reçu un autre, où j'ai trouvé une lettre du père Balbi de seize pages: le comte Asquin ne m'a jamais écrit. Ce moine m'écrivit l'histoire cause de son infortune. Il étoit sous les plombs depuis quatre ans, parcequ'il avoit eu plusieurs bâtards, qu'il avoit voulu reconnoître pour ses fils naturels en les faisant baptiser sans aucune réserve sous son nom. Le père supérieur l'avoit corrigé la première fois; l'avoit menacé la seconde; mais à la troisième il avoit porté ses plaintes au tribunal, qui l'avoit fait enfermer; et le supérieur lui envoyoit son dîner tous les matins. Il employoit quatre pages à se défendre où il disoit mille pauvretés: entre autres il soutenoit que ni son supérieur, ni les inquisiteurs d'état pouvoient avoir des droits sur sa conscience, et que par conséquent ce qu'ils exerçoient sur lui n'étoit que tyrannie, et violent despotisme; il disoit que sachant en conscience que ses enfans étoient de lui il ne pouvoit pas les frustrer des avantages qu'ils pouvoient retirer de son nom; et qu'un homme d'honneur ne pouvoit envoyer à l'hôtel Dieu (qui à Venise s'appelle *la Pietà*) que ceux nés d'inceste, dont

la

la qualité connue pouvoit causer du scandale. Il ajoutoit que les trois mères de ces enfans, quoique pauvres, et obligées pour vivre à faire le métier de femmes de chambre, étoient respectables, parcequ'on ne pouvoit rien dire contre leurs mœurs avant qu'elles ne l'eussent connu, et que l'erreur que l'amour leur avoit fait commettre avec lui, étant devenue notoire, le moindre dédommagement, qu'il leur devoit, étoit celui de reconnoître pour siens les fruits de leur commerce pour empêcher la calomnie de les attribuer à d'autres; il finissoit par dire qu'il ne pouvoit pas démentir la nature en agissant autrement qu'en père. Après m'avoir dit beaucoup de mal de son supérieur, il ajoutoit qu'il n'y avoit point de risque qu'il put jamais devenir coupable de sa même faute, parceque sa tendresse pieuse ne se déclaroit que vis à vis de ses écoliers, qui étoient les objets de toutes ses attentions.

A la lecture de cette longue lettre j'ai connu mon homme: original, vicieux, sophistique dans son raisonnement sans le savoir, libertin, méchant, sot, et ingrat, parcequ'après m'avoir dit qu'il seroit fort malheureux sans la compagnie du vieillard qui

avoit des livres, et de l'argent, il employoit deux pages à la description de ses défauts, et de ses ridicules. Hors de ces prisons je n'aurois pas répondu à un homme d'un pareil caractère; mais là haut j'avois besoin de tirer parti de tout. Dans le dossier du livre j'ai trouvé deux plumes, de l'ancre de la Chine, et deux feuilles de papier dans le livre; ce qui me mit en état d'écrire avec toute ma commodité.

Tout le reste de sa longue lettre contenoit l'histoire de tous les prisonniers qui étoient sous les plombs, et de ceux qui y avoient été, et qui étoient sortis depuis les quatre ans qu'il étoit là. Il me rendit compte que l'archer nommé Nicolas lui portoit en cachette tout ce qu'il vouloit acheter, et l'informoit du nom de tous les détenus, et de ce qu'il arrivoit dans tous les autres cachots; et pour m'en convaincre il me disoit l'histoire du trou que je devois avoir fait dans le cachot où j'étois, et d'où l'on ne m'avoit tiré que pour y loger le patricien Pr.... G. C. qu'y fut mis le lendemain de ma sortie: il me disoit que Laurent avoit passé les deux heures qu'il m'avoit laissé seul à chercher un ménuisier, et un serrurier pour faire remplir,

et

et ferrer le trou, en prenant la liberté d'intimer à ces artisans le silence sous peine de la vie. Nicolas l'avoit assuré qu'un seul jour plus tard je m'en serois allé par un moyen qui auroit fait beaucoup parler, et qu'on auroit fait étrangler Laurent, puisqu'il étoit tout simple, que quoiqu'il ait voulu paroître surpris à la vue du trou, et qu'il ait fait semblant d'être fâché contre moi, il ne pouvoit être que d'accord, car ce ne pouvoit être que lui qui m'eût donné les instrumens pour rompre, et qu'on n'avoit jamais pu trouver, parcequ'adroitement je devois les lui avoir rendus. Nicolas lui avoit dit aussi que M. de Br.... avoit promis à Laurent mille ecquins à l'éveneiment de ma fuite, qu'il avoit espéré de gagner sans rien risquer en comptant sur la protection de S. E. D.... qui protégeoit sa femme; et que tous les archers étoient sûrs qu'il trouveroit quelque moyen de me procurer la fuite sans risquer de perdre son emploi: il lui avoit dit qu'ils n'osoient pas faire savoir à M. le secrétaire toutes ses malversations, parcequ'ils craignoient qu'en se tirant d'affaire il ne leur fit perdre leur pain. Le père Balbi finissoit sa lettre par me prier d'avoir confiance en lui; et de

lui

lui conter toute l'hiſtoire du plancher percé, et de qui j'avois reçu les inſtrumens, en m'aſſurant qu'il ſeroit discrét autant qu'il étoit curieux. Je ne doutois pas de ſa curioſité, mais ſur ſa discrétion j'avois des doutes: les demandes qu'il me faiſoit le déclaroient déjà pour le plus indiscrét des hommes. J'ai vu qu'il falloit le ménager, et que j'aurois pu facilement réduire un être dans ce goût là à faire tout ce que j'aurois voulu pour me procúrer la liberté.

J'ai paſſé toute la journée à lui répondre; mais un fort ſoupçon me fit différer à lui envoyer ma réponſe. Il m'eſt venu dans l'eſprit que ce commerce épiſtolaire auroit pu être un artifice de Laurent pour parvenir à ſavoir où étoient les inſtrumens avec leſquels j'avois rompu le plancher. Je lui ai donc écrit une très-courte lettre en lui diſant qu'un fort grand mal à la tête m'empêchoit de lui répondre en détail; mais qu'en attendant je croyois de devoir ſatisfaire à ſa curioſité en lui diſant qu'un grand couteau avec lequel j'avois fait le trou ſe trouvoit ſous la hauteur d'appui de la fenêtre du corridor, où je l'avois caché d'abord que je m'étois vu ſeul dans le nouveau cachot, et où Laurent n'avoit

pas

pas regardé, et que je ne ſavois plus que faire de ce couteau. Cette fauſſe confidence mit en trois jours de tems mon eſprit en paix, car ſi l'on eut intercepté mes lettres le gardien auroit viſité la fenêtre; mais je n'ai vu rien d'extraordinaire.

Le père Balbi m'écrivit qu'il ſavoit que je pouvois avoir ce gros couteau, car Nicolas lui avoit dit qu'on ne m'avoit point fouillé avant que de m'enfermer. Il lui avoit dit que Laurent s'étoit informé que les hommes de *Meſſer grande* n'avoient pas viſité mes poches, et qu'il étoit perſuadé que j'avois des armes: il diſoit qu'il ne ſe crut pas obligé à me fouiller, car en me recevant de mains de *Meſſer grande* il devoit ſuppoſer que ce devoir avoit été exécuté, et que dans le cas que ma fuite me fût réuſſie cette circonſtance auroit pu le ſauver, et que tout le blâme ſeroit tombé ſur l'autre: l'autre auroit dit que m'ayant vu dans mon lit, et m'habiller à ſa préſence il n'avoit pas beſoin de me faire fouiller, car il étoit ſur que je n'avois rien. Il finiſſoit ſa lettre par me dire, que je pouvois me fier à Nicolas, et lui envoyer mon couteau. Ce moine étoit un curieux qui vouloit tout ſavoir, et cet archer Nicolas, dont la paſſion

do-

dominante devoit être l'indiscrétion, faisoit toutes ses délices. Ses lettres m'amusoient en même tems qu'elles me découvroient ses défauts. Il me dit que le comte Asquin étoit un homme de soixante et dix ans, incommodé par un fort gros ventre, et par une jambe qui cassée jadis, et mal racommodée le rendoit boiteux. N'étant pas riche il exerçoit dans Udine le métier d'avocat; et il défendoit l'ordre des paysans, que celui des nobles vouloit priver du droit de suffrage dans les assemblées provinciales: les prétentions des paysans troubloient la paix publique, et les nobles eurent recours au tribunal qui ordonna au comte Asquin d'abandonner leur clientèle! il avoit répondu que le code municipal l'autorisoit à défendre la constitution, et il désobéit. Les inquisiteurs d'état le firent enlever malgré le code, et le logèrent sous les plombs où il y avoit cinq ans qu'il s'amusoit à lire, et à attendre le moment de sa liberté. Il avoit comme moi cinquante sous par jour, et il avoit le privilége de manier son argent; ce qui l'avoit mis en état d'amasser quelques douzaines de sequins; puisqu'il ne dépensoit pour vivre que dix à douze sous par jour. Ce moine qui n'avoit

ja-

jamais le fou me disoit à ce propos beaucoup de mal de son camarade que comme de raison il accusoit d'avarice. Il me fit savoir que dans le cachot vis à vis du mien il y avoit deux frères du pays des *sept communs* qui étoient là dedans par inobéissance aussi, dont l'ainé étoit devenu fou furieux au point qu'on le tenoit lié. Dans un autre cachot il y avoit deux notaires publics. Un comte veronois de la maison de Pind.... avoit été enfermé pour huit jours pour n'avoir pas obéi à un ordre qu'il avoit reçu de se présenter. Nicolas lui avoit dit que ce seigneur avoit eu des grandes distinctions; on avoit permis à ses domestiques de lui consigner ses lettres en mains propres.

Lorsque mes soupçons furent dissipés l'état de mon ame me fit raisonner ainsi. Je voulois me procurer la liberté : l'esponton, que j'avois, étoit excellent; mais il étoit impossible que je m'en servisse, parceque tous les matins mon cachot étoit frappé par des coups de barre à tous les coins excepté au plafond : je ne pouvois donc penser qu'à sortir par le plafond en le faisant rompre par dessus : celui qui l'auroit rompu auroit pu se sauver avec moi en m'aidant à faire

un trou dans le grand toit du palais dans la même nuit. Je pouvois me flatter d'en venir à bout ayant un compagnon à l'ouvrage. Lorsque j'aurois été sur le toit, j'aurois vu ce qu'il y avoit à faire : il falloit donc se résoudre, et y aller. Je n'ai vu que ce moine qui à l'âge de trente huit ans, quoique mal pourvu de bon jugement, auroit pu exécuter toutes mes instructions. Il falloit donc me déterminer à lui confier tout, et penser au moyen de lui envoyer mon verrou. J'ai commencé par lui demander, s'il désiroit sa liberté, et s'il se sentoit disposé à tout faire pour se la procurer en se sauvant avec moi. Il me répondit que tant lui que son compagnon seroient prêts à tout faire pour briser leurs chaînes ; mais qu'il étoit inutile de penser à ce qui étoit impossible : il me faisoit ici un long détail des difficultés dont il rempliſſoit quatre pages, et que je n'aurois jamais fini, si j'eusse voulu les applanir. Je lui ai répondu que toutes ses difficultés ne me paroissoient que fort légères, et qu'absolument je ne voulois pas confier au papier leur résolution ; et que s'il vouloit me promettre d'exécuter mes instructions je lui promettois la liberté. Il me répondit qu'il étoit prêt à tout.

Je

Je lui ai alors écrit que je penſerois au moyen de lui envoyer le véritable inſtrument que je poſſédois pour rompre qui n'étoit pas un couteau : qu'avec cet inſtrument il perceroit le toit de ſon cachot, il y monteroit deſſus, il iroit au mur qui nous ſéparoit, il le perceroit, il le paſſeroit, il ſe trouveroit ſur le toit de mon cachot, il le romproit, j'en ſortirois, et pour lors me trouvant avec lui, et avec le comte nous rompirions le grand toit du palais, ſouleverions les plaques de plomb, et que desque nous ſerions ſur le grand toit celle de deſcendre pour nous trouver libres dans les rues de Veniſe ſeroit mon affaire. Il me répondit qu'il étoit prêt à tout, mais que j'allois entreprendre un ouvrage impoſſible : et ici avec cent *mais* il me faiſoit l'énumération des impoſſibilités qui rigoureuſement n'étoient que des difficultés : je lui ai répondu que j'étois ſûr de mon fait, et que, s'il vouloit ſe ſauver avec moi, il n'avoit qu'à commencer à exécuter mes inſtructions, dont la première étoit de faire acheter par Laurent quarante à cinquante images de ſaints ſur papier, et ſous prétexte de dévotion d'en couvrir toutes les cloiſons du cachot, et avec les plus grandes le plafond,

et que je ne lui dirois pas d'avantage, que lorsqu'il auroit exécuté cette première commission. J'avois reconnu qu'il m'étoit néceſſaire d'en agir ainſi avec cet homme qui ne ſavoit faire l'habile vis à vis de moi que par des raiſonnemens, dont le fond n'étoit que timidité, et obſtacles que ſelon mon calcul il falloit brusquer; il les mettoit en ligne de compte: c'étoit le vrai moyen de ne ſe déterminer jamais.

J'ai ordonné à Laurent de m'acheter la nouvelle Bible qu'on avoit imprimé en grand *in folio*, où il y avoit outre la vulgate, et le nouveau teſtament la verſion auſſi des ſeptante. J'ai penſé à ce livre dont le grand volume me faiſoit eſpérer de pouvoir y placer mon eſponton, et de l'envoyer ainſi au moine; mais lorsque je l'ai eu, et que j'ai eſſayé je ſuis devenu triſte, et rêveur. J'ai trouvé que le verrou avoit deux pouces de longueur plus que la Bible. Le moine m'avoit écrit que le cachot étoit déjà tout tapiſſé comme je l'avois préſcrit, et que Laurent leur avoit dit que j'avois acheté ce grand livre, et qu'ils l'avoient prié de leur en procurer la lecture à ma commodité: effectivement il me le demanda, et je lui ai dit que pour trois

ou

ou quatre jours j'en avois besoin moi-même.

Je ne trouvois pas de remède à la longueur excédente du verrou : il auroit fallu la forge pour le racourcir, et je ne pouvois pas prétendre que Laurent dût devenir aveugle pour ne pas voir l'excédent de la machine qui ne pouvoit sortir du dossier du livre sans lui sauter aux yeux : il falloit pourtant le trouver cet heureux moyen, et s'il existoit en nature on ne pouvoit le trouver qu'à force d'y penser. J'ai communiqué mon embarras au père Balbi : il me répondit le lendemain, en se moquant de l'infécondité de mon imagination, que le moyen étoit tout simple. Laurent leur avoit dit que j'avois une belle pélisse : il me disoit qu'ils s'en montreroient curieux, et qu'ils me feroient prier de la leur faire voir : que je n'avois donc qu'à y mettre dedans l'espouton, et la leur envoyer pliée ; que naturellement Laurent la leur porteroit sans la déplier, et qu'adroitement il en tireroit dehors l'espouton, et qu'il me la renverroit d'abord.

Malgré que le style du moine m'ait piqué, la hardiesse de ce projet ne m'a pas déplu : j'avois des preuves de la bêtise de

Lau-

Laurent; mais je trouvois trop naturel qu'il déployât la péliſſe lui-même en entrant dans le galetas, comme pour la leur faire mieux regarder, d'autant plus que leur cachot n'étoit pas bien clair: le verrou ſeroit tombé ſur le plancher. J'ai cependant écrit au moine que j'adoptois ſon projet, et qu'il n'avoit qu'à me faire demander la péliſſe. Laurent le lendemain me pria d'excuſer la curioſité de la perſonne qui me prêtoit des livres, qui déſiroit de voir ma péliſſe. Je la lui ai donnée ſur le champ très-bien pliée en lui diſant de me la rapporter d'abord: mais j'eſpère que le lecteur ne penſera pas que j'aie été aſſez bête pour y mettre dedans le verrou: il me la rapporta deux minutes après en me remerciant. Je lui ai dans le même moment ordonné pour le jour de la ſaint Michel trois livres de *macaroni* dans une chaudière d'eau bouillante ſur un grand réchaud: je lui ai dit que je voulois en aſſaiſonner moi-même deux plats, un le plus grand qu'il eût dans ſa maiſon, dont je voulois régaler les dignes perſonnes qui me donnoient des livres, l'autre de moyenne grandeur pour moi: je lui ai dit que je voulois fondre le beurre moi-même, et y mettre le fromage parmeſan qu'il me

por-

porteroit tout rapé. J'ai décidé de mettre le verrou dans le doſſier de la Bible, en y plaçant deſſus le grand plat de macaroni, dont le beurre abondant dans lequel ils devoient nager auroit engagé les yeux de Laurent tellement qu'il n'auroit pas oſé les en détacher pour prendre garde aux extrêmités du doſſier du livre: le plat devoit être ſi plein qu'il devoit craindre d'en verſer ſur le livre.

Le lendemain du jour que j'ai envoyé la péliſſe, j'ai bien ri. Le père Balbi inquiet, et tremblant m'écrivoit que Laurent étoit entré dans leur galetas en tenant la péliſſe déployée, et que, quoiqu'il n'eût fait ſemblant de rien, il dut certainement avoir trouvé, et gardé l'eſponton. Il me diſoit qu'il étoit au déſeſpoir de devoir ſe reconnoître pour la cauſe de cet irréparable malheur; il me reprochoit cependant de n'avoir pas réfléchi un peu avant que d'adopter ſon projet. Je lui avois déjà écrit le même matin qu'il n'y avoit rien dans la péliſſe, et que je ne la lui avois envoyée tout de même que pour lui faire voir qu'il pouvoit ſe fier à moi, et être ſûr pour l'avenir qu'il n'avoit pas à faire à un étourdi. Je lui ai en même tems communiqué mon projet pour le jour de la S.

Mi-

Michel, et je lui ai recommandé toute l'adresse dans le moment où il recevroit le plat sur le livre des mains de Laurent; car ce passage des mains à mains devoit être le moment le plus critique pour la fatale découverte du verrou. Je lui ai dit de se bien garder de jetter ses yeux impatiens sur les deux bouts du livre, puisque par nature les yeux de Laurent se tourneroient alors vers le même endroit, et il verroit l'excédent, et tout seroit perdu.

La veille de cet heureux jour, j'ai enveloppé l'espontoon dans du papier, et je l'ai enfoncé dans le dossier du livre; et au lieu de laisser l'excédent de deux pouces d'un côté, je l'ai divisé en deux: il sortoit la mésure d'un pouce à droite, et d'un pouce à gauche: n'y ayant aucune raison pour que Laurent doive regarder les coins du livre plus d'un côté que de l'autre, j'ai cru en divisant cet excédent de diminuer le danger de la moitié.

Laurent parut de grand matin avec une grande chaudière où les macaroni bouillonnoient: j'ai d'abord mis le beurre sur le réchaud pour le fondre, et j'ai préparé mes plats arrosés de fromage: j'ai pris la cuillère percée, et j'ai commencé à les remplir en y

met-

mettant dessus à chaque main beurre, et fromage, et je n'ai cessé, que lorsque le grand plat destiné au moine ne pouvoit en contenir d'avantage. Le beurre alloit jusqu'aux extrémités de ses bords. Le diamètre de ce plat étoit quasi le double de la largeur de la Bible. Je l'ai pris, et je l'ai placé sur le grand livre que j'avois à la porte de mon cachot, et en le prenant au dessus de mes mains avec le dossier tourné vers Laurent je lui ai dit d'allonger ses bras, et d'étendre ses mains: c'est là que j'ai placé ma Bible tout doucement pour que le beurre ne coule dessus. En lui consignant cet important fardeau je tenois mes yeux fixés contre les siens, qu'avec le plus grand plaisir je ne voyois pas se détourner de dessus le beurre qu'il craignoit de verser. Il le prit en se plaignant que j'en avois mis trop, mais en y tenant toujours les yeux fermes dessus, et en disant, que si quelque goutte alloit se verser sur le livre, ce ne seroit pas sa faute. Je me suis vu sûr de la victoire d'abord que j'ai vu la Bible sur ses mains, car les deux bouts du verrou, qui étoient éloignés de mes yeux toute la largeur du livre, lorsque je le tenois, étoient devenus invisibles pour lui, lorsqu'il le tenoit

lui-

lui-même: ils se trouvoient attenants à ses épaules, et il n'y avoit aucune raison qui put lui faire détourner les yeux, et la tête pour regarder ni l'un ni l'autre de ces coins: ils ne pouvoient l'intéresser en rien, et il auroit dû faire un effort: son seul empressement devoit être celui de tenir son plat parallèle. Il partit, et je l'ai suivi des yeux jusqu'à ce que je l'ai vu descendre les marches pour entrer dans le galetas du moine: un instant après j'ai entendu le bruit d'un nez qui se mouchoit à trois reprises; signal concerté pour m'indiquer que le tout étoit parvenu à bon port. J'ai alors fini de remplir mon plat de macaroni pour moi-même, et Laurent est venu m'assurer que pas une seule goutte de beurre étoit tombée sur le livre.

Le père Balbi employa huit jours à faire une suffisante ouverture dans le toit de son cachot pour pouvoir en sortir. Il détachoit du toit une grande estampe qu'il remettoit après à la même place en la colant avec de la mie de pain maché pour empêcher que son travail ne fut vu.

Le huit d'Octobre il m'écrivit qu'il avoit passé toute la nuit à travailler dans le mur qui nous séparoit, et qu'il n'étoit parvenu à

en

en extraire qu'un ſeul carreau : il m'exageroit la difficulté de deſſouder des briques unies par un ciment trop ſolide : il me promettoit de pourſuivre, et me répétoit dans toutes ſes lettres que nous allions rendre notre condition plus mauvaiſe, puiſque nous ne réuſſirions pas, et que le tout étant découvert nous nous repentirions. Je l'ai encouragé à travailler toujours en l'aſſurant que j'étois ſûr de mon fait d'abord qu'il ſeroit parvenu à faire une ſuffiſante ouverture dans mon cachot. Hélas ! je n'étois ſûr de rien, mais il falloit en agir ainſi ou abandonner le tout. Comment aurois-je pu lui dire ce que je ne ſavois pas moi-même? je voulois ſortir délà; voilà tout ce que je ſavois, et je ne penſois qu'à faire des pas et aller en avant pour ne m'arrêter, que lorsque je trouverois l'inſurmontable. J'avois lu quelque part qu'il ne falloit pas conſulter les grandes entrepriſes, mais les exécuter ſans conteſter à la fortune l'empire qu'elle a ſur tout ce que les hommes entreprennent. Si j'euſſe dit ces vérités au père Balbi, ſi je lui euſſe communiqué ces hauts myſtères de la ſublime philoſophie, il m'auroit traité de fou.

Son

Son travail fut difficile dans la seule première nuit: dans les suivantes plus il tiroit dehors des carreaux, plus il trouvoit de facilité à en extraire d'autres: il trouva à la fin de son travail qu'il avoit ôté du mur trente six briques. Le seize d'Octobre à dix-huit heures, dans le moment que je m'amusois à traduire une ode d'Horace, j'ai entendu un trépignement sur mon cachot, et d'abord trois petits coups de poignet: je me suis levé, et j'ai d'abord frappé au même endroit trois coups pareils: c'étoit le signal concerté pour nous rendre sûrs que nous ne nous étions pas trompés. Une minute après j'ai entendu le commencement de son travail, et j'ai adressé à Dieu tous mes vœux pour son heureuse réussite. Vers le soir il me salua en frappant trois autres coups que je lui ai rendus, et il se retira repassant le mur, et rentrant dans son cachot. Le lendemain de bonne heure j'ai reçu sa lettre dans laquelle il me disoit, que si mon toit n'étoit composé que de deux rangs de planches, il étoit sûr d'être à la fin de son ouvrage en quatre jours, car la planche qu'il avoit percé n'avoit qu'un pouce d'épaisseur. Il m'assuroit qu'il feroit le petit canal en cercle comme je l'avois instruit,

ſtruit, et qu'il auroit grand ſoin de ne jamais parvenir à percer tout-à-fait la dernière planche, parceque le moindre petit ſigne de fraction au-dedans de mon cachot auroit fait ſoupçonner la fraction ſupérieure: il me répétoit auſſi la leçon en me diſant qu'il pouſſeroit l'excavation au point qu'il ne reſteroit qu'une ligne d'épaiſſeur à la dernière planche, de ſorte qu'il ſe verroit en état d'ouvrir dans un quart d'heure le trou au moment où je l'aurois ordonné. J'avois déjà fixé ce moment. L'ouvrage devoit être terminé le jeudi, et je comptois de faire achever l'ouverture le ſamedi à midi pour aller faire le reſte de l'ouvrage en rompant les planches du grand toit qui étoient immediatement ſous les plaques de plomb qui couvroient le palais.

Le lundi deux heures après midi, dans le tems même que le père Balbi travailloit j'ai entendu le bruit des portes qu'on ouvroit de mon côté: mon ſang ſe gêla, mais j'ai frappé vite deux coups ſous le plafond, marque d'alarme. Une minute après, j'ai vu Laurent qui entroit dans le corridor en me demandant pardon, s'il mettoit en ma compagnie un gueux dans toute la ſignification du terme. J'ai vu un homme de quarante

à

à cinquante ans petit, maigre, laid, mal vêtu, en perruque noire, et ronde: deux archers le dégarotèrent. Je n'ai pas douté que ce ne fût un gueux, puisque Laurent me l'avoit annoncé à sa présence sans que le titre ait rébuté le personnage. Je lui ai répondu que le tribunal étoit le maître, et je l'ai prié de ne pas s'en aller sans lui donner une paillasse: il eut cette complaisance. Après nous avoir enfermés, il lui dit que le tribunal lui passoit dix sous par jour: mon nouveau camarade lui répondit *Dieu les lui rende*. Malgré que désolé, j'ai commencé d'abord à examiner ce coquin que sa physionomie déceloit. J'avois besoin de le sonder, et pour le connoître il falloit le faire parler.

Il commença par me remercier que je lui avois fait porter une paillasse. Je lui ai dit qu'il mangera avec moi, et à toute force il a fallu que je me laisse baiser la main: il me demanda, s'il pouvoit demander au gardien les dix sous que le tribunal lui donnoit, et en prenant un livre, et faisant semblant de lire, je lui ai répondu qu'il feroit fort-bien. J'ai vu cet homme se mettre à genoux, et tirer de sa poche un chapelet: il cherchoit des yeux, et je ne savois pas quoi. *Que cher-*

chez-

chez-vous? lui dis-je. *Je cherche, vous me pardonnerez quelque image dell' immacolata vergine Maria, car je suis crétien, ou au moins quelque passable crucifix, car je n'ai jamais eu tant besoin de prier S. François, dont je porte indignement le nom, comme aujourd'hui.*

J'ai eu la plus grande peine à retenir un grand éclat de rire, non pas à cause de la piété crétienne que je révérois, mais à cause de la tournure de sa remontrance: j'ai cru à sa demande de pardon qu'il me prenoit pour un juif. Je me suis hâté de lui donner l'office de la sainte vierge, dont il baisa d'abord l'image en me le rendant, et me disant modestement que feu son père argousin de galère avoit négligé de lui faire apprendre à lire; mais que certainement il vouloit pour le moins apprendre à écrire, car il lui arrivoit d'en avoir besoin tous les jours. Je lui ai dit que j'allois moi-même dire l'office tout haut, et qu'en l'écoutant il auroit le même mérite, que s'il le récitoit lui-même: il me répondit que sa dévotion particulière étoit pour le très-saint Rosaire, dont il a voulu me narrer une quantité de miracles, que j'ai écouté avec une patience exemplaire; et il me dit à la fin que la grace

qu'il

qu'il me demandoit étoit de lui permettre de poſter vis à vis de lui la ſainte image que je lui avois montré pour l'adorer en diſant ſon Roſaire. Je lui ai fait ce plaiſir, et j'ai même accompagné ſa prière, ce qui dura une demi heure. Je lui ai demandé, s'il avoit dîné, et il me dit qu'il étoit à jeun: je lui ai donné tout ce que j'avois, et il dévora tout avec une faim canine; mais en pleurant toujours: ayant bu tout le vin ſans eau il ſe trouva gris, et pour lors ſes larmes redoublèrent, et il lui prit une forte envie de parler. Je lui en ai fourni un grand ſujet en l'interrogeant ſur la cauſe de ſon malheur. Voici le précis de ſa réponſe, que mon eſprit n'oubliera qu'en paſſant le Styx. Je la rends fidellement au lecteur dans l'ordre de narration qu'il ſuivit lui-même.

„Mon unique paſſion dans ce monde, mon cher maître, fut toujours la gloire de cette ſainte république, et l'exacte obéiſſance à ſes lois: toujours attentif aux malverſations des fripons dont le métier eſt celui de tromper, et fruſtrer de ſes droits leur prince, et de tenir cachées leurs démarches, j'ai tâché de découvrir leurs ſecrêts, et j'ai toujours fidellement rapporté à *Meſſer grande* tout ce

que

que j'ai pu découvrir : il eſt vrai qu'on m'a toujours payé, mais l'argent qu'on m'a donné ne m'a jamais fait tant de plaiſir, comme la ſatisfaction que j'ai reſſenti de me voir utile au glorieux évangeliſte ſaint Marc. Je me ſuis toujours moqué du préjugé de ceux qui attachent une mauvaiſe idée au nom d'eſpion : ce nom ne ſonne mal qu'aux oreilles de ceux qui à fond n'aiment pas le gouvernement, car l'eſpion n'eſt autre choſe que l'ami du bien de l'état, le fléau des criminels, et le fidelle ſujet de ſon prince. Lorsqu'il s'eſt agi de mettre en activité mon zele, le ſentiment de l'amitié, qui peut avoir quelque force ſur d'autres, n'en a jamais eu ſur moi, et encore moins ce qu'on appelle reconnoiſſance, et j'ai ſouvent juré de me taire pour arracher à quelqu'un un important ſecrêt, que d'abord ſu j'ai référé ponctuellement, aſſuré par mon confeſſeur, que je pouvois le réveler, non ſeulement parceque je n'avois pas eu intention d'obſerver le jurement de ſilence, lorsque je l'avois fait, mais parcequ'en s'agiſſant du bien public il n'y a pas de ſerment qui tienne. Je ſens qu'eſclave de mon zele j'aurois trahi mon père, et j'aurois ſu impoſer ſilence à la nature,

Tel que je suis, il y a trois semaines que j'ai observé à *Isola*, petite ville où je demeurois, une grande union entre quatre ou cinq personnes notables de la ville, que je connoissois pour mécontentes du gouvernement à cause d'une contrebande surprise, et confisquée, que les principaux avoient dû expier par la prison. Le premier chapelain de la paroisse né sujet de l'impératrice étoit de ce complot, dont je me suis déterminé à développer le mystère. Ces gens là s'assembloient le soir dans une chambre du cabaret où il y avoit un vieux lit, et après qu'ils avoient bu, et parlé ensemble ils s'en alloient. Je me suis courageusement déterminé à me cacher sous ce lit un jour que sûr de n'être pas observé, j'ai trouvé la chambre ouverte et vuide. Vers le soir mes gens vinrent et parlèrent de la ville d'*Isola* qu'ils disoient n'être pas de la jurisdiction de Saint Marc; mais appartenante à la principauté de Trieste, car elle ne pouvoit aucunement être regardée comme une partie de l'Istrie venitienne. Le chapelain dit au principal du complot qui s'appelloit P. P., que s'il vouloit signer un écrit, et si les autres vouloient en faire de même, il iroit en personne chez l'ambassadeur impérial,

rial, et que certainement l'impératrice non seulement s'empareroit de la ville, mais les récompenseroit. Ils dirent tous au chapelain qu'ils étoient prêts; et il s'engagea de porter le lendemain l'écriture, et de partir d'abord pour venir ici la présenter à l'ambassadeur. Avant que de partir, il dit que L... signeroit aussi, ce qui me fit une grande peine, car ce L..., étoit mon *compère de S. Jean*, parentée spirituelle qui lui donoit sur moi un titre inviolable, et beaucoup plus fort, que s'il eût été mon frère; mais après avoir beaucoup combattu avec moi-même j'ai vaincu ce scrupule aussi, et j'ai décidé de faire aller en fumée cet infame projet.

Après leur départ, j'ai eu tout le loisir de m'évader, et j'ai cru inutile de m'exposer à un nouveau risque en me cachant le lendemain sous le même lit: j'avois assez découvert. Je suis parti avant minuit dans un bateau; et le matin avant midi je fus ici. Je suis entré dans une apothicairerie, où un jeune homme me fit le plaisir d'écrire les six noms de ces rebelles, et en s'agissant de crime d'état, j'ai été chez le secrétaire des inquisiteurs, auquel j'ai tout dit. Il m'a ordonné d'aller chez lui le lendemain de bonne

heure : j'y fus, et j'ai reçu ordre d'aller chez *Meſſer grande*, qui me donneroit un homme, auquel j'aurois dû faire connoître la figure du chapelain en allant d'abord à *Iſola* avec lui, d'où il y avoit apparence qu'il ne ſeroit pas encore parti. Il me dit qu'après cela j'aurois pu me tenir tranquille où je voulois. J'ai exécuté ſes ordres. *Meſſer* me donna l'homme avec lequel je ſuis parti d'abord, et ſix ducats d'argent pour mes frais : je ſuis ſûr qu'il en a reçu douze ; mais j'ai fait ſemblant d'en être content. Arrivé à Iſola, j'ai montré à mon homme le chapelain, et je l'ai laiſſé. Vers le ſoir j'ai vu à ſa fenêtre ma comère femme de L... qui me pria de monter pour raſer ſon mari ; car je ſuis de mon premier métier barbier, et perruquier. Après l'avoir raſé il me donna un excellent verre de Roſoſque, et coupa quelques tranches de ſaucisſon à l'ail que nous avons mangé enſemble. Me trouvant ſeul avec lui mon affection de *compère de S. Jean* s'eſt emparée de mon ame ; car je ſuis bon : en le prenant par la main, et verſant des larmes, je l'ai prié de quitter l'amitié du chapelain, et ſurtout de ſe garder de ſigner une certaine écriture. Mon compère me jura qu'il n'étoit pas plus ami

du

du chapelain que d'un autre, qu'il n'avoit jamais ſigné aucune écriture, et il me pria de lui dire de quoi il s'agiſſoit. Je me ſuis pour lors mis à rire, je l'ai aſſuré que j'ai badiné, et je l'ai quitté repenti d'avoir écouté mon bon cœur qui m'excita à lui donner un ſage avertiſſement. Le lendemain je n'ai vu ni l'homme, ni le chapelain, et huit jours après j'ai quitté *Iſola*, pour faire une viſite à *Meſſer grande*, qui ſans façon me fit hier mettre en priſon chez lui, et aujourd'hui avec vous, dont je remercie S. François; car je ſuis avec un homme comme il faut, et bon crétien; je vous crois ici pour quelque raiſon que vous ſavez, et que je ne vous demanderai pas. Mon nom *è Sior Checco da caſtello barbier al ponteſello de S. Martin.* Mon nom de famille eſt Soradaci, et ma femme eſt de la maiſon Legrenzi fille d'un ſecrétaire du conſeil de dix, qui devenue amoureuſe de moi ſe moqua du préjugé, et voulut m'épouſer. Elle ſera au déſeſpoir de ne pas ſavoir ce que je ſuis devenu, mais j'eſpère de n'être ici que pour peu de jours, et pour la commodité du ſecrétaire, qui apparemment aura beſoin de m'examiner.

Après

Après cette narration effrontée qui me fit connoître de quelle eſpèce étoit ce monſtre, j'ai fait ſemblant de le plaindre, et faiſant l'éloge de ſon patriotisme, je lui ai prédit ſa liberté dans peu de jours. Une demi heure après il s'eſt endormi, et j'ai tout écrit au père Balbi, et la néceſſité où nous étions de ſuſpendre tout travail pour attendre la favorable opportunité.

Le lendemain j'ai ordonné à Laurent de m'acheter un crucifix de bois, une image de la ſainte vierge, et un flacon d'eau bénite, Soradaci lui demanda hardiment ſes dix ſous, et Laurent faiſant le généreux ſe mit à rire, et en l'appellant gueux lui en donna vingt. Je lui ai ordonné de me porter quatre fois plus de vin, et de l'ail, car mon camarade m'avoit dit que l'ail faiſoit ſes délices. Après le départ de Laurent, j'ai partagé ma ſoupe avec ce traître, et j'ai conçu le projet de faire une expérience: mais auparavant j'ai tiré adroitement hors du livre la lettre du père Balbi, et je l'ai lue ſans qu'il y prenne garde. Il me peignoit dans ſa lettre ſa ſurpriſe, ſa frayeur: il s'étoit ſauvé dans un inſtant: il étoit rentré dans ſon cachot plus mort que vivant, et il avoit vite remis l'eſtampe ſous

le

le trou ; mais si Laurent fût allé chez lui tout étoit perdu, car il auroit vu le trou ouvert, et il ne l'auroit point vu dans le cachot.

Le récit que Soradaci me fit de son affaire m'a fait juger qu'il devoit certainement subir des interrogatoires ; car on ne pouvoit l'avoir enfermé que par soupçon de calomnie, ou par obscurité de rapport. J'ai donc décidé de lui confier deux lettres, que s'il eût porté à leurs adresses dans le cas qu'il fût mis en liberté n'auroient pu me faire ni bien ni mal, et qui n'auroient pu que m'être utiles, si au lieu de les porter il m'eût joué un tour de son métier en les donnant au secrétaire. J'ai donc passé une grande partie de la journée à les écrire avec du crayon. Le lendemain Laurent me porta un crucifix de bois, une image de la sainte vierge, et une bouteille d'eau bénite.

Après avoir bien donné à manger à Soradaci, et mieux à boire, je lui ai dit que j'avois besoin de le prier de me rendre un grand service, en comptant sur sa fidellité pour le secrêt, et sur son courage, car si l'on vint à savoir que ce fût lui qui m'eût fait ce plaisir, il seroit puni. Après ces paroles, je lui ai dit qu'il s'agissoit de porter à

leur

leur adreſſe deux lettres, desquelles dépendoit ma félicité. Je lui ai demandé, s'il vouloit jurer ſur le crucifix, et ſur la ſainte vierge qu'il ne me trahiroit pas. Il me répondit qu'il étoit prêt à jurer, et à mourir plutôt que de manquer à ſa foi, et il verſa des larmes, dont la grande ſource ne s'ouvroit qu'après qu'il avoit bu. Je lui ai d'abord fait préſent d'une chemiſe, et d'un bonnet. Je me ſuis alors levé, j'ai ôté le mien, et devant les deux ſaintes images j'ai prononcé une formule de ſerment avec des conjurations qui n'avoient pas l'ombre du bon ſens, mais qui étoient épouvantables: j'ai arroſé d'eau bénite le cachot, ſa perſonne, la mienne, et je me ſuis fait pluſieurs ſignes de croix: je l'ai fait mettre à genoux, jurer, et ſe faire les plus horribles imprécations, s'il violoit le ſerment: intrépide il a dit tout ce que j'ai voulu. Après cela je lui ai donné mes deux lettres décachetées, et ce fut lui-même qui voulut les coudre dans la doublure du dos de ſa veſte pour qu'on ne puiſſe pas les lui trouver, ſi par hazard on eût voulu le fouiller à ſa ſortie.

J'étois moralement ſûr que cet homme remettroit mes lettres au ſecrétaire: auſſi ai je employé tout l'art pour que le tribunal

ne

ne puiſſe jamais par mon ſtyle relever ma ruſe. Ces lettres étoient faites pour me concilier la pitié, et l'eſtime des trois tout puiſſans qui me tenoient dans un ſi dur eſclavage : elles étoient adreſſées à M. de Br. . ., et à M. de Gr. . . je les priois de me conſerver leur bonté, de ſe tenir tranquilles, et de ne s'affliger aucunement ſur mon ſort, puiſque la douceur avec laquelle je me voyois traité me faiſoit eſpérer d'obtenir bientôt ma grace ; je leur diſois qu'ils trouveroient à ma ſortie que cette détention bien loin de m'avoir fait du mal m'avoit été néceſſaire ; que perſonne à Veniſe n'avoit eu plus beſoin de réforme que moi. Je priois M. de Gr. . . de m'envoyer quelques flacons de vin de Poleſelle, et M. de Br. . . de m'envoyer l'hiſtoire de Veniſe de Contarini, et des bottes très-larges doublées de peau d'ours avant l'hiver, car me trouvant dans un cachot où je pouvois marcher de bout j'avois beſoin de tenir mes jambes chaudes. Je n'ai pas voulu que Soradaci ſache que mes lettres étoient innocentes à ce point là, car s'il l'avoit ſu, il lui ſeroit peut-être venu le caprice de faire une action d'honnête homme. Il les couſut à ſa veſte.

Deux

Deux jours après Laurent monta à *Terza* et dit à Soradaci de descendre, et ne l'ayant pas vu retourner j'ai cru de ne plus le revoir : j'ai écrit au moine de poursuivre son travail ; mais vers la fin du jour j'ai vu Laurent qui me reconduisoit ce méchant animal. Il me dit après le départ du gardien que le secrétaire le soupçonnoit d'avoir averti le chapelain, puisque non seulement il n'avoit jamais été chez l'ambassadeur ; mais il n'avoit eu sur lui à son arrivée à Venise ni lettre ni écriture. Il me dit qu'après cet interrogatoire, dans lequel le secrétaire devoit être assuré de son innocence, on l'avoit mis tout seul dans une petite prison où on l'avoit laissé sept heures, et qu'après on l'avoit garoté pour une seconde fois, et on l'avoit ainsi reconduit devant le secrétaire, qui vouloit qu'il confessât d'avoir dit à quelqu'un à *Isola*, que le prêtre ne retourneroit plus là ; ce qu'il n'avoit pas pu confesser, car c'étoit faux. Le secrétaire enfin avoit sonné, et l'avoit fait remettre avec moi.

J'ai connu sans rien dire, et avec amertume qu'il étoit possible qu'on le laissât avec moi pour long-tems. Dans la nuit pendant qu'il dormoit, j'ai écrit au père Balbi tout

cet

cet évenement après avoir tiré hors du livre la lettre que je lui avois écrit. C'eſt à cette occaſion que je me ſuis rendu habile à écrire dans l'obſcurité.

Le lendemain après avoir avalé mon bouillon, j'ai voulu m'aſſurer de ce dont je me doutois déjà. Je lui ai dit que je voulois ajouter quelque choſe ſur une des deux lettres, et que nous la recoudrions après: le ſot me dit que c'étoit inutile, et dangéreux, puiſqu'on pouvoit venir dans ce moment là, et nous ſurprendre. Je fus pour lors ſûr de ſa trahiſon, et je lui ai dit que je voulois cela abſolument: ce monſtre alors ſe jetta à genoux, et me jura qu'à ſa ſeconde apparition devant le rédoutable ſecrétaire, il lui prit un grand tremblement, et une péſanteur inſoutenable au dos dans l'endroit même où les lettres étoient, et que le ſecrétaire lui ayant demandé ce qu'il lui arrivoit, il n'avoit pu s'empêcher de lui déclarer la vérité: qu'il avoit ſonné alors, et que Laurent l'ayant dégaroté, et ôté ſa veſte, il avoit découſu les lettres, que le ſecrétaire avoit mis dans un tiroir après les avoir lues: il me dit que le ſecrétaire l'avoit aſſuré, que s'il eût porté ces lettres on l'auroit ſu, et que ſa faute lui auroit couté la vie.

J'ai

J'ai fait alors ſemblant de me trouver mal : j'ai porté mes mains devant mon viſage, je me ſuis jetté ſur le lit à genoux devant le crucifix, et la vierge, et je leur ai demandé vengeance du monſtre qui m'avoit perdu en violant le plus ſolennel de tous les ſermens. Après cela je me ſuis couché ſur le côté avec mon viſage tourné vers la cloiſon, et j'ai eu la conſtance de me tenir ainſi ſans articuler le moindre mot pour toute la journée, faiſant ſemblant de ne pas entendre les pleurs, les cris, et les proteſtations de repentir de cet infame. J'ai joué mon rôle à merveille pour une comédie, dont j'avois déjà tout le canevas dans ma tête. J'ai écrit dans la nuit au père Balbi de venir à dix-neuf heures préciſes, pas une minute avant ni après pour achever ſon travail, et de ne travailler que quatre heures, de ſorte que ſans nulle faute il devoit partir préciſement, lorsqu'il entendroit ſonner vingt-trois heures. Je lui ai dit que notre liberté dépendoit de cette fidelle exactitude, et qu'il n'y avoit rien à craindre.

Nous étions au vingt-cinq d'Octobre, et les jours s'approchoient dans lesquels je devois exécuter mon projet, ou l'abandonner

pour

pour toujours. Les inquiſiteurs d'état, et même le ſecrétaire, alloient tous les ans paſſer les trois premiers jours de Novembre dans quelque village de la terre-ferme. Laurent dans ces trois jours de vacance de ſes maîtres ſe ſouloit le ſoir, dormoit jusqu'à Terza, et ne paroiſſoit que fort-tard ſous les plombs. Il y avoit déjà un an que j'avois apris cela. Je devois par prudence devant m'enfuir prendre une de ces nuits pour être ſûr que ma fuite n'auroit été découverte que le matin aſſez tard. Une autre raiſon de cet empreſſement, qui me fit prendre cette réſolution dans un tems où je ne pouvois plus douter de la ſcélérateſſe de mon camarade, fut très-puiſſante; et elle mérite, ce me ſemble, d'être écrite.

Le plus grand ſoulagement qu'un homme qui eſt dans la peine puiſſe avoir eſt celui d'eſpérer d'en ſortir bientôt: il contemple l'heureux inſtant, dans lequel il verra la fin de ſon malheur, il ſe flatte qu'il ne tardera pas beaucoup à arriver, et il feroit tout au monde pour ſavoir le tems précis, dans lequel il arrivera: mais il n'y a perſonne qui puiſſe ſavoir dans quel inſtant un fait qui dépend de la volonté de quelqu'un arrivera, à moins

que

que ce quelqu'un ne l'ait dit. L'homme néanmoins devenu impatient, et foible parvient à croire que l'on puiſſe par quelque moyen occulte découvrir ce moment. Dieu, dit-il, doit le ſavoir, et Dieu peut permettre que l'époque de ce moment me ſoit révélée par le ſort. D'abord que le curieux a fait ce raiſonnement il n'héſite pas à conſulter le ſort, diſpoſé, ou non, à croire infaillible tout ce qu'il peut lui dire. Tel étoit l'eſprit de ceux qui conſultoient jadis les oracles, tel eſt l'eſprit de ceux qui interrogent encore aujourd'hui les cabales; et qui vont chercher ces révélations dans un verſet de la Bible, ou dans un vers de Virgile, ce qui a rendu ſi célébres les *ſortes virgiliane* dont pluſieurs auteurs nous parlent.

Ne ſachant pas de quelle méthode me ſervir pour me faire révéler le moment de ma liberté par la Bible, je me ſuis déterminé à conſulter le divin poëme du Roland furieux de Meſſire Lodovico Arioſto, que j'avois lu cent fois, et qui faiſoit encore là haut mes délices. J'idolatrois ſon génie, et je le croyois beaucoup plus propre que Virgile à me prédire mon bonheur.

Dans

Digitized by Google

Dans cette idée, j'ai couché une courte queſtion dans laquelle je demandois à une intelligence, que je ſuppoſois, dans quel chant de l'Arioſte ſe trouvoit la prédiction du jour de ma délivrance. Après cela j'ai formé une piramide à rebour compoſée des nombres réſultans des paroles de mon interrogation, et avec la ſuſtraction du nombre 9 de chaque couple de chiffres j'ai trouvé pour dernier nombre le 9, et j'ai cru que dans le neuvième chant il y avoit ce que je cherchois. J'ai ſuivi la même méthode pour ſavoir dans quelle ſtance de ce chant ſe trouvoit cette prédiction, et j'ai trouvé le nombre 7, et curieux en fin de ſavoir dans quel vers de la ſtance ſe trouvoit l'oracle, j'ai reçu l'1. J'ai d'abord pris entre mes mains l'Arioſte avec le cœur palpitant, et j'ai trouvé que le premier vers de la ſeptième ſtrophe du neuvième chant étoit *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre.*

La préciſion de ce vers, et l'à propos me parurent ſi admirables, que je ne dirai pas d'y avoir ajouté foi, mais le lecteur me pardonnera, ſi je me ſuis diſpoſé de mon côté à faire tout ce qui dépendoit de moi pour aider à la vérification de l'oracle. Le

fin.

ſingulier de ce fait eſt que *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre* il n'y a que minuit, et que ce fut poſitivement au ſon de la cloche de minuit du trente un d'Octobre que je ſuis ſorti délà, comme le lecteur va voir. Je le prie de ne pas vouloir d'après cette fidelle narration me dépêcher pour homme plus ſuperſtitieux qu'un autre, ni pour un eſprit capable à cauſe d'un fait pareil de former un ſyſtême: il ſe tromperoit. Je narre la choſe, parcequ'elle eſt vraie quoiqu'extraordinaire, et parcequ'à cauſe de l'attention que j'y ai fait il m'eſt peut-être arrivé de me ſauver. Ce ne ſont pas les prédictions qui font arriver un fait quelconque, mais c'eſt le fait lui-même qui arrivant rend à la prédiction le ſervice de l'avérer: lorsque le fait n'arrive pas elle devient nulle; mais il y a dans l'hiſtoire générale beaucoup d'évenements, qui ne ſeroient jamais arrivés s'ils n'euſſent pas été prédits.

Voici comment j'ai paſſé la matinée jusqu'à dix-neuf heures pour frapper l'eſprit de ce méchant ignorant, pour porter la confuſion dans ſa frêle raiſon avec des images extraordinaires, et étonnantes, et pour le rendre par-là incapable de me nuire. Le matin après-que Laurent, auquel j'ai donné

le

le livre pour le père Balbi, nous quitta, j'ai dit à Soradaci de venir manger la soupe. Cet homme s'étoit tenu couché, ayant dit au gardien qu'il étoit malade ; et ne se seroit pas levé de sa paillasse, si je ne l'eusse pas appellé. Il se leva, s'étendit sur son ventre à mes pieds, me les baisa, et me dit en versant des larmes, et en sanglotant qu'à moins que je ne lui pardonnasse, il se voyoit mort dans la journée, et qu'il sentoit déjà le commencement de la malédiction dépendante de la vengeance de la sainte vierge que j'avois conjuré contre lui : il sentoit des tranchées qui lui déchiroient les entrailles, et sa langue s'étoit remplie d'ulcères : il me la montra alors et avec quelque surprise je l'ai vue réellement couverte d'aphtes : je ne sais pas, s'il les avoit le jour auparavant. Je ne me suis pas soucié de l'examiner beaucoup pour voir, s'il disoit la vérité, mon intérêt étoit celui de faire semblant de le croire, et de lui faire espérer pardon : il falloit le faire manger. Il avoit peut-être intention de me tromper ; mais déterminé à le tromper comme j'étois, il s'agissoit de voir, lequel de nous deux joueroit avec plus d'habilité son personnage.

J'ai emprunté dans l'instant une physionomie d'inspiré, et je lui ai ordonné de s'asseoir. *Mangeons ce potage*, lui dis-je, *et après je vous annoncerai votre bonheur. Sachez que la sainte vierge m'est apparue à la pointe du jour, et m'a ordonné que je vous pardonne: vous ne mourrez pas, et vous serez heureux.* Tout ébahi il mangea la soupe avec moi à genoux, puisqu'il n'y avoit pas de chaises, puis il s'assit sur sa paillasse pour m'écouter; voici mon discours.

„La douleur que votre trahison m'a causé m'a fait passer toute la nuit sans dormir, puisque mes lettres que vous avez donné au secrétaire ayant été lues par les inquisiteurs d'état, j'étois sûr qu'après leur lecture ils m'auroient condamné à passer ici tout le reste de ma vie. Mon unique consolation, je le confesse, étoit celle d'être certain que vous mourriez dans le terme de trois jours dans ce cachot même sous mes yeux. Ayant la tête pleine de ce sentiment indigne d'un crétien, car Dieu veut que nous pardonnions, un assoupissement à la pointe du jour me procura une véritable vision. J'ai vu cette même image de la sainte vierge, que vous voyez ici, devenir vivante, se mouvoir, se

mettre

mettre devant moi, ouvrir la bouche, et me parler en ces termes: *Soradaci eſt dévot de mon très-ſaint Roſaire, je le protége, tu me feras plaiſir à lui pardonner, et la malédiction de Dieu ceſſera d'abord d'opérer ſur lui. En récompenſe de ton acte généreux et crétien, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre la figure d'un homme, et de deſcendre d'abord du ciel pour venir rompre le toit de ce cachot, et te tirer dehors dans cinq à ſix jours: cet ange commencera ſon ouvrage aujourd'hui à dix-neuf heures, et il travaillera juſqu'à une demi heure avant que le Soleil ſe couche, car il doit remonter au ciel chez moi en plein jour. En fuyant d'ici tu conduiras avec toi Soradaci, et tu auras ſoin de lui pour toute ſa vie ſous condition qu'il quitte pour toujours le métier d'eſpion. Tu rendras fidellement à ce pauvre homme tout ce que je viens de te dire.* Ce diſcours terminé, la ſainte vierge diſparut, et je me ſuis trouvé avec mes yeux ouverts.

J'obſervois, en me conſervant dans le plus grand ſérieux, la figure de ce traître, qui paroiſſoit pétrifié. Lorſque j'ai vu qu'il ne me répondoit pas, j'ai pris entre mes mains un livre d'heures, je me ſuis fait le ſigne de la croix, j'ai baiſé l'image de la vierge, j'ai arroſé le cachot d'eau bénite, et j'ai com-

mencé à faire semblant de prier. Une heure après, cet animal qui n'avoit jamais ouvert la bouche ni bougé de sa paillasse, s'avisa de me demander à quelle heure l'ange devoit descendre du ciel, et si nous entendrions quelqu'indice de son arrivée. *Je suis sûr*, lui répondis-je, *qu'il viendra à dix-neuf heures, que nous entendrons son travail, et qu'il s'en ira à vingt-trois, et il me semble que pour un ange c'est assez que de travailler quatre heures de suite.* Une demi heure après il me dit que je pouvois avoir rêvé. Je lui ai répondu froidement que j'étois sûr que non; et je lui ai ajouté qu'il devoit me jurer de quitter le métier d'espion. Il s'étendit sur sa paillasse, et il dormit deux heures. A peine réveillé il me demanda, s'il pouvoit différer à me prêter le serment de quitter le métier qu'il faisoit jusqu'au lendemain; et je lui ai dit qu'il étoit le maître de différer jusqu'au dernier moment de mon séjour dans le cachot; mais que je ne le conduirois jamais avec moi, que préalablement il ne m'ait prêté le serment que la sainte vierge sa protectrice exigeoit. J'ai alors observé sa satisfaction, car en lui-même il étoit sûr que l'ange ne viendroit pas. Toutes les heures avant les dix-neuf lui furent fort-longues,

mais

Digitized by Google

mais elles ne passèrent pas plus vite pour moi : cette comédie m'amusoit, et je me sentois sûr de son effet : l'incertitude cependant me tourmentoit : je me voyois perdu, si par oubli Laurent n'eût pas porté le livre au père Balbi.

A dix-huit heures j'ai voulu dîner : j'ai bu de l'eau ; et Soradaci but tout le vin que j'avois, et il a mangé tout l'ail au dessert ; c'étoit sa confiture. Lorsque j'ai entendu dix-neuf heures je me suis jetté à genoux en lui ordonnant d'en faire autant d'un ton de voix qui l'épouvanta : il m'obéit en me regardant fixement comme un imbécille. Lorsque j'ai entendu le petit bruit qui m'indiquoit le passage du mur. *L'ange vient* lui dis-je, et je me suis couché sur mon ventre en le poussant pour le faire tomber dans la méme position. Le bruit de la fraction étoit fort ; je me suis tenu là un bon quart d'heure, et lorque je me suis levé, il me vint envie de rire en voyant qu'il s'étoit tenu ainsi couché comme moi avec la plus grande obéissance. J'ai passé trois heures et demi à lire, et lui à marmotter le Rosaire, à prier, à soupirer, à dormir, à plusieurs repriſes, et à faire des gestes à l'image de la vierge dont rien n'étoit

plus

plus comique. Au ſon de vingt-trois heures je me ſuis levé, et je lui ai fait ſigne de m'imiter en ſe couchant de nouveau ſur le ventre, puisque l'ange devoit s'en aller, et il falloit le remercier. Le père Balbi partit, et nous n'ouïmes plus aucun bruit. La confuſion, l'effroi, l'étonnement étoient tous à la fois peints ſur la phyſionomie de ce méchant homme.

J'ai commencé à lui parler pour entendre comme il raiſonneroit. Il me paroiſſoit fou: la liaiſon de ſes propos alloit à l'extravagance: il parloit de ſes péchés, de ſes dévotions, des miracles que ſa femme lui avoit conté, de ce qu'il pourroit faire avec moi ignorant comme il étoit, et il me fit une réflexion fort-ſingulière à laquelle je n'ai répondu qu'en biaiſant. Il me dit que, s'il ne m'eût pas trahi, je n'aurois jamais reçu de la ſainte vierge une grace ſi ſignalée, et qu'ainſi je lui en avois l'obligation. Il vouloit jurer d'abord, mais je lui ai dit qu'avant que d'en venir là, j'avois beſoin d'une véritable marque de ſon obéiſſance. Je lui ai dit qu'il devoit ſe tenir immobile ſur ſa paillaſſe, le viſage tourné vers la cloiſon, tout le tems que Laurent reſteroit le matin dans

le

le cachot, et que, s'il lui parloit, il devoit lui répondre sans le regarder, et ne lui dire autre chose si non que les puces ne le laissoient pas dormir. Il me promit qu'il feroit exactement ce que je lui ordonnois. J'ai ajouté avec un ton de douceur, mais ferme, et imposant, que j'étois ainsi inspiré, et en devoir de tenir les yeux sur lui pour courir l'étrangler, si j'eusse vu qu'il jetteroit sur Laurent le moindre regard. Dans la nuit j'ai écrit au moine l'histoire de ce prodige pour lui faire comprendre l'importance de l'exactitude dans le rôle d'ange que je lui faisois jouer. Je lui disois que nous sortirions la nuit du trente un, et que nous serions quatre en comptant son camarade.

Soradaci le matin exécuta sa leçon à merveille: il fit semblant de dormir. Même étonnement, et augmentation de foi, lorsqu'après le dîner l'ange retourna. Je ne lui faisois que des discours sublimes inspirants le fanatisme, et je ne le laissois en paix, que lorsque je le voyois ivre de vin prêt à s'endormir, ou sur le point de tomber en convulsion par la force d'une méthaphysique tout-à-fait étrangère, et neuve à une tête qui n'avoit jamais exercé ses facultés que pour inventer des ruses d'e-

d'eſpion. Il m'embarraſſa un jour en me diſant qu'il ne concevoit pas comment un ange pouvoit avoir beſoin d'un tems ſi long pour percer des planches. Lorsque j'ai ſu que le petit canal en cercle étoit fini, j'ai accepté le ſerment qu'il me fit de quitter ſon vilain métier, et je lui ai juré de ne jamais l'abandonner.

Il ſe peut qu'ici quelque lecteur ait beſoin d'une déclaration de ma façon de penſer ſur ce ſerment, et ſur l'uſage que j'ai fait de nos ſacrés myſtères, et de notre religion pour tromper ce méchant animal. J'ai auſſi beſoin de la faire en général cette déclaration en qualité d'apologie, car je ne veux ni ſcandaliſer perſonne, ni paſſer pour un autre. Je dirai donc que je ne prétends ni de me vanter, ni de me confeſſer: mon but n'eſt que d'écrire la pure vérité ſans m'embarraſſer du jugement, que quiconque me lira pourra porter ſur ma façon de penſer, ou ſur ma morale; mais par manière d'acquit je puis cependant m'expliquer un peu là-deſſus.

Je ne me vante pas d'avoir abuſé de ma religion, et du germe que cet homme là en avoit dans l'ame, parceque je ſais que je m'en ſuis ſervi à contre-cœur, et ne pouvant

faire

faire autrement dans la néceſſité où j'étois de me ſauver. Je ne me confeſſe pas non plus d'avoir fait ce que j'ai fait, parceque je n'en rougis pas, parceque je ne me ſens pas repenti, et parceque je ſens que j'en agirois de même aujourd'hui, ſi le cas l'exigeoit. La nature m'ordonnoit de me ſauver; la religion ne me le défendoit pas; je n'avois pas de tems à perdre; il falloit mettre un eſpion que j'avois avec moi, et qui m'avoit communiqué ſa façon de penſer, dans l'impuiſſance d'avertir Laurent qu'on rompoit le toit du cachot: que devois-je faire? Je n'avois que deux moyens, et il falloit opter: ou faire ce que j'ai fait en lui enchaînant l'ame, ou l'étouffer en l'étranglant ce qui m'auroit été beaucoup plus facile ſans rien craindre, car j'aurois dit qu'il étoit mort de ſa mort naturelle, et on ne ſe ſeroit donné, à ce que je crois, nulle peine pour ſavoir, ſi c'étoit vrai, ou faux. Or quel eſt le lecteur qui pourra penſer que j'aurois mieux fait à l'étrangler? S'il y en a un, Dieu puiſſe l'éclairer: ſa religion ne ſera jamais la mienne. J'ai fait mon devoir, et la victoire qui couronna mon exploi peut être une preuve qu'il fut aprouvé de la providence éternelle. Pour ce qui regarde le ſerment que je lui ai

fait

fait d'avoir toujours soin de lui ; il m'en a délivré, Dieu merci, lui-même, car il n'a pas voulu se sauver avec moi ; mais quand même il se seroit sauvé avec moi, je confie à mon bon lecteur que je ne me serois pas cru parjure en me débarrassant de lui d'abord que j'aurois cru de pouvoir le faire en toute sureté, eussai-je dû le pendre à un arbre. Lorsque je lui ai juré une assistence éternelle, je savois que sa foi ne dureroit qu'autant que l'exaltation de son fanatisme, qui devoit disparoître d'abord qu'il auroit vu que l'ange étoit un moine. *Non merta fè chi non la ſerba altrui* dit le Tasse. L'homme a beaucoup plus de raison d'immoler tout à sa propre conservation que les souverains n'en ont pour conserver leurs états.

Le trente au soir, j'ai écrit au père Balbi d'ouvrir le trou à dix-huit heures, et d'entrer chez moi : je lui ai dit de porter avec lui des ciseaux que je savois que le comte avoit le privilége de posséder. Le trente un de bon matin, j'ai vu Laurent pour la dernière fois, et d'abord que je l'ai vu parti, j'ai dit à Soradaci que l'ange viendroit à dix-huit heures par le trou du toit, d'où nous sortirions pour aller faire un autre trou. Je

lui

lui ai dit que l'ange auroit une barbe longue comme la mienne, et des ciseaux avec lesquelles il nous la couperoit à tous les deux. Toujours étonné il ne doutoit plus de rien, et il me promit obéissance; mais tout étoit déjà fait, et je ne me souciois plus de lui en faire croire. Jamais sept heures ne me durèrent si long-tems: au moindre bruit que j'attendois dehors, je m'attendois à voir Laurent qui seroit venu prendre l'espion, qui n'auroit pas manqué de lui narrer d'abord tous les prodiges, dont il avoit été témoin: j'en serois mort de douleur. Je n'avois pas dormi: je n'ai pu ni manger ni boire: enfin dix-huit heures sonnèrent.

L'ange n'employa que dix minutes à ouvrir le trou en enfonçant le petit canal: j'ai reçu entre mes bras le père Balbi qui entra ses jambes les premières. Je l'ai cordialement embrassé en lui disant: *voilà vos travaux terminés, les miens vont commencer d'abord.* L'esponton vint d'abord entre mes mains, et j'ai donné les ciseaux à Soradaci pour qu'il coupe nos barbes. Cet homme étoit tout hors de lui-même en regardant le moine qui avoit l'air de tout hormis que d'un ange. Malgré sa confusion, il nous fit la barbe à la

pointe

pointe des ciseaux dans moins d'une heure, et il nous la fit à la perfection.

J'ai dit en latin au moine de rester là, car je ne voulois pas laisser ce coquin tout seul; je suis monté sur mon fauteuil, et poussé par les jambes, je suis sorti, et me suis trouvé sur le toit de mon cachot. Je me suis approché du mur, où j'ai eu beaucoup de peine à passer par le trou, qui malgré mes instructions étoit trop haut, et trop étroit; mais j'y fus passé. Au-delà du mur je me suis trouvé sur le cachot du comte; je me suis descendu, et j'ai cordialement embrassé ce malheureux vieillard. J'ai vu une taille d'homme qui n'étoit pas fait pour aller au devant des difficultés, et des dangers auxquels une pareille fuite devoit nous exposer sur un grand toit panchant tout couvert de plaques de plomb. Il me demanda d'abord quel étoit mon projet en me disant qu'il croyoit que j'avois fait trop de pas inconsidérémment. Je lui ai répondu que je me suis mis exprès dans la nécessité d'aller en avant jusqu'à ce que je trouvasse la liberté ou la mort. Il me dit alors en me serrant la main, que si je pensois de percer le toit du palais, et d'aller chercher là une issue qu'il

ne

ne voyoit pas, il n'auroit pas le courage de me ſuivre, car il ſeroit ſûr de ſe précipiter, et que cela étant il reſteroit là pour prier Dieu pour nous, tandis que nous chercherions le moyen de nous ſauver.

Impatient de voir le local, je ſuis remonté pour aller m'approcher des bords latéraux du grenier; et parvenu à toucher le toit, je me ſuis courbé tant que j'ai pu pour parvenir au bord tant qu'il étoit poſſible. Aſſis très-commodement entre les œuvres de comble dont les greniers de toutes les grandes maiſons ſont remplis, j'ai tâté pour deux minutes avec la pointe de mon verrou ces planches, et je les ai trouvées comme pourries: je me ſuis vu ſûr de faire une très-grande ouverture dans moins d'une heure. J'ai remercié de tout mon cœur la providence éternelle, et je ſuis retourné en repaſſant le mur dans mon cachot, où j'ai employé quatre heures à couper en long tous les draps de lit que j'avois, eſſuie-mains, ſerviettes, couvertures, et matelas en nouant moi-même enſemble toutes les longues pièces de façon que je me ſuis vu maître de cent braſſes de corde très-forte, et dont j'étois ſûr de la reſiſtence, car j'avois fait moi-même les nœuds qu'on

qu'on appelle de tiſſerand. Cette diligence étoit néceſſaire, car un nœud mal fait auroit pu ſe délacer, et l'homme qui dans l'inſtant ſe ſeroit trouvé ſuſpendu à la corde auroit précipité. Il y a dans les grandes entrepriſes des articles qui décident de tout, et ſur lesquels le chef qui mérite de réuſſir ne doit ſe fier à perſonne. Après cela j'ai fait un paquet de mon habit, de mon manteau de bout de ſoye, de quelques chemiſes, de bas, de mouchoirs, et nous ſommes entrés tous les trois dans le cachot du comte en portant avec nous tout ce bagage. Le comte fit d'abord ſes complimens à Soradaci de ce qu'il avoit eu le bonheur d'être mis avec moi, et l'autre d'être dans le moment de me ſuivre; et il n'a rien répondu. Son air interdit me donnoit la plus grande envie de rire. Je ne me génois plus: j'avois envoyé à l'enfer le masque de l'hypocriſie que je gardois toute la journée depuis une ſemaine. Je voyois cet eſpion convaincu que je l'avois trompé, mais n'y comprenant rien; car il ne pouvoit pas concevoir de quelle façon je pouvois avoir eu une correſpondence avec le prétendu ange, qui arrivoit, et s'en alloit dans l'inſtant que je l'annonçois. Il entendoit le comte, qui nous

diſoit

disoit que nous allions nous exposer au plus grand risque de périr, et poltron comme il devoit être, il rouloit dans sa tête le dessein de se dispenser de ce dangéreux voyage. J'ai dit au moine de faire son paquet pendant que j'allois faire le trou au bord du grenier.

A une heure et demi de nuit, j'ai achevé l'ouverture, ayant non pas rompu, mais pulvérisé toutes les planches : ce trou étoit fort-ample, et il n'étoit couvert que par la plaque de plomb que je touchois toute entière. Je me suis fait aider par le père Balbi pour la soulever, parcequ'elle étoit rivée, ou courbée sur le bord de la goutière de marbre; mais à force de pousser l'esponton entre la goutière, et la plaque je l'ai détachée, et puis avec nos épaules nous l'avons pliée au point où il falloit pourque l'ouverture par laquelle nous devions passer fût suffisante. En mettant la tête hors du trou, j'ai vu avec dépit la clarté du croissant qui devoit être à son premier quartier le lendemain. C'étoit un contre-tems qu'il falloit souffrir en patience, et attendre à sortir jusqu'a minuit, tems où la lune iroit allée éclairer nos antipodes. Dans une nuit superbe, où

tout

tout le monde du bon ton devoit se promener dans la place de S. Marc, je ne pouvois pas m'exposer à être vu me promener là haut. On auroit vu notre ombre fort-allongée sur le pavé de la place, on auroit élevé les yeux, et nos personnes auroient offert un spectacle extraordinaire qui auroit excité la curiosité, et principalement celle de *Messer grande*, dont les hommes veillent toute la nuit, seule garde de la grande ville. Il auroit d'abord trouvé le moyen d'envoyer là haut une bande, qui auroit dérangé tout mon projet.

Remis à la volonté de Dieu, je lui demandois assistence, et point de miracles: exposé aux caprices de la fortune, je devois lui donner moins de prise que je pouvois: si mon entreprise échouoit, je ne devois pas pouvoir me reprocher le moindre faux pas. La lune devoit infailliblement se coucher avant six heures, et le Soleil devoit se lever à treize et demi: il nous restoit six heures de parfaitte obscurité dans lesquelles nous aurions pu agir.

J'ai dit au père Balbi que nous passerions quatre heures à causer chez le comte Asquin, et d'aller d'abord tout seul le prevenir

venir que j'avois beſoin qu'il me prêtât trente ecquins qui pourroient me devenir néceſſaires autant que mon eſponton me l'avoit été pour faire tout ce que j'avois fait : il fit ma commiſſion, et quatre minutes après il vint me dire d'y aller tout ſeul, car il vouloit me parler ſans témoins. Ce bon vieillard commença par me dire avec douceur que pour m'enfuir je n'avois pas beſoin d'argent, qu'il n'en avoit pas, qu'il n'étoit pas riche, qu'il avoit une nombreuſe famille, que ſi je périſſois l'argent qu'il me donneroit ſeroit perdu, et beaucoup d'autres raiſons toutes faites pour masquer l'avarice. Ma réponſe dura une demi heure, et le lecteur peut ſe la figurer : raiſons excellentes ; mais que depuis que le monde exiſte n'eurent jamais la force ni de perſuader ni de convaincre, parceque l'orateur ne peut pas déraciner la paſſion qui fait le plus puiſſant obſtacle à ſon éloquence : c'eſt le cas de *nolenti baculus* ; mais je n'étois pas aſſez cruel pour employer ce moyen vis à vis du comte. J'ai fini par lui dire, que s'il vouloit s'enfuir avec moi, je le porterois ſur mes épaules comme Enée Anchiſe ; mais que s'il vouloit reſter pour prier Dieu de nous conduire, je l'avertiſſois que ſa prière

ſeroit inconſéquente, puiſqu'il prieroit Dieu de faire réuſſir une choſe, à laquelle il n'auroit pas contribué par les moyens ordinaires. *Quisque ſibi eſt Deus.* Le ſon de ſa voix me fit voir ſes larmes: elles eurent la force de m'émouvoir: il me demanda, ſi deux cequins me ſuffiſoient; je lui ai dit que tout devoit me ſuffire. Il me les donna en me priant de les lui rendre, ſi après avoir fait un tour ſur le toit j'euſſe pris le parti de rentrer dans mon cachot. Cette ſuppoſition me fit presque rire, puiſque ce retour ne me paroiſſoit pas vraiſemblable.

J'ai appellé mes compagnons, et nous mîmes près du trou tout notre équipage. J'ai ſéparé en deux paquets les cent braſſes de corde, et nous paſſâmes trois heures à cauſer. Le père Balbi commença à me donner un bel eſſai de ſon caractère m'ayant répété dix-fois que je lui avois manqué de parole, puiſque dans mes lettres je l'avois aſſuré que mon plan pour nous ſauver étoit fait, et ſûr, tandis qu'il n'en étoit rien; et que s'il eût prévu cela il ne m'auroit pas tiré hors du cachot: le comte diſoit que le plus ſage parti étoit celui de reſter où nous étions, car il prévoyoit la fuite impoſſible, et le danger

d'y

d'y laiſſer la vie évident. Il dit que la déclivité du toit garni de plaques de plomb ne permettoit pas de s'y tenir de bout, et encore moins d'y marcher, que toutes les lucarnes étoient grillées de fer, et qu'elles étoient inacceſſibles, car elles étoient toutes diſtantes des bords; que les cordes que j'avois me ſeroient inutiles, parceque je n'aurois pas trouvé un endroit propre à y attacher ferme un bout: que quand même nous l'aurions trouvé, un homme deſcendant d'une ſi grande éminence ne pouvoit pas ſe tenir aſſez longtems ſuſpendu ſur ſes bras, ni s'accompagner jusqu'au bas: qu'il auroit fallu qu'un de nous trois deſcendit un à la fois les deux, comme on deſcend un ſeau dans un puit, et que celui qui feroit cette charitable opération ſe ſentît diſpoſé à reſter là, et à retourner dans ſon cachot. Il dit qu'en ſuppoſant que nous euſſions pu nous deſcendre tous les trois, nous ne pouvions penſer qu'au côté du canal, puisque de l'autre il y avoit la cour, où la garde des *arſenalotti* veilloit toute la nuit, et que n'ayant point ſur le canal du palais ni une gondole, ni un bâteau, nous aurions dû parvenir au rivage en nageant, et que dans un état déplorable, et tous mouillés, nous

n'aurions ſu où aller dans la nuit pour nous mettre en état de prendre d'abord la fuite; et que nous n'aurions pu rien faire, ſi nous euſſions attendu le jour, puiſqu'on nous auroit d'abord arrêtés. Il dit que le moindre faux pas ſur les plombs, nous auroit fait gliſſer, et tomber dans le canal, où il ne falloit pas eſpérer d'éviter la mort en ſachant nager, puiſqu'il ne s'agiſſoit pas de ſe noyer, mais de reſter écraſés, le fond du canal n'étant que de huit à neuf pieds dans le flux, et de deux ou trois dans le reflux; qu'un homme donc tombant de ſi haut auroit donné ſur le fond, et ſe ſeroit aſſommé, l'eſpace d'eau n'étant pas aſſez grand pour modérer la violence du plongeon; que le moindre malheur qui pourroit arriver à celui qui précipiteroit dans le canal ſeroit d'avoir les bras ou les jambes caſſées.

J'écoutois ces diſcours avec une patience qui n'étoit point du tout analogue à mon caractère: les reproches du moine lancés ſans aucun ménagement m'indignoient, et m'excitoient à les repouſſer dans les termes qui leur étoient dûs; mais j'ai vu que j'allois ruiner tout mon édifice, car il me paroiſſoit impoſſible de m'en aller tout ſeul, ou avec So-

radaci

radaci traître de métier, et lâche par nature: je me ſuis donc contenté de dire avec douceur au père Balbi qu'il pouvoit être ſûr que je ne l'avois pas trompé, et que nous nous ſauverions malgré que je ne fuſſe pas en état de lui détailler mon plan. J'ai dit au comte Asquin que ſon raiſonnement étoit ſage; et que j'en tirerois parti pour me régler avec prudence: que certainement l'accident de tomber dans le canal ne nous arriveroit pas, et que ma confiance en Dieu étoit plus grande que la ſienne. Soradaci n'ouvroit jamais la bouche: j'allongeois ſouvent les mains pour ſavoir, s'il étoit là, ou s'il dormoit: je riois en ſongeant à ce qu'il pouvoit rouler dans ſa méchante cervelle, qui devoit connoître que je l'avois trompé. A quatre heures et demi je lui ai dit d'aller voir dans quel endroit du ciel étoit le croiſſant: il me dit en retournant qu'on ne le verroit plus dans une demi heure; et qu'un brouillard très-épais devoit rendre les plombs fort-dangéreux: je lui ai dit qu'il ſuffiſoit que le brouillard ne fût pas de l'huile, et je lui ai demandé, s'il avoit mis ſon manteau dans un paquet: *vous me ferez auſſi le plaiſir*, lui dis-je, *d'attacher à votre cou un paquet de nos cordes: je porterai l'autre moi-même.* Je

Je fus alors fort surpris de sentir cet homme à mes genoux, prendre mes mains, les baiser, et me dire en pleurant qu'il me supplioit de ne pas vouloir sa mort. Il étoit sûr, disoit-il, de tomber dans le canal, où savoir nager ne lui serviroit de rien. Il m'assura qu'il ne me seroit d'aucune utilité; mais qu'il pourroit bien au contraire m'embarrasser, et que si je l'eusse laissé là, il auroit passé toute la nuit à prier S. François de m'assister: le sot termina sa prière en me disant que j'étois le maître de le tuer, mais que n'étant pas désespéré il ne se détermineroit jamais à me suivre. J'ai écouté cette harangue avec plaisir, car une pareille compagnie ne pouvoit que me porter malheur.

Je lui ai répondu qu'en se tenant dans son cachot à prier S. François il me seroit beaucoup plus utile, que s'il me suivît, et que j'allois sur le champ lui faire présent de tout ce qui m'appartenoit, les livres exceptés qu'il devoit aller prendre dans la minute pour les porter tous à M. le comte. Soradaci sans me répondre courut vite dans mon cachot, et en quatre voyages porta au comte tous mes livres, qui me dit qu'il les tiendroit en dépôt, ne me répondant rien, lorsque je lui ai dit

que

que je ſerois bien plus ſatisfait de les lui vendre pour cinq ou ſix cequins. L'avare eſt toujours mépriſable, mais il y a des cas où l'humanité doit lui pardonner: une centaine de cequins, que peut-être ce vieillard poſſédoit, étoit la ſeule conſolation qu'il avoit dans ſa priſon: il eſt cependant vrai, que ſi j'euſſe prévu que ſans ſon argent ma fuite me ſeroit devenue impoſſible, ma raiſon m'auroit forcé à faire taire le ſentiment, qui dans ce cas là ſeroit devenu foibleſſe. J'ai demandé au moine du papier, une plume, et de l'ancre, qu'il poſſédoit malgré les lois prohibitives, et voici la lettre que j'ai laiſſé à Soradaci et que j'ai écrit à l'obſcur beaucoup plus intelligible; que ſi je l'euſſe écrite à la grande lumière. Je l'ai écrite en prononçant à haute voix ce que j'écrivois, parcequ'il m'auroit été impoſſible de la relire. J'ai commencé par une déviſe de tête ſublimée; ce qui me parut fort à propos dans la circonſtance.

Non moriar ſèd vivam, et narrabo opera Domini — David in pſalmis.

Nos ſeigneurs les inquiſiteurs d'état doivent tout faire pour tenir par force dans une priſon un coupable: le coupable, heureux de n'être pas priſonnier ſur ſa parole,

doit

doit tout faire pour ſe procurer la liberté. Leur droit a pour baſe la juſtice ; celui du coupable a la nature. Tout comme il n'eurent pas beſoin de ſon conſentement pour l'enfermer, il ne peut pas avoir beſoin du leur pour ſe ſauver. Ja. Ca: qui écrit ceci dans l'amertume de ſon cœur ſait qu'il peut lui arriver le malheur, qu'avant qu'il ſoit hors de l'état on le rattrappe, et on le reconduiſe entre les mains de ceux-mêmes, dont il fuit le glaive, et dans ce cas il ſupplie à genoux l'humanité de ſes généreux juges à ne vouloir pas rendre ſon ſort plus cruel en le puniſſant de ce qu'il a fait, forcé par la raiſon, et par la nature; il ſupplie qu'on lui rende, s'il eſt repris, tout ce qui lui appartient, et qu'il le laiſſe dans le cachot qu'il a violé. Mais s'il a le bonheur de parvenir à ſe voir libre hors de l'état, il fait préſent de tout ce qu'il laiſſe ici à François Soradaci, qui reſte priſonnier, parcequ'il craint les dangers, auxquels je vais m'expoſer, et n'aime pas comme moi ſa liberté plus que ſa vie. C... ſupplie la vertu magnanime de L. L. E. E. de ne pas conteſter à ce miſérable le don qu'il lui fait. Ecrit à minuit ſans lumière dans le cachot du comte Asquin ce 31 d'Octobre 1756.

Ca-

Caſtigans caſtigavit me Dominus, et morti non tradidit me.

J'ai donné cette lettre à Soradaci en l'avertiſſant de ne pas la donner à Laurent, mais au ſecrétaire même qui certainement ne manqueroit pas de monter. Le comte lui dit que mon billet étoit tel que ſon effet étoit immanquable, et qu'ainſi tout ce que j'avois devenoit à lui; mais qu'il devoit me rendre tout, ſi je reparuſſe. Il répondit qu'il n'étoit pas avare, et qu'il déſiroit de me revoir. Cette réponſe nous fit rire.

Mais il étoit tems de partir: le père Balbi ne parloit pas: je m'attendois à l'entendre ſe diſpenſer auſſi de me ſuivre, et cela m'auroit déſeſpéré, mais il vint. J'ai lié à ſon cou appuyé ſur ſon épaule gauche un paquet de cordes, et ſur la droite il ſe lia celui où il avoit mis ces pauvres nippes. J'en ai fait de même. Tous les deux en gilé, nos chapeaux ſur la tête nous ſortîmes par l'ouverture, moi le premier, le moine le ſecond, nous tenant à genoux à quatre pates. Mon compagnon rebaiſſa la plaque de plomb. Le brouillard n'étoit pas épais. A cette ſombre lueur j'ai empoigné mon eſponton, et en allongeant le bras, je l'ai pouſſé obliquement

entre

entre les connexions des plaques d'une à l'autre, de ſorte que ſaiſiſſant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avois élevé, j'ai pu m'aider à monter jusqu'au ſommet du toit. Le moine pour me ſuivre avoit mis les quatre doigts de ſa main droite à la ceinture de mes culottes à l'endroit de la boucle, moyennant quoi j'avois le malheureux ſort de la bête qui porte, et traîne; et qui plus eſt en montant une déclivité, mouillée par le brouillard. A la moitié de cette montée aſſez dangéreuſe le moine me dit de m'arrêter, parcequ'un de ſes paquets s'étant détaché de ſon cou étoit allé en roulant peut-être pas d'avantage que ſur la goutière: mon premier mouvement fut une tentation de lui ſangler une ruade: il ne falloit pas d'avantage pour l'envoyer vite vite rejoindre ſon paquet; mais Dieu m'a donné la force de me retenir: la punition auroit été trop grande de part et d'autre, car tout ſeul je n'aurois abſolument jamais pu me ſauver. Je lui ai demandé, ſi c'étoit le paquet de cordes; mais lorsqu'il me dit que c'étoit celui où il avoit ſa redingotte noire, deux chemiſes, et un précieux manuſcrit qu'il avoit trouvé ſous les plombs, qui à ce qu'il prétendoit devoit faire ſa fortune, je lui ai

dit

dit tranquillement qu'il falloit avoir patience, et aller notre chemin. Il ſoupira, et toujours accroché à mon derrière il me ſuivit.

Après avoir paſſé par deſſus quinze à ſeize plaques, je me ſuis trouvé ſur la plus haute éminence du toit, où en élargiſſant mes jambes je me ſuis commodement aſſis à califourchon. Le moine en fit autant derrière moi. Nous avions nos dos tournés à la petite île de S. George majeur, et nous avions vis à vis de nous les nombreuſes coupoles de la grande égliſe de S. Marc, qui fait partie du palais ducal: c'eſt la chapelle du Doge: nul monarque ſur la terre peut ſe vanter d'en avoir une pareille. Je me ſuis d'abord déchargé de mes ſommes, et j'ai dit à mon aſſocié qu'il pouvoit en faire autant. Il plaça ſon tas de cordes entre ſes cuiſſes aſſez bien, mais ſon chapeau, qu'il voulut y placer auſſi, perdit l'équilibre, et après avoir fait toutes les culbutes néceſſaires pour parvenir à la goutière, tomba dans le canal. Voilà mon compagnon déſeſpéré. *Mauvais augure*, dit-il, *me voilà dans le beau commencement de l'entrepriſe ſans chemiſes, ſans chapeau, et ſans un manuſcrit qui contenoit l'hiſtoire précieuſe, et inconnue à tout le monde de toutes les fêtes du palais de la république.* Moins

féroce

féroce alors que quand je grimpois, je lui ai dit assez tranquillement, que les deux accidens qui venoient de lui arriver n'avoient rien d'extraordinaire pour qu'un superstitieux pût leur donner le nom d'augures, que je ne les prenois pas pour tels, et qu'ils ne me décourageoient pas ; mais qu'ils devoient lui servir de dernières instructions pour être prudent, et sage, et pour réfléchir, que si son chapeau au lieu de tomber à sa droite fut tombé à sa gauche, nous aurions été immanquablement perdus, puisqu'il seroit tombé dans la cour du palais, où les *arsenalottes*, qui y font toute la nuit la ronde, l'auroient ramassé, et auroient jugé qu'il y avoit du monde sur les plombs, et ils n'auroient pas manqué de faire leur devoir en trouvant le moyen de nous faire une visite.

Après avoir passé quelques minutes à regarder à droite et à gauche, j'ai dit au moine de rester là immobile avec les paquets jusqu'à mon retour. Je suis parti de cet endroit n'ayant que mon esponton à la main, et marchant sur mon derrière toujours à cheval de l'angle sans nulle difficulté. J'ai employé presqu'une heure à aller par tout, à visiter, à observer, à examiner, et ne voyant dans

aucun

Digitized by Google

aucun des bords rien où je puſſe aſſurer un bout de ma corde pour me deſcendre dans un lieu où je me ſerois vu ſûr, j'étois dans la plus grande perplexité. Il ne falloit penſer ni au canal, ni à la cour du palais. Le deſſus de l'égliſe n'offroit à ma vue que des précipices entre les coupoles, qui n'aboutiſſoient à aucun endroit non fermé: pour aller au-délà de l'égliſe vers la *canonica* j'aurois dû gravir ſur des déclivités courbes: il étoit naturel que je dépêchaſſe pour impoſſible tout ce que je ne concevois pas faiſable. J'étois dans la néceſſité d'être téméraire ſans imprudence: c'étoit un point de milieu dont la morale ne connoît pas, à ce que je crois, le plus imperceptible.

J'ai arrêté ma vue, et ma penſée ſur une lucarne, qui étoit du côté du canal à deux tiers de la pente. Elle étoit aſſez éloignée de l'endroit d'où j'étois ſorti pour me rendre certain que le grenier qu'elle éclairoit n'appartenoit pas à l'enclos des priſons que j'avois briſé: elle ne pouvoit donner que dans quelque galetas, habité ou non, au-deſſus de quelqu'appartement du palais, où au commencement du jour j'aurois trouvé les portes naturellement ouvertes. Les ſervans du palais, ou ceux de

la

la famille du doge, qui auroient pu nous voir se seroient hâtés de nous faire sortir, et auroient fait tout hormis que nous remettre entre les mains de la justice, quand même ils nous auroient reconnus pour les plus grands criminels de l'état. Dans cette idée je devois visiter le devant de la lucarne, et je m'y suis mis d'abord en levant une jambe, et en me glissant jusqu'à ce que je me suis trouvé comme assis sur son petit toit parallele, dont la longueur étoit de trois pieds, et la largeur d'un et demi. Je me suis alors bien incliné en tenant mes mains fermes sur les bords, et en y approchant ma tête en l'avançant: j'ai vu, et mieux senti en tâtonnant une grille de fer assez mince, et derrière elle une fenêtre de vitres ronds joints les uns aux autres par des petites coulisses de plomb. Je ne fis aucun cas de la fenêtre, quoique fermée, mais la grille toute mince quelle étoit demandoit la lime, et je n'avois que mon esponton.

Pensif, triste, et confus je ne savois que faire, lorsqu'un évenement très-naturel arriva pour faire sur mon ame étonnée l'effet d'un véritable prodige. J'espère que ma sincère confession ne me dégradera pas dans l'esprit de mon lecteur bon philosophe, s'il

vou-

voudra réfléchir que l'homme en état d'inquiétude et de détreſſe n'eſt que la moitié de ce qu'il peut être en état de tranquillité. La cloche de S. Marc qui ſonna minuit dans ce moment là fut le phénomène qui frappa mon eſprit, et qui par une très-violente ſecouſſe le fit ſortir de la dangéreuſe inaction qui l'accabloit. Cette cloche me rappella que le jour qui alloit alors commencer étoit celui de la Tous-ſaints, ou mon patron, ſi j'en avois un, devoit ſe trouver; mais ce qui éleva avec beaucoup plus de force mon courage, et augmenta poſitivement mes facultés phyſiques, fut l'oracle profane que j'avois reçu de mon cher Arioſte *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre*: c'étoit là le moment. Si un grand malheur fait qu'un eſprit fort devienne dévot, il eſt presqu'impoſſible que la ſuperſtition ne veuille pas ſe mettre de la partie. Le ſon de cette cloche me parla, il me dit d'agir, et il me promit la victoire. J'ai pouſſé mon eſponton dans le chaſſis qui entouroit la grille, et je me ſuis déterminé à le détruire, et à l'enlever toute entière. Je n'ai employé qu'un quart d'heure à mettre en morceau tout le bois qui compoſoit les quatre couliſſes. La grille reſta

toute

toute entière libre entre mes mains, et je l'ai placée à côté de la lucarne. Je n'ai eu aucune difficulté non plus à rompre toute la fenêtre vitrée en mépriſant le ſang qui ſortoit de ma main gauche légérement bleſſée dans pluſieurs endroits par les vitres que j'arrachois.

A l'aide de mon verrou j'ai ſuivi ma première méthode pour retourner à monter à cheval du toit, et je me ſuis acheminé à l'endroit où j'avois laiſſé mon compagnon. Je l'ai trouvé déſeſpéré, fou, furieux: il me dit des injures de ce que je l'ai laiſſé là tout ſeul une heure et demi, il m'aſſura qu'il n'attendoit que le ſon de ſept heures pour s'en retourner à ſa priſon; et qu'il s'étonnoit de me voir, puisqu'il me croyoit déjà tombé dans quelque précipice. J'ai tout pardonné à ſa cruelle ſituation, et à ſon caractère. J'ai relié à mon cou mon équipage, et les cordes, et je lui ai dit de me ſuivre. Lorsque nous fûmes vis à vis le derrière de la lucarne, je lui ai rendu un compte exact de mon opération en conſultant avec lui le moyen d'entrer là dedans tous les deux: je voyois cela facile pour un, qui pourroit moyennant la corde être deſcendu par l'autre; mais je ne ſavois pas, quel ſeroit le moyen que l'autre

pour-

pourroit employer pour descendre aussi, car je ne voyois pas comment j'aurois pu assurer la corde après que je l'aurois facilement descendu: en m'introduisant, et sautant en bas je pouvois me casser une jambe: je ne savois pas la mésure de ce saut trop hardi. A ce discours tout sage, et tout prononcé avec le ton de l'amitié le moine me répondit que je n'avois qu'à le descendre, et qu'après j'aurai tout le tems de penser au moyen d'aller le trouver dans l'endroit, où je l'aurois descendu. Je me suis assez possédé pour ne pas lui reprocher toute la lâcheté de cette réponse, mais pas assez pour différer à le mettre hors d'embarras. J'ai d'abord défait mon paquet de cordes; je lui ai ceint par dessous les aisselles la poitrine; je l'ai fait coucher sur son ventre, et je l'ai fait descendre à reculon jusque sur le petit toit de la lucarne, où me tenant à cheval du sommet toujours maître de la corde, je lui ai dit de s'introduire par les jambes jusqu'aux anches en se soutenant sur ses coudes appuyées sur le toit de la lucarne. Je me suis alors glissé sur la pente comme j'avois fait la première-fois, et couché sur ma poitrine, je lui ai dit d'abandonner son corps sans rien craindre, car je tenois

fermement la corde. Lorsqu'il fut sur le plancher du grenier, il dénoua la corde, qui le ceignoit, et la retirant à moi, je l'ai mésurée, et vu que la distance de la lucarne au plancher étoit de dix longueurs de mon bras. C'étoit trop haut pour me risquer par un saut: il me dit qu'il se trouvoit sur un pavé de plaques de plomb. Le conseil qu'il me donna délà bas, et que je n'ai pas suivi, fut d'y jetter les paquets de cordes. Resté tout seul dans l'embarras, je me suis bien repenti d'avoir trop tôt cédé au mouvement d'indignation qui me poussa à le descendre.

Je suis retourné sur le sommet, et ne sachant quel parti prendre, je me suis acheminé vers un endroit près d'une coupole, que je n'avois pas visité. J'ai vu une terrasse en plate-forme découverte, et pavée de plaques de plomb jointe à une grande lucarne fermée par deux battants de volets, et j'ai vu dans une cuve un tas de chaux vive, une truelle, et une échelle assez longue pour pouvoir me servir à descendre là, où étoit mon compagnon: elle m'intéressa uniquement. Je fus vite prendre la corde, je l'ai passée sous le premier échellon, et m'étant remis à califourchon du toit, je l'ai traînée jusqu'à la lucarne. Il s'agissoit de l'introduire.

Les

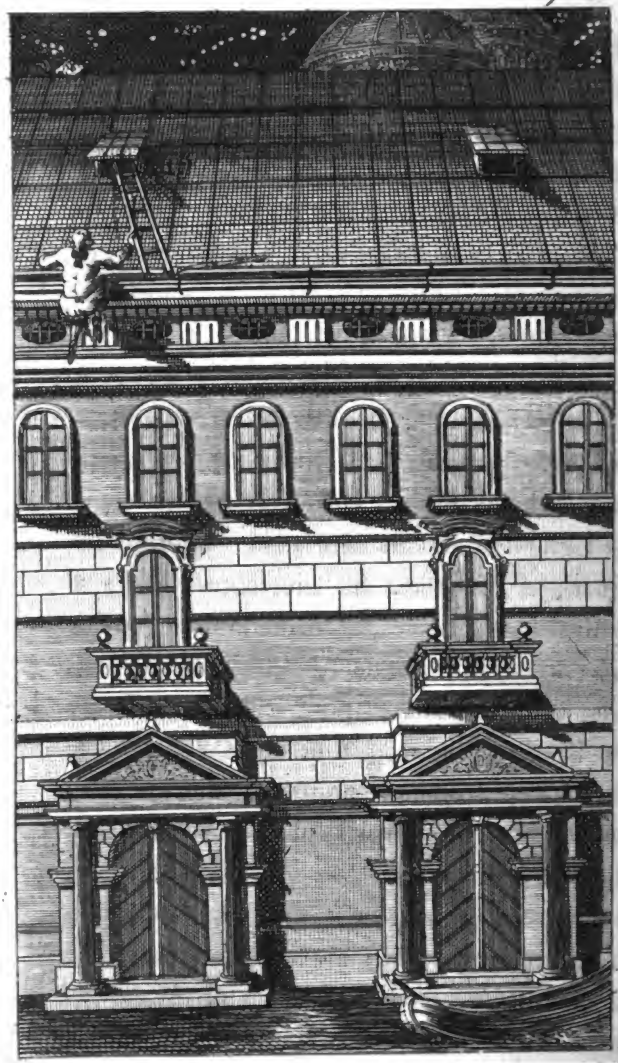
Les difficultés, que j'ai rencontré pour venir à bout de cette introduction, furent si grandes, que je me suis de nouveau reproché le tort, que j'ai eu de me priver du secours d'un compagnon, qui de gré ou de force auroit pu m'aider. J'avois traîné mon échelle jusqu'au point que son bout étoit à l'embouchure de la lucarne, à sa moitié elle touchoit à la goutière, et l'autre moitié avançoit dehors. Je me suis glissé sur le toit de la lucarne, j'ai traîné l'échelle de côté, et la tirant à moi, j'ai assuré la corde à l'huitième échellon; je l'ai après poussée en bas, et remise de nouveau parallèle à la lucarne; puis j'ai tiré à moi la corde; mais l'échelle n'a jamais pu entrer que jusqu'au sixième échellon: son bout trouvoit le toit de la lucarne, et nulle force auroit pu la faire entrer d'avantage: il falloit absolument l'élever à l'autre bout: pour lors l'élevation de celui là auroit causé l'inclination de celui qui étoit déjà entré, et l'échelle auroit pu être entièrement introduite. J'aurois pu placer l'échelle de travers à l'embouchure, y lier ma corde, et me descendre en bas moi-même sans aucun risque; mais mon échelle seroit restée dans le même endroit, et le matin les

archers en la voyant, seroient entrés dans le même endroit, où ils m'auroient peut-être encore trouvé.

Il falloit donc introduire dans la lucarne toute l'échelle, et n'ayant personne, je devois me déterminer à aller moi-même jusqu'à la goutière pour élever son bout. Je m'y suis déterminé, et je me suis exposé à un risque, qui sans un secours extraordinaire de la providence m'auroit couté la vie. J'ai laissé ma corde, et j'ai pu abandonner l'échelle sans craindre qu'elle tombe dans le canal, puisque son troisième échellon la tenoit ferme à la goutière. Je me suis glissé tout doucement tenant mon esponton à la main jusque sur la goutière à côté de l'échelle; j'ai placé l'esponton sur la goutière, et je me suis adroitement tourné de façon que j'avois la lucarne vis à vis, et ma main droite sur l'échelle. La goutière de marbre faisoit front aux pointes de mes pieds, puisque je n'étois pas de bout, mais couché sur mon ventre: dans cette posture, j'ai eu la force de soulever l'échelle un demi pied, et en la pouffant, j'ai eu la satisfaction de la voir entrée un bon pied: le lecteur voit que son poid a dû se diminuer de beaucoup. Il s'agissoit de la sou-

lever

Digitized by Google



Digitized by Google

lever encore deux pieds pour la faire entrer autant, et pour lors je me ſerois aſſuré de la faire entrer entièrement, retournant d'abord ſur le toit de la lucarne; et tirant à moi la corde que j'avois lié à l'échellon: pour l'élever ces deux pieds, je me ſuis levé ſur mes genoux, et la force que j'ai voulu employer pour ſoulever l'échelle fit gliſſer les pointes de mes deux pieds de façon que mon corps tomba dehors jusqu'à la poitrine ſuſpendu à mes deux coudes. Ce fut dans le même épouvantable inſtant, que j'ai employé toute ma vigueur à m'aider des coudes pour m'appuyer, et m'arrêter ſur mes côtes; et j'y ai réuſſi. Attentif à ne pas m'abandonner, je ſuis parvenu à m'aider de tout le reſte de mes bras jusqu'au poignet pour me rendre ferme ſur la goutière avec tout mon ventre. Je n'avois rien à craindre pour l'échelle, qui étant entrée aux deux efforts plus de trois pieds, étoit là immobile. Me trouvant donc ſur la goutière poſitivement ſur mes deux poignets, et ſur mes aines entre le bas ventre, et le haut de mes cuiſſes, j'ai vu qu'en élevant ma cuiſſe droite pour parvenir à mettre ſur la goutière un genou, puis l'autre, je me trouverois tout-à-fait hors du grand danger.

L'ef-

L'effort, que je fis pour exécuter mon deſſein me cauſa une contraction nerveuſe, dont la douleur doit abattre le plus fort des hommes : elle me prit dans le moment que mon genou droit touchoit déjà la goutière ; mais non ſeulement cette douloureuſe contraction qu'on appelle crampe me rendit comme perclus de de tous mes membres, mais en devoir de me tenir immobile pour attendre qu'elle s'en aille d'elle-même, comme j'en avois fait l'expérience autre-fois. Terrible moment ! Deux minutes après j'ai tenté, et j'ai, Dieu merci, oppoſé à la goutière mon genou, puis l'autre, et d'abord que j'ai cru d'avoir recouvré aſſez d'haleine, tout droit, quoiqu'à genoux, j'ai ſoulevé l'échelle tant que j'ai pu en la pouſſant de ſorte qu'elle étoit devenue presque parallèle à l'embouchure de la lucarne. J'ai alors pris mon verrou, et ſuivant ma méthode ordinaire, je me ſuis grimpé à la lucarne, où j'ai très-facilement fini d'y introduire l'échelle, dont mon compagnon reçut le bout entre ſes bras. J'ai jetté dans le grenier les cordes, et le paquet de mes hardes, et adroitement je ſuis deſcendu. Je l'ai embraſſé ; j'ai retiré dedans l'échelle, et nous tenant bras à bras, nous avons fait à tâton le

tour

tour de l'endroit, où nous étions, qui pouvoit avoir trente pas de longueur, et dix de largeur. C'étoit effectivement le grenier, dont le sol étoit comme il m'avoit dit tout couvert de plaques de plomb.

A un de ses bouts nous avons trouvé une porte très-grande composée de barreaux de fer : en tournant un loquet qu'elle avoit sur son bord, j'ai tiré à moi un de ses deux battants. Nous sommes entrés, et à l'obscur nous fîmes le tour des cloisons; et en voulant traverser ce lieu, nous donnâmes dans une grande table, entourée de tabourets, et de fauteuils: nous retournâmes là où nous avions senti des fenêtres, j'en ai ouvert une, puis les volets, et regardant en bas, la foible lueur ne nous laissa voir que des précipices. Je n'ai pas un seul instant pensé à y descendre, car je voulois savoir où j'allois, et je ne reconnoissois pas ces lieux là. J'ai referme les volets, et nous sommes sortis de cette salle, et retournés à notre bagage, qui étoit sous la lucarne. Las à n'en pouvoir plus, je me suis jetté sur le pavé, et un moment après je m'y suis étendu en mettant sous ma tête un paquet de cordes. Réduit à une destitution totale de force de corps, et d'esprit,

j'ai

j'ai cru de céder non pas à la force du ſommeil, mais à une charmante mort. L'aſſouviſſement le plus doux s'eſt emparé de tout mon individu. J'ai dormi presque quatre heures, et ce furent les cris perçans du moine, et les fortes ſécouſſes qu'il me donna qui me réveillèrent. Il me dit qu'onze heures venoient de ſonner, et que mon ſommeil dans notre ſituation étoit incroyable, et inconcevable. Il avoit raiſon, mais mon ſommeil n'avait pas été volontaire: ma nature aux abois, le travail du corps, et de l'eſprit, l'inanition qui procédoit de n'avoir depuis deux jours ni dormi ni mangé, tout cela m'avoit demandé le ſecours du ſommeil, qui m'avoit déjà rendu ma vigueur. Il me dit qu'il commençoit à déſeſpérer de mon réveil, puisque tous ſes efforts conſiſtans en cris, et en ſécouſſes avoient été vains depuis deux heures. J'en ai ri en me réjouiſſant beaucoup de voir que l'endroit, où nous étions, n'étoit plus ſi obſcur: les crépuſcules du nouveau jour entroient par deux lucarnes.

Je me ſuis levé en diſant: *ce lieu doit avoir une iſſue; allons briſer tout; nous n'avons point de tems à perdre.* Nous nous acheminâmes alors au bout oppoſé à la port de fer,

et

et dans un recoin fort-étroit j'ai cru de sentir une porte : j'ai mis la pointe de mon verrou dans un trou de serrure en désirant que ce ne fut pas une armoire. Après trois ou quatre secousses je l'ai ouverte, et j'ai vu une petite chambre suivie d'une galerie à niches remplies de cahiers : nous étions dans l'archive. J'ai vu un escalier, que j'ai vite descendu, et nous trouvâmes un cabinet pour les nécessités naturelles : j'en ai descendu un autre au bout duquel une porte de vitres me laissa l'entrée libre dans la chancellerie ducale. Je me suis alors hâté de retourner sur mes pas, pour aller prendre mon paquet, que j'avois laissé sous la lucarne. J'ai repris tout, et rentrant dans la petite chambre, j'ai vu une clé sur une commode : j'ai pensé que ce pouvoit être la clé de cette porte : j'ai voulu voir, si j'en avois gâté la serrure : j'ai essayé, et je l'ai parfaittement refermée, et remis la clé à la même place. Toutes ces diligences ne furent pas nécessaires, mais je les croyois telles : il me semble de devoir narrer tout.

Retourné dans la chancellerie, j'ai vu mon compagnon à une fenêtre, examinant, si nous aurions pu nous descendre moyennant

nant

naut nos cordes. J'ai vu des recoins, que j'ai jugé appartenants à l'égliſe, où nous nous ſerions trouvés enfermés. J'ai vu ſur un bureau un fer long à pointe arrrondie avec un manche de bois, outil dont les ſecrétaires ſe ſervent pour percer les parchemins, auxquels ils attachent avec une ficelle les ſceaux de plomb de la chancellerie. J'ai mis cet inſtrument dans ma poche, et ouvrant le bureau, j'ai trouvé la copie d'une lettre, qui parloit de trois mille cequins que le ſérénifſime prince envoyoit au provéditeur général de mer pour faire des améliorations néceſſaires à la vieille forteresſe de Corfou: ſi j'euſſe trouvé cette ſomme, je l'aurois priſe ſans croire de commettre un vol: j'étois dans une ſituation, où je devois reconnoître tout de la providence de Dieu. La néceſſité eſt une grande maîtreſſe qui inſtruit l'homme de tous ſes droits.

Après avoir vite tout examiné, j'ai vu qu'il falloit forcer la porte de la chancellerie; mais mon verrou, malgré tous mes efforts, ne put jamais faire ſauter le reſſort de la ſerrure. Je me ſuis déterminé à faire un trou dans un des battants de la même porte dans le lieu qui me parut le plus facile, où j'ai

vu

vu qu'il y avoit moins de nœuds. J'ai eu dans le commencement quelque difficulté à entamer la planche à la fente que ſa connexion m'offroit; mais en peu de minutes cela commença à bien aller. Je faiſois enfoncer par le moine l'outil à manche de bois dans les fentes que j'ouvrois avec mon eſponton, et puis en le pouſſant tant que je pouvois à droite, et à gauche, je rompois, je fendois, je crevois le bois en mépriſant le bruit énorme que ce moyen de rompre faiſoit, et qui faiſoit trembler le moine, car on devoit l'entendre de loin. Je connoiſſois ce danger, mais je devois le braver. Le trou dans une demi heure fut aſſez grand, et tant mieux pour nous qu'il le fut aſſez, car je n'aurois pu le faire plus ample. Des nœuds à droite, à gauche, en haut, et en bas m'auroient rendu néceſſaire une ſcie. Le circuit de ce trou faiſoit peur, car il étoit tout hériſſé de pointes, et fait pour déchirer les habits, et lacérer la peau. Il étoit à la hauteur de cinq pieds: j'y ai mis un tabouret deſſous, ſur lequel le moine monta: il introduiſit dans l'ouverture ſes bras, et ſa tête; et moi derrière lui ſur un autre tabouret le prenant aux cuiſſes, puis aux jambes, je

l'ai

l'ai pouſſé dehors où il faiſoit très-ſombre; mais je ne m'en ſouciois pas, car je connoiſſois le local. Lorsque mon compagnon fut dehors, j'y ai jetté tout ce qui m'appartenoit, et j'ai laiſſé dans la chancellerie les cordes. J'ai mis un autre tabouret au-deſſus des deux, l'un voiſin à l'autre, et j'y ai monté deſſus. Le trou alors ſe trouva vis à vis le haut de mes cuiſſes. Je m'y ſuis fourré jusqu'à mon bas ventre avec quelque difficulté, puisqu'il étoit étroit, et lorsque je n'ai pu plus m'avancer par moi-même, n'ayant perſonne, qui me pouſſât par derrière, j'ai dit au moine de me prendre à travers, et de me tirer dehors impitoyablement, et par morceaux, s'il étoit néceſſaire. Il exécuta mon ordre, et j'ai diſſimulé toute la douleur que j'ai reſſenti au déchirement de ma peau aux flancs, et au-devant des cuiſſes. D'abord que je me ſuis vu dehors, j'ai ramaſſé vite mes hardes, j'ai deſcendu deux eſcaliers, et j'ai ouvert ſans nulle difficulté la porte qui étoit au bout du ſecond: ſa ſerrure étoit de celles qu'on appelle à Veniſe *à la tedeſca*, que pour ouvrir par dehors, il faut la clé, et qu'on ouvre par dedans en tirant un reſſort. Je me ſuis vu dans l'allée où il y a la grande porte de l'eſ-

calier

calier royal, et à ſon côté le cabinet du préſident de la guerre, qu'on appelle *Savio alla ſcrittura*. La porte de la ſalle aux quatre portes étoit fermée, également que celle de l'escalier, groſſe comme la porte d'une ville que pour forcer il m'auroit fallu avoir le mouton, ou le pétard. Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour connoître que mon verrou avoit fait dans ce grand ouvrage tout ce qu'il avoit à faire : c'étoit devenu un inſtrument digne d'être ſuſpendu *ex voto* ſur l'autel de la divinité tutellaire. Serain, et tranquille je me ſuis aſſis en diſant au moine que mon ouvrage étoit fini, et que c'étoit à Dieu à faire le reſte. *Je ne ſais pas*, lui dis-je, *ſi les balayeurs du palais s'aviſeront de venir ici aujourd'hui, jour de la Tous-ſaints, ni demain dédié aux trépaſſés : ſi quelqu'un vient je me ſauverai d'abord que je verrai cette porte ouverte, et vous me ſuivrez à la piſte : mais ſi perſonne ne vient je ne bouge pas d'ici; et ſi je meurs de faim, je ne ſais qu'y faire.*

A ce diſcours ce pauvre homme ſe mit en fureur. Il m'appella fou, déſeſpéré, ſéducteur, traître, et que ſais-je. Ma patience fut héroïque : je l'ai laiſſé dire : douze heures ſonnèrent alors. Depuis le moment de mon ré-

réveil ſous la lucarne jusqu'à celui là, il étoit paſſé une ſeule heure. L'affaire importante qui m'occupa pour une demi heure, tandis que le moine déliroit, fut celle de me changer de tout. Le père Balbi avoit l'air d'un payſan; mais il n'étoit pas en lambeaux: ſon gilé de flanelle rouge, et ſes culotes de peau violette n'étoient pas déchirées. Ma perſonne faiſoit peur, et horreur, j'étois tous déchiré, et tout en ſang. J'ai détaché mes bas de ſoye de deux playes que j'avois une à chaque genou; et elles ſaignoient: les plaques de plomb, et la goutière m'avoient mis dans cet état là. Le trou de la porte de la chancellerie m'avoit déchiré gilé, chemiſe, culotes, anches, et cuiſſes; j'avois par tout des écorchures effrayantes. J'ai déchiré des mouchoirs, et je me ſuis fait des bandages par tout comme j'ai pu en les liant avec de la ficelle, dont j'avois un peloton dans ma poche. J'ai mis mon joli habit qui dans ce jour là aſſez froid devenoit comique: j'ai arrangé au mieux mes cheveux que j'ai mis dans la bourſe: j'ai mis des bas blancs, une chemiſe à dentelle, car je n'en avois pas d'autre eſpèce, et deux autres chemiſes, des mouchoirs, et des bas dans mes poches, et

j'ai

j'ai jetté derrière la porte tout le reſte. J'avois l'air d'un homme qui après avoir été au bal, avoit été dans un lieu de débauche, où on l'avoit échevelé. Les bandages qu'on voyoit à mes genoux étoient ce qui gâtoit toute l'élegance de mon perſonnage. Dans cet état j'ai dit au père Balbi de mettre ſur ſes épaules mon beau manteau, et ennuyé de ſes impertinences, j'ai ouvert une fenêtre, et j'ai mis ma tête dehors. Ma figure remarquable par le brillant d'un chapeau à point d'Eſpagne d'or, et par un plumet blanc fut obſervée par des fainéants qui étoient dans la cour du palais, que j'ai vu me fixer, et qui apparemment cherchoient à comprendre comment quelqu'un pouvoit ſe trouver là à une heure pareille, et dans un tel jour. Je me ſuis d'abord retiré bien repenti de mon imprudence : je me ſuis jetté ſur un ſiége plongé dans la plus grande triſteſſe. J'ai ſu ſix mois après, que cette imprudence fut la cauſe de mon bonheur. On eſt allé dire à l'homme qui avoit les clés de ces lieux qu'il y avoit du monde qui devoit y avoir paſſé la nuit, et qu'apparemment il devoit avoir enfermé lui-même ſans le ſavoir ; choſe qu'il conçut poſſible, car il fermoit tard, et quel-

qu'un

qu'un pouvoit s'y être endormi. Cet homme qui s'appelloit Andreoli, et qui exiſte encore aujourd'hui, ſe crut en devoir de courir d'abord pour voir qui étoient ceux, qui par ſon inadvertence devoient avoir paſſé une fort-mauvaiſe nuit.

J'étois donc dans les plus ſombres méditations, lorsque j'ai entendu un bruit de clés, et de quelqu'un qui montoit l'escalier. Tout ému je me lève, je regarde par une fente de la grande porte, et je vois un homme ſeul en perruque noire, et ſans chapeau, qui montoit à ſon aiſe tenant entre ſes mains un clavier. J'ai dit au moine du ton le plus ſérieux de ne pas ouvrir la bouche, de ſe tenir derrière moi, et de ſuivre mes pas. J'ai empoigné mon eſponton le tenant caché ſous mon habit, et je me ſuis poſté à l'endroit de la porte, où j'aurois pu, d'abord ouverte, prendre l'escalier. J'envoyois des vœux à Dieu pour obtenir que cet homme ne fit aucune reſiſtence, car je me voyois en devoir dans le cas contraire de le tuer. Et il eſt certain que j'y étois déterminé.

La porte d'abord ouverte, j'ai vu cet homme comme pétrifié à mon aſpect. Sans m'arrêter, et ſans lui dire le moindre mot,

j'ai

j'ai descendu l'escalier avec la plus grande célérité suivi par le moine. Sans aller lentement, et sans courir, j'ai pris le magnifique escalier qu'on appelle des géants, méprisant la voix, et l'avis du père Balbi, qui ne cessoit de me dire, et de me répéter : *allons dans l'église, dans l'église.* Sa porte étoit à main droite presqu'aux pieds du même escalier.

Les églises à Venise ne jouissent de la moindre immunité pour assurer un coupable quelconque, soit pour le criminel, soit pour le civil, aussi n'y a-t-il plus personne qui aille s'y retirer pour mettre un obstacle aux archers, qui auroient ordre de s'en saisir. Le moine savoit cela, mais cela n'avoit pas la force d'éloigner de lui cette tentation. Il me dit après, que ce qui le poussoit à recourir à l'autel étoit un sentiment de religion, que je devois respecter. *Pourquoi*, lui dis-je, *n'y êtes-vous pas allé tout seul ?* Et il me répondit qu'il n'a pas eu la cruauté de m'abandonner. Je lui ai prouvé que ce qu'il appelloit à cette occasion là sentiment de religion n'étoit que lâcheté pure; et il ne m'a jamais pardonné ce raisonnement : il est vrai que j'aurois pu le lui épargner; mais le fait est, qu'au fond je ne pouvois pas souffrir ce mauvais être.

L'immunité, que je cherchois, étoit au-delà des confins de la séréniſſime république ; je commençois dans ce moment là à m'y acheminer ; j'y étois déjà avec mon eſprit ; mais il falloit y aller avec mon corps. J'ai été tout droit à la porte de la *Carte*, qui eſt la royale du palais ducal ; et ſans regarder perſonne (moyen pour ſe faire moins regarder) j'ai traverſé la *piazzetta* ; je me ſuis approché au rivage ; et entrant dans la première gondole que j'ai vu là, j'ai dit au gondolier, qui étoit ſur ſa poupe *appelle un autre rameur.* Ce rameur accourut dans l'inſtant, et empoigna ſa rame pendant que l'autre, maître de la gondole, me demandoit où je voulois aller. J'ai répondu alors à haute voix, charmé que cinquante *barcaroli* étoient là à m'écouter, toujours curieux : *Je veux aller à Fuſina, et ſi tu vogueras bien vite, je te donnerai un Philippe.* C'étoit lui donner plus que le tarif. Le Philippe étoit une monnoie eſpagnole, qui valoit la moitié d'un ecquin : on n'en voit plus. Après avoir donné cet ordre, je me ſuis jetté nonchalemment ſur le couſſin du milieu, et le père Balbi ſans chapeau, et avec mon manteau s'aſſit comme un ſubalterne ſur la *banquette.* La figure comique

de

de ce moine contribua beaucoup à me faire croire un charlatan, ou un astrologue, car mon habit gêloit les yeux de tous ceux qui me regardoient.

La gondole se détacha vite du rivage, doubla la douane, et commença à fendre avec vigueur les eaux du grand canal de la *Giudecca*, par lequel il faut passer, tant pour aller à Fusine, comme pour aller à Mestre, où effectivement je voulois aller. Lorsque je me fus vu à la moitié du canal, j'ai mis la tête dehors, et j'ai dit au *barcarol* de poupe: *crois-tu que nous serons à Mestre avant quatorze heures?* J'avois entendu sonner treize heures, lorsqu'Andreoli ouvroit la grande porte. Le barcarol me répondit que je lui avois ordonné d'aller à Fusine; et je lui ai répondu qu'il étoit fou, puisqu'à Fusine je n'avois rien à faire. Le second barcarol me confirma que j'avois ordonné à Fusine, et appella en témoin le père Balbi, qui me dit avec un visage à faire pitié qu'il avoit une conscience, et qu'il devoit donner raison aux *barcaroli*. *Je me rends*, dis-je, avec un grand éclat de rire, *je n'ai pas dormi cette nuit, et il se peut que j'aie dit à Fusine: c'est à Mestre que je veux aller.* *Et nous*, répondit le barcarol, *irons à*

Meſtre, et même en Angleterre, ſi vous voulez; mais ſi vous ne m'euſſiez pas demandé, ſi nous y ſerons avant quatorze heures, vous ſeriez reſté bien attrapé; car nous allions à Fuſine. Oui oui Monſieur nous y ſerons, car nous allons à ſeconde d'eau, et de vent.

J'ai alors regardé derrière moi tout le beau canal, et ne voyant pas un ſeul bâteau, admirant la plus belle journée qu'on put ſouhaiter, les premiers rayons d'un ſuperbe Soleil qui ſortoit de l'horizon, les deux jeunes barcaroli, qui ramoient à vogue forcée, et réfléchiſſant en même tems à la cruelle nuit que j'avois paſſé, à l'endroit où j'étois dans la journée précédente, et à toutes les combinaiſons, qui me furent favorables, le ſentiment s'eſt emparé de mon ame, qui s'éleva à Dieu miſéricordieux ſécouant les reſſorts de ma reconnoiſſance, m'attendriſſant avec une force extraordinaire, et tellement que mes larmes s'ouvrirent ſoudain le chemin le plus ample pour ſoulager mon cœur que la joie exceſſive étouffoit, je ſanglottois, je pleurois comme un enfant qu'on mène par force à l'école.

Mon adorable compagnon, qui jusqu'alors n'avoit parlé que pour donner raiſon

aux

aux *barcaroli*, ſe crut en devoir de calmer mes pleurs, dont il ne connoiſſoit pas la belle ſource; et la façon, dont il ſe prit me fit effectivement paſſer tout d'un coup des pleurs à un rire d'une eſpèce ſi ſingulière, que n'y comprenant rien, il m'avoua quelques jours après qu'il me crut devenu fou. Ce moine étoit bête; et ſa méchanceté venoit de ſa bêtiſe: je me ſuis vu à la dure condition d'en tirer parti; mais il m'a presque perdu ſans pourtant en avoir l'intention. Il n'a jamais voulu croire que j'aie ordonné d'aller à Fuſine avec intention d'aller à Meſtre: il diſoit que cette penſée ne pouvoit m'être venue, que lorsque j'étois ſur le grand canal.

Nous arrivâmes à Meſtre. J'ai été tout droit à la *Campane*, auberge où il y a toujours des voituriers. Je ſuis entré dans l'écurie diſant que je voulois aller d'abord à Treviſo, et le maître de deux chevaux, que j'ai jugé bons, m'ayant dit qu'il me ſervira dans une caleche fort-légère en cinq quarts d'heure, je lui ai accordé quinze livres, et je lui ai dit d'atteler d'abord: ce qu'il fit en n'employant que deux minutes. Je ſuppoſois le père Balbi derrière moi; je ne me ſuis retourné que pour lui dire *montons*; mais je ne

l'ai

l'ai pas vu : je le cherche des yeux, je demande où il eſt, on n'en ſait rien. Je dis au garçon d'écurie d'aller le chercher, déterminé à le gronder, quand même il ſeroit allé ſatisfaire à des néceſſités naturelles, car nous étions dans le cas de devoir différer cette beſogne auſſi. On le cherche, on ne le trouve pas ; il ne vient pas ; j'étois comme une ame damnée : je penſe à partir tout ſeul ; mais mon cœur s'oppoſe à ma raiſon : je ne puis pas m'y réſoudre. Je cours dehors, je demande, et tous les poliſſons me diſent qu'ils l'avoient vu, mais qu'ils ne ſavoient pas, où il étoit allé. Je vole tout ſeul dans la grande rue, je parcours les arcades, je m'aviſe de mettre la tête dans un caffé, et je le vois aſſis près du comptoir prenant du chocolat avec toute ſa commodité en cauſant avec la ſervante. Il me voit, et il me dit *aſſeyez-vous, et prenez du chocolat auſſi, puiſque vous devez le payer.* *Je n'en veux pas*, lui dis-je, avec l'angoiſſe au cœur, et je lui ſerre le bras avec une telle rage, que huit jours après il en avoit encore la marque noire. Il ne me répondit rien ; il me voyoit trembler de colère : j'ai payé, et nous ſortîmes pour aller à la voiture, qui m'attendoit à la porte de l'auberge.

A peine faits dix pas, un certain B. To..., bon homme, mais qui avoit la réputation d'être soudoyé par le tribunal, me voit, m'approche, et s'écrie: *comment ici, monsieur! je suis bien charmé de vous voir: vous vous êtes certainement sauvé des plombs, j'en suis bien aise; contez-moi, comment vous avez pu faire ce prodige.* Je me possède; je lui réponds en riant qu'il me faisoit trop d'honneur, et que j'étois en liberté depuis deux jours: il me répond net que cela n'étoit pas vrai, puisqu'il avoit été dans le jour précédent dans un endroit, où il l'auroit su. Le lecteur peut se figurer l'état de mon ame dans ce moment là: je me voyois découvert par un homme que je croyois payé pour me faire arrêter, et qui pour cela n'avoit qu'à cligner l'œil au premier archer que nous aurions rencontré; et Mestre en est plein. Je lui ai dit de parler tout bas, et de venir avec moi derrière l'auberge. Il y vint, et lorsque je n'ai vu personne, et que je me suis vu voisin à un petit fossé, au-delà duquel il y avoit la vaste plaine de la campagne; j'ai mis ma main droite à mon espontoon, et j'ai allongé ma gauche vers le collet de mon homme; mais très-leste il sauta le fossé, et se

mit

mit à courir à toutes jambes en direction opposée à Mestre, se tournant de tems en tems, et me faisant des baisemains, qui vouloient dire *bon voyage*, *bon voyage*, *partez tranquille*. Je l'ai enfin perdu de vue, et j'ai remercié Dieu que la prudence de cet homme m'ait empêché de commettre un crime, car il n'avoit pas de mauvaises intentions; mais ma situation étoit horrible: j'étois alors en guerre déclarée contre toutes les forces de la république, et j'étois seul: je devois donc tout sacrifier à la précaution, et à la prévoyance.

J'ai remis dans ma poche l'esponton, et morne comme un homme qui venoit d'échapper à un danger mortel, j'ai donné un coup d'œil de mépris au lâche, qui m'avoit réduit à cela, et je me suis acheminé à la voiture, où nous montâmes, et où nous arrivâmes à Treviso sans qu'il nous arrive rien de sinistre. Mon compagnon, qui se sentoit coupable, n'osa jamais m'exciter à sortir de mon silence. Je pensois à quelque moyen de me délivrer de cette compagnie, qui avoit tout l'air de devoir me devenir fatale.

J'ai ordonné au maître de la poste de Treviso une voiture à deux chevaux pour

Co-

Conellan pour dix-ſept heures préciſes ; il étoit alors quinze heures et demi. Je me ſentois mourir d'inanition, et j'aurois pu à la hâte manger une ſoupe ; mais un quart d'heure pouvoit m'être fatal : j'avois toujours devant mes yeux une eſcouade d'archers, qui me garrottoient. Il me ſembloit qu'étant rattrapé, j'aurois non ſeulement perdu ma liberté, mais l'honneur. Je me ſuis acheminé à la porte S. Thomas, et je ſuis ſorti de la ville comme un homme, qui alloit ſe promener : après avoir marché un mille ſur le grand chemin, j'en ſuis ſorti pour ne plus y rentrer : je me ſuis déterminé à ſortir de l'état en marchant toujours entre les champs, et non pas par Baſſan, qui auroit été le plus court chemin, mais par Feltre : ceux qui ſe ſauvent, doivent toujours choiſir le débouché le plus éloigné, car on pourſuit toujours les fuyards par le chemin qui mène au plus voiſin, et on les rattrape.

Après avoir marché trois heures, je me ſuis étendu ſur la dure n'en pouvant poſitivement plus : il falloit me procurer quelque nourriture ou mourir là. J'ai dit au moine de placer près de moi mon manteau, et d'aller à une maiſon de fermier que je voyois pour

ſe

ſe faire donner pain, ſoupe, viande, vin, et eau, et je lui ai donné un Philippe pour qu'il le laiſſe en gage pour les plats, et les couverts. Après m'avoir dit qu'il ne me croyoit pas ſi timide, il eſt allé faire la commiſſion. Ce malheureux étoit plus vigoureux que moi: il n'avoit pas dormi, mais dans la journée précédente, il s'étoit nourri, il avoit pris du chocolat, et la prudence ne tourmentoit pas ſon ame: avec cela il étoit maigre: j'avois l'air d'être dix fois plus fort que lui pour reſiſter aux fatigues; mais cela n'étoit pas vrai.

Malgré que cette maiſon ne fût pas une auberge, la bonne fermière nous envoya un bon dîner par une payſanne: le moine me dit qu'elle avoit bien regardé le Philippe, et qu'elle l'avoit ſoupçonné faux, et qu'il l'avoit aſſurée que ſon ami la paieroit avec de la monoie de S. Marc. Mon pauvre ami avoit un peu l'air d'un voleur, et la fermière avoit raiſon. Nous avons fait aſſis ſur l'herbe un excellent repas, qui ne me couta que trente ſous: j'avois alors des dents, qui ne trouvoient jamais la viande trop dure. Lorsque j'ai ſenti le ſomeil qui venoit m'aſſaillir, je me ſuis remis en chemin aſſez bien orienté.

Quatre

Quatre heures après je me ſuis arrêté derrière un hameau, et j'ai ſu d'une bonne payſanne que j'étois à vingt milles de Treviſo. J'étois extrêmement las, et j'avois les jambes enflées aux chevilles : il ne nous reſtoit plus qu'une heure de jour. Je me ſuis couché au milieu d'un bouquet d'arbres ; et j'ai fait aſſeoir près de moi mon compagnon. Je lui ai dit avec le ton de la plus tendre amitié que nous devions aller à *Borgo di Val Sugana* première bonne ville qu'on trouve au-delà des confins de la république, ville appartenante à l'évêché de Trente, où nous ſerions auſſi ſûrs qu'à Londres, et où nous pourrions nous repoſer autant qu'il nous ſeroit néceſſaire pour recouvrer entièrement nos forces : mais que pour parvenir à cette ville nous avions beſoin de prendre des précautions eſſentielles, dont la première étoit celle de nous ſéparer en y allant lui d'un côté, moi d'un autre, lui par le bois du *Mantello*, moi par les montagnes, et par Feltre, lui par la plus facile, et avec tout l'argent que j'avois, moi ſans le ſou, et par la plus difficile. Je lui ai dit que je lui faiſois préſent de mon manteau qu'il auroit pu très-facilement troquer contre une capotte, et un chapeau, et que pour lors

il ſe ſeroit trouvé bien masqué, et ſecondé par ſa phyſionomie tout le monde l'auroit pris pour un vrai payſan. Je l'ai donc prié de vouloir bien me quitter d'abord, et m'attendre à *Borgo de Valſugana*, où il auroit pu ſe trouver le ſurlendemain, et où je le priois de m'attendre l'eſpace de vingt quatre heures. Je lui ai indiqué la première auberge que d'abord entré dans la ville il trouveroit à ſa main gauche. Je lui ai dit que j'avois beſoin de repos, et que je ne pouvois me le procurer qu'avec une entière tranquillité d'ame, et que d'abord que je me verrois ſeul, quoique ſans argent, j'étois ſûr que Dieu m'inſpireroit le vrai moyen de m'en procurer ſans m'expoſer au plus grand de tous les malheurs, qui étoit celui de me voir arrêté. Que nous devions d'ailleurs être ſûrs qu'à l'heure qu'il étoit tous les archers de l'état devoient avoir été avertis de notre fuite par des exprès, et avoir reçu ordre de nous chercher dans toutes les auberges, et que le premier des ſignalemens, qu'on devoit leur avoir envoyé, devoit certainement être que nous étions deux, et que nous étions vêtus comme nous l'étions, dont lui ſans chapeau, et avec un manteau de bout de ſoye devenoit

le plus remarquable. Je lui ai vivement peint tout le déplorable de mon état, et le beſoin indiſpenſable que j'avois de repoſer dix heures libre de toute crainte, affoibli comme j'étois par une laſſitude, qui me rendoit comme perclus de tous mes membres. Je lui ai montré mes genoux, mes jambes, et mes pieds avec des veſſies, car les ſouliers fort-minces que j'avois n'étant faits que pour marcher ſur le beau pavé de Veniſe étoient tous déchirés. Je devois ſans nulle exagération périr de langueur dans la même nuit, ſans un bon lit; et je devois exclurre tous ceux des auberges. A l'heure même où je parlois, un ſeul homme auroit pu me garrotter, et me mener en priſon, car je n'aurois pu lui faire aucune réſiſtence. En lui repréſentant cela, je l'ai convaincu qu'allant chercher un gîte tous les deux enſemble nous risquions d'être arrêtés ſur le champ, ſur le ſimple ſoupçon que nous aurions pu être les deux qu'on cherchoit. Mon cher compagnon me laiſſa terminer mon discours ſans jamais prononcer le mot, et m'écouta toujours avec la plus grande attention.

Pour toute réponſe il me dit en peu de mots qu'il s'attendoit à tout ce que je venois

de

de lui dire, et qu'il avoit déjà pris son parti là-dessus jusque du tems qu'il étoit encore en prison : qu'il étoit décidé à ne pas me quitter, quand même cela auroit dû lui couter la liberté, et la vie. Une réponse si ronde, et inattendue me surprit au plus haut degré. J'ai alors fini de bien connoître cet homme, et j'ai vu qu'il ne me connoissoit pas. Je n'ai pas différé une minute à exécuter un projet formé sur le champ, et que l'exigeance du cas me démontroit comme le seul remède contre une pareille brutalité : il tenoit du comique ; mais je voyois en même tems qu'il pouvoit terminer tragiquement.

Je me suis levé non sans effort : j'ai noué ensemble mes deux jarretières, je l'ai mésuré, et puis j'ai tracé sa mésure sur le terrain ; et mon esponton à la main, j'ai commencé une petite excavation avec le plus grand empressement ne répondant rien à toutes les questions qu'il me faisoit. Après un quart d'heure d'ouvrage, je lui ai dit en le regardant tristement, qu'en qualité de crétien je me croyois obligé à l'avertir qu'il devoit se recommander à Dieu. *Je vous enterrerai ici tout vivant*, lui dis-je, *ou si vous êtes le plus fort, ce sera vous même qui m'y enterrerez. C'est à ceci que votre brutale*

obsti-

obſtination me réduit : vous pouvez cependant vous ſauver, car je ne courrai pas après vous pour vous rejoindre. Voyant qu'il ne me répondoit pas, j'ai pourſuivi mon travail : j'ai commencé à avoir peur de me voir pouſſé à bout, et de devoir lutter contre cet animal, dont il eſt certain que je voulois me défaire.

En fin ſoit réflexion, ſoit peur, il ſe jetta près de moi : ne ſachant pas ſes intentions, je lui ai préſenté la pointe de mon verrou ; mais il n'y avoit rien à craindre : il me dit qu'il alloit faire tout ce que je voulois. Je l'ai alors embraſſé ; je lui ai répété ſa leçon ; je lui ai confirmé la promeſſe de le rejoindre, et je lui ai donné tout le reſte des deux cequins que le comte m'avoit donné. Je ſuis reſté ſans le ſou, et je devois paſſer deux rivières. Je me ſuis malgré cela bien félicité d'avoir ſu me délivrer de la compagnie d'un homme de ce caractère : pourlors je n'ai plus douté de ſortir d'affaires.

J'ai obſervé ſur une colline à cinquante pas un berger, qui conduiſoit un troupeau de dix à douze brébis, et je m'y ſuis adreſſé pour prendre des informations qui m'étoient néceſſaires. Je lui ai demandé, comment s'appelloit cet endroit, et il me dit que j'étois

à *Val de piadene*, ce qui me surprit à cause du chemin que j'avois fait. Je lui ai demandé le nom des maîtres de cinq à six maisons que de cette éminence je voyois à la ronde, et j'ai trouvé qu'ils étoient tous de ma connoissance, et tous à la campagne dans cette saison là, où les venitiens vont tous faire la Sainmartin quelque part; je devois avec grand soin éviter la rencontre de qui que ce fût. J'ai vu un palais de la maison Gr., dont un vieillard, qui étoit précisement alors inquisiteur d'état, s'y trouvoit; je ne devois pas me laisser voir. J'ai demandé à qui appartenoit une maison rouge que je voyois à quelque distance, et ma surprise fut grande, lorsque j'ai su que c'étoit la maison du capitaine de campagne qui est le chef des archers. J'ai dit adieu au payſan, et machinalement j'ai descendu la colline: il est inconcevable que je me sois acheminé à cette terrible maison dont raisonnablement, et naturellement j'aurois dû m'éloigner; j'y ai été en droite ligne, et en vérité je sais que je n'y ai pas été d'une volonté déterminée. S'il est vrai que nous possédions tous une existence invisible bienfaisante, qui nous pousse à notre bonheur, comme il arrivoit quelque-fois à Socrate, pourrois-

rois-je sans crainte croire, que quelque lecteur se moque de moi, que je fus poussé à cette maison par mon bon génie? Je dois le croire, car la nature, et la raison me repoussoient delà, et je ne connois pas en pure physique un troisième moteur. Je conviens que dans toute ma vie, je n'ai jamais commis une plus grande imprudence.

J'entre dans cette maison sans hésiter, et même d'un air fort-libre; je vois dans la cour un jeune enfant qui joue à la toupie, et je lui demande, où est son père: il ne me répond pas; il va appeller sa mère, et je vois dans un moment une belle femme enceinte, qui me demande fort-poliment ce que je veux de son mari, qui n'y étoit pas. Ma présence lui en imposa. Je lui ai dit que j'étois fâché que *mon compère* ne fut pas chez lui autant que charmé d'avoir connu sa belle moitié. *Compère*? dit-elle. *Vous êtes donc son Excellence Vetturi, qui eut la bonté de promettre à mon mari d'être le parrain de l'enfant, dont je suis grosse. Je suis bien enchantée de vous connoître, et mon mari sera au désespoir de ne s'être pas trouvé chez vous.* Je lui ai répondu que j'espérois qu'il ne tarderoit pas à arriver, car j'avois besoin de lui demander à souper, et un lit, ne

voulant me montrer à personne dans l'état où j'étois. Elle me dit avec vivacité qu'un bon lit, et un passable souper ne me manqueroient pas, mais qu'il ne falloit pas espérer son mari de retour, puisqu'il n'y avoit qu'une heure qu'il étoit sorti à la tête de dix hommes à cheval pour aller chercher deux prisonniers, qui s'étoient enfuis des plombs, dont l'un étoit Patricien, et l'autre un particulier nommé C.....; elle disoit, que s'il les trouvoit, il les conduiroit à Venise, et ne les trouvant pas, il emploieroit au moins deux, ou trois jours à les chercher. Charmé de me trouver persuadé, j'ai fait semblant d'en être fâché, et de refuser de rester chez elle, craignant de la gêner; mais elle sut se servir de manières, auxquelles la politesse veut qu'on se rende, et j'ai cédé. Pour donner à ma fable un air de vérité, j'ai dit qu'un domestique viendroit peut-être me chercher avec ma voiture; mais que si je dormois, je la priois de ne pas me faire réveiller: je lui ajoutai, que ce qui me faisoit plaisir étoit, que personne de mes amis ne devineroit jamais où j'étois. J'ai vu qu'elle observoit mes genoux, et je n'ai pas attendu qu'elle m'interroge pour lui dire que je m'étois blessé en tombant de cheval.

cheval. Elle appella alors sa mère, belle femme aussi; et après lui avoir dit à l'oreille qui j'étois, elle ajouta qu'il falloit me donner à souper, et que c'étoit à elle à panser mes blessures. Je me suis laissé conduire, sans faire plus des façons, dans une chambre, où j'ai vu un lit, qui avoit bonne apparence, et la jeune femme me quitta disant qu'elle ne vouloit pas me gêner.

Cette jolie femme d'archer n'avoit pas l'esprit de son métier, car rien n'avoit plus l'air d'un conte que l'histoire que je lui avois fait. A cheval avec des bas blancs! A la chasse en habit de taffetas, et sans manteau de drap! Dieu sait combien son mari doit s'être moqué d'elle à son retour. Sa mère eut soin de moi avec toute la politesse, que j'aurois pu prétendre chez des personnes de la première distinction. Elle prit un ton de mère, et pour sauver sa dignité en soignant mes blessures, elle m'appella son fils. Si mon ame eut été tranquille, je lui aurois donné des marques non équivoques de ma politesse et de ma reconnoissance; mais l'endroit, où j'étois, et le rôle dangereux que je jouois, m'occupoient trop sérieusement.

Après avoir visité mes genoux et mes hanches, elle me dit, qu'il me falloit un peu souffrir, mais que le lendemain je me trouverois guéri : je devois seulement tenir toute la nuit les serviettes imbibées, qu'elle appliqua sur mes playes, et dormir sans jamais bouger. J'ai bien soupé, et après je l'ai laissée faire : je me suis endormi pendant qu'elle m'opéroit, car je ne me suis jamais souvenu de l'avoir vue me quitter. Tout ce que j'ai pu rappeller à ma mémoire le lendemain fut, que j'ai mangé, et bu avec un exellent appetit, et que je me suis laissé déshabiller comme un enfant : je n'avois ni courage, ni peur, je ne parlois pas, je ne pensois pas; j'ai mangé pour suppléer à la nécessité que j'avois de nourriture, et j'ai dormi cédant à un besoin, auquel je ne pouvois pas resister: j'ignorois tout ce qui dépendoit d'un certain raisonnement. Je n'ai jamais su ni avec quelle eau elle me frotta, ni si j'ai souffert pendant qu'elle me frottoit. Il étoit une heure de nuit, lorsque j'ai fini de manger, et le matin en me réveillant, et entendant sonner douze heures, j'ai cru que c'étoit un enchantement, car il me sembloit que je ne m'étois endormi que dans ce moment là. Il m'a fallu plus de cinq minutes

pour

pour rappeller mon ame à ſes fonctions, pour m'aſſurer que ma ſituation étoit réelle, pour paſſer en un mot du ſomeil au vrai réveil. Mais d'abord que je me ſuis reconnu, je me ſuis vite débarraſſé des ſerviettes, étonné de voir mes playes tout-à-fait ſeches. Je me ſuis habillé dans moins de trois minutes; j'ai mis moi-même mes cheveux dans la bourſe; j'ai mis une chemiſe, et des bas blancs, et je ſuis ſorti de ma chambre que j'ai trouvé ouverte. J'ai deſcendu l'escalier, paſſé la cour, et quitté cette maiſon ſans faire nulle attention qu'il y avoit là deux hommes de bout qui ſans aucun doute ne pouvoient être qu'archers. Je me ſuis éloigné de cet endroit, où j'ai trouvé politeſſe, bonne chère, ſanté, et tout le recouvrement de mes forces, avec un ſentiment d'horreur, qui me faiſoit friſſonner, car je voyois que je m'étois expoſé très-imprudemment au plus évident de tous les risques. Je m'étonnois d'être entré dans cette maiſon, et plus encore d'en être ſorti, et il me paroiſſoit impoſſible de n'être pas ſuivi, et arrêté à chaque pas que je faiſois. J'ai marché cinq heures de ſuite par bois, et montagnes ſans jamais rencontrer que quelques payſans. Je me ſuis apperçu que j'avois oublié

ſur le lit ma chemiſe, mes bas, et un mouchoir, et j'en fus affligé, car il ne me reſtoit plus qu'une autre chemiſe; mais le malheur ne me parut pas grand: ma ſeule penſée étoit celle de me voir bientôt au-delà de Feltre.

Il n'étoit pas encore midi, lorsqu'allant mon chemin, j'ai entendu le ſon d'une cloche: regardant en bas de la petite éminence où j'étois, j'ai vu la petite égliſe d'où le ſon venoit, et voyant du monde qu'y entroit, j'ai cru que c'étoit une meſſe, et il me vint envie d'aller l'entendre: lorsque l'homme eſt dans la détreſſe, tout ce qui lui vient dans l'eſprit lui paroît inſpiration. C'étoit le jour de trépaſſés: je deſcends, j'entre dans l'égliſe, et je ſuis ſurpris d'y voir M. Marc. Gr. neveu de l'inquiſiteur d'état, et M. M. Pis. ſon épouſe: je les ai vu étonnés. Je leur ai fait la révérence, et j'ai entendu la meſſe. A ma ſortie de l'égliſe monſieur me ſuivit, madame y reſta. Il me dit en m'approchant, *que faites-vous ici, où eſt votre compagnon?* Je lui ai répondu que je me ſauvois d'un côté tandis que par mon conſeil il avoit pris un autre chemin avec ſeize livres que je poſſédois, et que je lui ai donné, étant par là reſté ſans le ſou: je lui ai clairement demandé le ſecours

dont

dont j'avois beſoin pour ſortir de l'état : il me répondit qu'il ne me pouvoit rien donner ; mais que je pouvois compter ſur pluſieurs hermites que je trouverois chemin faiſant, qui ne me laiſſeroient pas mourir de faim. Il me dit que ſon oncle avoit ſu notre évaſion à midi dans la journée précédente, et qu'il n'en avoit pas été fâché. Il me demanda alors comment j'avois pu réuſſir à percer les plombs, et je lui ai répondu que les hermites pouvoient alors ſe diſpoſer à dîner, et que n'ayant pas le ſou, je n'avois pas non plus de tems à perdre : et lui tirant la révérence, je l'ai laiſſé. Ce refus de ſecours me fit plaiſir ; je crois que monſieur fut charmée de ſe trouver plus grande que celle du vilain, qui put dans un cas pareil écouter ſon avarice. On m'a écrit à Paris, que lorſque Madame ſut la choſe, elle lui dit des injures. Il n'eſt pas douteux que le ſentiment loge chez les femmes plus ſouvent que chez les hommes.

J'ai marché juſqu'au Soleil couchant ; et las, et affamé, je me ſuis arrêté à une maiſon ſolitaire, qui avoit bonne mine. J'ai demandé de parler au maître, et la concierge me dit qu'il étoit allé à une noce au-delà de la rivière, où il devoit paſſer la nuit ; mais

qu'elle

qu'elle me feroit à ſouper, comme ſon maître lui en avoit donné l'ordre. J'ai accepté lui diſant que j'avois beſoin de me coucher. Elle me fit entrer dans une belle chambre, où d'abord que j'ai vu ſur une table encre, et papier, j'ai écrit une lettre de remercîment au maître de la maiſon, que je ne connoiſſois pas. J'ai vu par l'adreſſe de pluſieurs lettres, qui étoient là que j'étois chez M. de Rombenchi conſul, je ne me ſouviens pas de quelle puiſſance. J'ai cacheté ma lettre, et je l'ai laiſſée à la bonne femme, qui me fit un ſouper délicat, et me traita avec tous les égards. Au bout d'un excellent ſomeil d'onze heures, je partis, je paſſai le fleuve diſant que je paierois à mon retour, et j'ai marché cinq heures. Le père gardien d'un couvent de capucins me donna à dîner, et je crois qu'il m'auroit auſſi donné de l'argent, s'il n'eût pas eu peur de me ſcandaliſer. Je me ſuis remis en chemin, et deux heures avant la fin du jour, j'ai demandé à un payſan à qui appartenoit une maiſon, que je voyois, et je me ſuis réjoui en entendant le nom d'un de mes amis aſſez riche, et que je croyois honnête homme. Je m'achemine à cette maiſon, j'y entre, je demande le maître, on me dit

qu'il

qu'il écrit, qu'il eſt ſeul, et on me montre la chambre au rez de chauſſée. Je l'ouvre, je le vois; je cours pour l'embraſſer, il ſe lève, et il me repouſſe en reculant: il me dit des raiſons, qui m'outragent, et qui m'irritent, et je me venge lui demandant ſoixante ecquins ſur un billet à vue ſur M. de Br...: il me les refuſe me diſant que ſon précipice ſeroit immanquable, lorsque le tribunal ſauroit qu'il m'avoit donné ce ſecours: il me dit de m'en aller d'abord; et qu'il n'oſeroit pas même m'offrir un verre d'eau, car il auroit fallu attendre une minute. C'étoit un homme de ſoixante ans courtier de change, qui m'avoit des obligations. Son cruel refus fit en moi un effet bien différent de celui de M. Gr... Soit colère, ſoit indignation, ſoit droit de raiſon ou de nature, je l'ai pris au collet lui préſentant mon eſponton, et lui diſant que j'allois le tuer, s'il élevoit la voix. Tout tremblant alors il tira de ſa poche une petite clé, et voulut me la donner me montrant un tiroir, où il y avoit de l'argent. Je lui ai dit de l'ouvrir lui-même, ce qu'il fit me diſant de me ſervir d'un tas de ecquins que je voyois: je lui ai ordonné alors de me donner ſix ecquins avec ſes propres mains:

il

il me dit qu'il avoit cru que je lui en eusse demandé soixante: *c'est vrai*, lui dis-je, *mais actuellement que tu m'as réduit à employer la violence, je n'en veux que six, et tu n'auras pas de billet, mais je te promets que je te les ferai payer à Venise, où je te déshonorerai en écrivant des lettres circulaires, qui te feront connoître pour le plus lâche des hommes.* Il se jetta alors à genoux me conjurant de prendre tout, si je croyois d'en avoir besoin, mais ma réponse fut un coup de pied dans la poitrine, et une menace de lui brûler la maison, si, à ma sortie de chez lui, il eût osé m'inquiéter.

J'ai marché deux heures, et voyant la nuit, je me suis arrêté à une maison de payſan, où j'ai trouvé du fromage, du pain, des œufs, et du vin, disposé à dormir sur la paille. N'ayant pas assez de monnoie pour me changer un cequin, je l'ai envoyé en chercher à la paroisse lui disant que j'acheterois volontiers un manteau. Je dormois à son retour, et il ne m'a pas réveillé; mais le matin il me montra une vieille redingote bleue de gros drap appartenante au curé: je lui en ai donné deux cequins, et je suis parti. Je me suis acheté à Feltre des souliers, et j'ai passé à cheval d'un âne la bicoque qu'on appelle

pelle *la Scala*. Un garde qui étoit là ne m'a pas seulement demandé mon nom. J'ai pris une charette à deux chevaux, et je suis arrivé le soir à *Borgo de Valsugane*, où à l'auberge indiquée, j'ai trouvé le moine. S'il ne m'eût pas approché, je ne l'aurois pas reconnu. Une redingote verte, et un chapeau rabattu au-dessus d'un bonnet de coton le déguisoient tout-à-fait. Il me dit qu'un fermier lui avoit donné tout cela pour mon manteau, et un cequin avec, et qu'il étoit arrivé à *Borgo* le matin, où il avoit fait bonne chère: il termina sa narration me disant fort-noblement qu'il ne m'attendoit pas, car il n'avoit pas cru que j'eusse eu intention de lui tenir parole. J'ai passé dans cette auberge toute la journée suivante écrivant sans sortir du lit. Le père Balbi écrivit des lettres impertinentes au père supérieur de son couvent, et à ses frères, et des tendres aux servantes qu'il avoit rendu fécondes. J'ai écrit plus de vingt lettres, dont dix à douze circulaires, où je rendois compte des six cequins que j'avois eu, et du moyen que j'avois employé pour les obtenir.

Le lendemain j'ai dormi à *Pergine*, où un jeune comte d'Alberg vint me voir, ayant su, je n'ai jamais su comment, que nous étions

étions des gens, qui ſe ſauvoient de l'état de Veniſe. J'ai paſſé à Trente, et delà à Bolzan, où n'ayant plus d'argent pour avancer chemin, je me ſuis préſenté à un vieux banquier nommé Mench, auquel j'ai demandé un homme ſûr pour l'envoyer me prendre de l'argent à Veniſe : je l'ai prié en même tems de nous recommander à un aubergiſte juſqu'au retour de l'homme. Ce banquier qui rioit toujours fit tout. En huit jours, dans leſquels nous ne ſommes jamais ſortis, et que j'ai tous paſſés au lit, l'homme eſt retourné avec une lettre de change de cent cequins ſûr le même Mench. Avec cet argent je me ſuis habillé; mais je me ſuis auparavant acquitté de ce devoir vis à vis du pere Balbi, qui me diſant toujours, que ſans lui je ne me ſerois jamais ſauvé, me faiſoit entendre qu'il étoit devenu propriétaire juridique au moins de la moitié de toute ma fortune éventuelle.

J'ai pris la poſte, et ayant voulu dormir toutes les nuits, nous ſommes arrivés à Munick le quatrième jour. Mon camarade devenoit chaque jour plus inſoutenable. Il devenoit amoureux de la ſervante dans toutes les auberges, et ne ſachant pas parler, ni

remplacer les désagrémens de sa personne par les bonnes manières, ou par l'argent, je me pâmois de rire le voyant souvent régalé des soufflets qu'il recevoit des Maritornes du Tyrol avec une résignation angélique. Il me trouvoit avare, et vilain, parceque je n'ai jamais voulu lui donner de l'argent, avec lequel il auroit espéré de séduire leur vertu.

Je fus me loger au cerf, où j'ai d'abord su que deux jeunes frères vénitiens de l'illustre famille Cont.... étoient là depuis quelque tems, accompagnés par un comte Pomp.... veronois, mais n'étant pas connu d'eux, je n'ai pas pensé à aller les voir, d'autant plus que je n'avois plus besoin de rencontrer des hermites. Je fus faire ma révérence à la comtesse de Coronini, qui m'avoit connu à Venise, et qui étoit fort-bien en cour.

Cette illustre dame âgée alors de soixante et dix ans m'a très-bien reçu, et m'a promis de parler à l'électeur pour me faire obtenir la sureté de l'azile. Elle me l'a annoncée le lendemain pour moi, mais non pas pour mon comarade, car l'électeur ne vouloit pas avoir des démêlés avec les somasques, dont un couvent étoit dans Munick; ils auroient pu prétendre d'avoir des droits sur le père Balbi en

qua-

qualité de membre fugitif de la religion : la comteſſe me conſeilla de le faire d'abord ſortir de la ville pour aller ſe recouvrer ailleurs, et éviter ainſi quelque mauvais tour que les moines ſes confrères pouvoient lui jouer.

J'ai d'abord été chez le jéſuite confeſſeur de l'électeur pour obtenir de lui quelque recommandation dans quelque ville de l'empire en faveur de cet infortuné. Le jéſuite me reçut fort-mal : il me dit par manière d'acquit qu'à Munick on me connoiſſoit à fond : je lui ai demandé d'un ton ferme, s'il me donnoit cet avis comme une bonne, ou comme une mauvaiſe nouvelle, et il ne m'a pas répondu. Il m'a laiſſé là ; et quelqu'un me dit qu'il étoit allé pour vérifier un miracle tout récent, dont toute la ville parloit. Un prêtre qui étoit là me dit que l'impératrice veuve de Charles VII. morte dans ces jours là avoit, quoique morte les pieds chauds, et que je pouvois aller voir cela moi-même, ſi j'en avois envie, puiſque ſon corps étoit expoſé au public. Ce miracle m'intéreſſa, car j'avois toujours froid aux pieds : il me prit envie d'aller voir le prodige, et m'étant mis à genoux pour aſperger l'auguſte morte, j'ai réellement trouvé ſes pieds chauds ; mais c'étoit

l'effet

l'effet d'un poële ardent, qui étoit très-près de ſes mêmes pieds. Un danſeur que j'ai vu là, et qui me connoiſſoit beaucoup, me fit compliment, et m'invita à dîner. Sa femme, venitienne, jolie, et remplie de talent, que j'avois connu enfant, me fit le plus gracieux accueil, et me voyant embarraſſé à cauſe de mon camarade, que je ne voulois pas abandonner, elle m'a offert une lettre de recommandation à Augsbourg au chanoine Baſſi doyen du chapître de S. Maurice, qui étoit ſon ami. J'ai accepté cette lettre qu'elle écrivit d'abord, et j'ai fait partir mon compagnon à la pointe du jour dans une bonne voiture lui promettant de penſer à lui dans le cas que la recommandation n'eût pas la force, dont il avoit beſoin. Quatre jours après j'ai ſu par ſa lettre même qu'on l'avoit accueilli, logé, vêtu en abbé, préſenté au magiſtrat, et au prince évêque. Outre cela l'honnête, et noble doyen lui avoit promis d'avoir ſoin de lui juſqu'à ce qu'il eut obtenu de Rome une diſpenſe de ſes vœux monaſtiques, et un plein pardon de la république. Il finiſſoit ſa lettre par me demander quelques cequins pour ſes ménus plaiſirs, car il étoit trop noble, diſoit-il, pour en de-

mander au doyen, qui ne l'étoit pas assez pour lui en offrir. Je ne lui ai pas répondu.

Resté seul, et tranquille, j'ai pensé à rétablir ma santé ; car les fatigues, et les peines souffertes m'avoient donné des contractions aux nerfs, qui pouvoient devenir sérieuses. Un bon régime me rendit en moins de trois semaines ma parfaitte santé. Dans ces mêmes jours Madame Rivière vint de Dresde à Munick avec ses deux filles, et un fils pour aller marier son ainée à Paris. Je connoissois le fils, excellent garçon, qui vit aujourd'hui à Paris chargé de famille, et d'affaires de la maison électorale de Saxe. Sa mère très-bonne femme, qui connoissoit d'ailleurs tous mes parens, fut enchantée de me conduire gratis dans la seule ville de l'univers faite pour ceux qui ont besoin d'invoquer le suffrage de la fortune. Ce coup de bonheur me fit prévoir toutes les graces que la déesse se plairoit à me faire dans la carrière d'avanturier, sur laquelle je devois me mettre: elles furent excessives, mais je n'en ai pas fait bon usage ; j'ai démontré par ma conduite que la fortune se plait à favoriser ceux qui abusent de ses bienfaits.

Les

Les plombs en quinze mois me donnèrent le tems de connoître toutes les maladies de mon esprit, mais je n'y ai pas demeuré assez de tems pour me fixer à des maximes faites pour les guérir. Madame Rivière partit de Munick le 18 de Decembre m'assurant qu'elle s'arrêteroit à Strasbourg huit jours. Dans le même jour, j'ai reçu de l'argent de Venise, et je suis parti seul le lendemain. Sept heures après mon départ, je me suis arrêté à Augsbourg non pas tant pour voir le père Balbi, comme pour avoir la satisfaction de connoître l'aimable Doyen, qui en avoit agi en prince vis à vis de mon malheureux compagnon sur la simple recommandation d'une danseuse.

Je l'ai trouvé habillé en abbé, mal poudré, bien logé, et bien servi. Le doyen n'étoit pas en ville. Il me dit, que quoiqu'il ne lui manquât rien, il se trouvoit dans la misère, car il n'avoit pas le sou, et qu'il étoit étonnant que le doyen, qui le savoit, ne lui donnât pas de tems en tems quelque couple de ducats. Je lui ai demandé, pourquoi il ne se faisoit pas envoyer de l'argent par les nobles venitiens ses frères, ses cousins, ses oncles, ou par quelques amis, et il me ré-

répondit qu'il n'avoit que des ennemis: il auroit dû me dire qu'ils étoient tous aussi gueux que lui. J'avois de l'argent, mais j'ai su résister à la tentation de lui en donner: c'étoit un ingrat, bas, vil, et insatiable. A la fin de Mars, j'ai reçu à Paris une lettre de l'honnête doyen, qui me fit la plus grande peine. Il me disoit que le père Balbi s'étoit évadé de chez lui avec une servante lui enlevant une petite somme, une montre d'or, et douze couverts d'argent, et qu'il ne savoit pas, où il étoit allé. Vers la fin de l'année on m'a écrit de Venise qu'on l'avoit remis sous les plombs. J'ai su après que d'Augsbourg, il étoit allé se refugier à Coire capitale des grisons avec la servante, où il demanda d'être agrégé à l'église des calvinistes, et d'être reconnu pour mari légitime de la dame, qui étoit avec lui: mais lorsqu'on sut qu'il ne savoit rien faire pour soutenir sa vie, on n'a pas voulu de lui. Lorsqu'il n'eut plus d'argent, la servante qu'il avoit trompé, l'a quitté après l'avoir battu plusieurs fois. Le père Balbi alors ne sachant pas où aller, ni comment faire pour vivre prit le parti d'aller à Bresse ville appartenante à la république, où il se présenta

au

au gouverneur, lui dit ſon nom, ſa fuite, et ſon repentir, et le pria de le prendre ſous ſa protection pour obtenir ſon pardon. La protection du gouverneur commença par faire mettre en priſon le ſot recourant; puis il écrivit au tribunal, lui demandant ce qu'il devoit en faire, et en conſéquence des ordres qu'il reçut, il lui envoya ce fugitif enchaîné, qu'il remit de nouveau ſous les plombs, où il ne trouva pas le comte Asquin, que par pitié de ſon âge, on avoit envoyé aux *quatre* trois mois après mon évaſion. Cinq ou ſix ans après, j'ai ſu que le tribunal avoit envoyé hors des plombs mon ancien compagnon le réléguant dans le couvent de l'inſtitution, qui eſt bâti ſur une éminence près de Feltre; mais il n'y demeura que ſix mois: il s'eſt enfui, et il alla à Rome ſe jetter aux pieds du pape Rezzonico, qui lui permit de devenir prêtre ſéculier. Il retourna alors à ſa patrie, où il vécut toujours dans la misère, parceque ſans conduite. A mon retour à Veniſe il eſt venu me voir tout en lambeaux; il me fit pitié, et j'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu par foibleſſe de cœur, et non pas par vertu. Il finit ſes jours l'année 85.

J'ai rejoint à Strasbourg la charmante famille, avec laquelle je suis arrivé à Paris le matin du jour 5 de Janvier de l'année 1757 jour de mecrédi. Je n'ai jamais de ma vie fait un plus agréable voyage. Le bon sens de la mère, l'esprit cultivé du fils, la beauté parfaitte, l'esprit gai, et les talens de la charmante fille formoient une société, dont les charmes ne me laissoient rien à désirer. Après avoir vu le plus cher de tous mes amis, je courus à Versailles dans un pôt de chambre, que j'ai pris au pont royal pour aller embrasser M. de Sers, noble napolitain sur l'ancienne amitié duquel je comptois beaucoup. Je suis arrivé à la cour à quatre heures, et ayant su qu'il étoit parti avec l'ambassadeur comte de Cant... j'ai pensé d'aller dîner avant que de retourner à Paris.

Mais à peine arrivé à la grille dans ma même voiture, je vois une grande quantité de monde courir de tout côté dans la plus grande confusion, et j'entends tout le monde crier: *le roi est assassiné; on vient de tuer Sa Majesté.* Mon cocher plus effrayé que moi veut suivre son chemin, mais on arrête la voiture, on me fait descendre, et on me met dans le corps de garde, où je vois en

moins

moins de trois minutes, plus de vingt personnes, que je juge aussi innocentes que moi. Je ne savois que penser, et ne croyant pas aux enchantemens, je croyois de rêver, lorsqu'un officier entra, nous demanda fort-poliment excuse à tous, et nous dit que nous pouvions aller notre chemin: *le roi*, dit-il, *est blessé, et n'est pas mort: l'assassin que personne ne connoît est arrêté: on cherche par tout M. de la Martinière.*

Remonté dans ma voiture comme tous les autres, et absorbé par la surprise causée par un évenement si extraordinaire, j'ai refusé une place à une aimable figure d'homme, qui me la demanda de la meilleure grace. On dit que la politesse ne gâte jamais rien; et il faut laisser qu'on le dise. Il y a des momens, où la politesse est positivement hors de saison, et où la prudence ordonne d'être impoli.

Dans les trois heures, que j'ai employé pour retourner à Paris, trois cent couriers pour le moins me devancèrent à tout moment allant ventre à terre: ces couriers ne faisoient que répéter à haute voix la nouvelle, qu'ils portoient: les premiers dirent que le roi avoit été saigné, et que la blessure étoit

mor-

mortelle ! les ſeconds que le chirurgien répondoit de ſa vie : les troiſièmes que la bleſſure étoit légère ; et à la fin que ce n'étoit qu'une égratignure de la pointe d'un couteau. Le lendemain on en a pas ſu d'avantage, ni jamais, malgré un très-ſévère procès, qui conta au roi cinq millions, qui fut imprimé, et connu de tout le monde, et qui n'a rien de commun avec l'hiſtoire de ma fuite, qu'il me ſemble devoir terminer ici.

Quand il me prendra envie d'écrire l'hiſtoire de tout ce qui m'eſt arrivé en dix-huit ans, que j'ai paſſé parcourant toute l'Europe jusqu'au moment qu'il plut aux inquiſiteurs d'état de m'accorder la permiſſion de retourner libre dans ma patrie d'une façon qui me fut très-honorable ; je la commencerai à cette époque, et mes lecteurs la trouveront écrite avec le même ſtyle, car il n'y a pas d'écrivain, qui en ait deux, tout comme il n'y a pas de viſage, qui ait deux phyſionomies. Mon hiſtoire, ſi je l'ecris, ſera inſtructive dans pluſieurs points de morale. On apprendra que le plus ſouvent l'homme a tort de s'attribuer du mérite pour ce qu'il fait de bon ; et double tort de calomnier la for-

fortune mettant sur son compte les maux, qui lui arrivent: mon histoire démontrera que nous sommes tous des imbécilles, lorsque nous allons chercher loin de nous les causes de tout ce qu'il nous arrive de sinistre: nous les trouverons toutes directement, ou indirectement dans nous-mêmes; mais dans l'examen gardons-nous bien de chatouiller notre amour propre: il rend épaisse la divine lumière de la vérité; il nous séduit, il nous aveugle: il s'agit de nous ériger en juges de nous-mêmes, et non pas en avocats. *Male verum*, dit mon maître, *examinat omnis corruptus judex.* Si je fais tant que d'écrire mon histoire, il est possible, qu'elle ne paroisse qu'après ma mort, puisque déterminé à dire la vérité, il faudra que très-souvent je me maltraite, et cela ne m'amusera pas: si je me suis pardonné ce n'est pas une bonne raison pour que je prétende que tout le monde doive avoir pour moi la même bonté, que j'ai eu moi-même.

Je conviens avec un prince digne de l'amour de tout l'univers, que je puis ne pas tout dire: je le sais; mais je ne le veux pas: Ou tout, ou rien. Je ne puis pas

me

Digitized by Google

me résoudre à m'outrager ; et ce seroit m'outrager que de me faire moi-même le protagoniste d'un roman. Le seul cas, dans lequel je ne dirai pas tout, sera, lorsque la vérité pourroit m'obliger à introduire sur la scène des personnes, que le monde croit irréprochables, et qu'il s'en faut bien qu'elles le soient : j'emploirai tout mon art pour qu'on ne les devine pas, parcequ'elles me sont connues, il n'est pas nécessaire que je les fasse connoître aux autres ; et qui plus est, je n'en ai pas le droit. Que ces personnes donc ne tremblent pas en lisant ceci. Si elles ont du cœur, si leur philosophie les a rendues si fortes que je le suis, je les défie à m'imiter : c'est d'elles, et non pas de moi que le monde doit savoir leurs affaires.

Ou mon histoire ne verra jamais le jour, ou ce sera une vraie confession. Elle fera rougir des lecteurs, qui n'auront jamais rougi de toute leur vie, car elle sera un miroir, dans lequel de tems en tems ils se verront ; et quelques uns jetteront mon livre par la fenêtre ; mais ils ne diront rien à personne, et on me lira ; car la vérité se tient cachée dans le fond d'un puit ; mais

lors-

lorsqu'il lui vient le caprice de se montrer, tout le monde étonné fixe ses regards sur elle, puisqu'elle est toute nue, elle est femme, et toute belle. Je ne donnerai pas à mon histoire le titre de confessions, car depuis qu'un extravagant l'a souillé, je ne puis plus le souffrir : mais elle sera une confession, si jamais il en fut.

Je ne me soucie pas de savoir, si elle me conciliera l'estime de ceux qui s'imaginent de me connoître, et qui ne m'estiment pas, car je ne me donnerai pas la peine d'écrire pour eux ; mais je suis sûr qu'elle ne me produira le mépris de personne, car il est impossible qu'un homme qui pense soit méprisable sans qu'il sache de l'être ; et je sais que je n'aurois pas pu me souffrir vivant, si je me fusse reconnu pour tel. Si après ma mort on pourra m'adapter la devise d'*extinctus amabitur idem*, je ne demande pas d'avantage ! *Nil ultra deos lacesso.* J'aurai des illustres compagnons.

Encore deux mots à mon lecteur ; et j'ai fini. Laurent sot gardien des plombs, qui étoit né pour favoriser ma fuite avec sa grande bêtise, tout comme j'étois né pour être la cause de sa mort, ce qui m'est fort-

in-

indifférent, mourut quelques mois après mon évaſion, dans les priſons du tribunal, je ne ſais pas de quelle eſpèce de mort. Le nommé Andreoli, qui m'ouvrit naturellement la grande porte au haut bout du grand eſcalier a dit, que je l'ai jetté par terre tenant une arme à la main; et ce n'eſt pas vrai.

Le 12 de Septembre de l'année 1774 M. de Monti conſul de la république de Veniſe à Trieſte me donna un billet des inquiſiteurs d'état, dans lequel ils m'ordonnoient de me préſenter dans le terme d'un mois au *circonſpect* Marcantoine Buſinello leur ſecrétaire pour ſavoir leur volonté. Je n'ai pas écouté ceux qui me conſeilloient de ne pas m'y fier: je ſavois parfaittement qu'une pareille trahiſon ne pouvoit pas avoir lieu. La grandeur, et l'importance du Tribunal peut bien laiſſer courir la trahiſon, lorsque ſes bas miniſtres l'emploient pour s'emparer d'un coupable, mais il n'eſt jamais arrivé qu'il ſouille la ſainteté de ſa foi l'employant directement, et partante d'eux-mêmes en premier chef. Le billet, que j'ai reçu à Trieſte, étoit un vrai ſauf-conduit ſigné par le très-honoré, et très-noble François Grimani

alors

alors inquiſiteur d'état, neveu de celui qui régnoit lors de ma fuite, et oncle de l'autre que j'ai trouvé à la meſſe, et qui m'a envoyé dîner avec des hermites.

Au lieu d'attendre un mois, je me ſuis rendu à Veniſe en moins de vingt-quatre heures, et je me ſuis préſenté au ſecrétaire Buſinello frère de celui qui l'étoit dix-huit ans auparavant. D'abord que je lui ai dit mon nom, il m'embraſſa, me fit aſſeoir près de lui, me dit que j'étois libre, et que ma grace étoit la récompenſe de ma confutation de l'hiſtoire du gouvernement de Veniſe d'Amelot de la Houſſaye, que j'avois publié en trois volumes in 8vo quatre ans auparavant. Il m'a dit que j'avois mal fait à m'enfuir, puiſque ſi j'euſſe encore eu un peu de patience, on m'auroit remis en liberté. Je lui ai répondu que je croyois d'être condamné à reſter là pour toute ma vie: il repartit que je ne pouvois pas m'imaginer cela, car *à petite faute petite peine.* Je l'ai pour lors interrompu avec quelqu'émotion, et je l'ai prié en grace de me communiquer ma faute, car je n'avois jamais pu la deviner. Le ſage *circoſpetto* ne me répondit alors qu'en me regardant ſérieux en mettant

l'in-

l'index de sa main droite sur les levres, comme nous voyons la statue de l'égiptien Harpocrate, ou celle de S. Brunon fondateur des chartreux. Je n'ai pas demandé d'avantage. J'ai témoigné à M. le secrétaire les sentimens de reconnoissance, dont j'étois véritablement pénétré, et je l'ai assuré que dans la suite il n'arriveroit pas que le tribunal eût lieu de se repentir de la grace complette, dont il m'avoit rendu digne.

Après cette démarche je fus m'habiller, et j'ai commencé à jouir du plaisir de me montrer à toute la grande ville, où je suis d'abord devenu la nouvelle du jour. Je fus remercier un à un chez eux les trois bienfaisans inquisiteurs d'état, qui me reçurent gracieusement, et m'invitèrent à leur tour à dîner pour entendre de ma bouche même la belle histoire de ma fuite, que je leur ai narré sans leur rien déguiser, et avec tous les détails, que je n'ai pas épargné au lecteur en l'écrivant. Ceux auxquels j'ai fait des longues visites, et que j'ai su m'attacher furent les trois patriciens, qui s'intéressèrent pour moi, qui travaillèrent beaucoup pour obtenir ma grace, et qui l'obtinrent. Le premier fut M. de Dand, le plus ancien de mes protecteurs,

Digitized by Google

teurs, conſtant au point qu'il ne m'a abandonné qu'en mourant. Ce fut lui qui détermina à ma faveur M. F... de Gr.... Le ſecond que j'ai vu avec épanchement de cœur fut M. P. de Zag. qui travailla deux années de ſuite pour applanir toutes les difficultés, qui s'oppoſoient à mon retour dans ma patrie. Le troiſième auquel je me ſuis préſenté fut M. le pr. L... de Moi... perſonnage à Veniſe de la plus grande importance, et qui détermina M. de Sagr. à ſigner ma grace d'abord qu'il lui a parlé. Soit amour de patrie, ſoit amour propre, je ſais que je dois à ce retour les plus beaux momens de ma vie: on ne m'a obligé à aucune expiation, et tout le monde le ſavoit. La plénitude extraordinaire de ma grace à l'égard de la gravité du tribunal fit mon apologie. Ce grand magiſtrat ſouverain n'a pu faire d'avantage, ni pour me déclarer innocent, ni pour convaincre toute l'Europe que j'ai ſu mériter ſon indulgence. Tout le monde s'attendoit à me voir pourvu d'un emploi convenable à ma capacité, et néceſſaire à ma ſubſiſtence; mais tout le monde s'eſt trompé, hormis moi. Un établiſſement quelconque, que j'aurois pu obtenir par la faveur d'un tribunal, dont

l'in-

Digitized by Google

l'influence n'ait point de limites, auroit eu l'air d'une récompenſe, et c'eut été trop. On m'a ſuppoſé tout le talent qu'un homme, qui veut ſe ſuffire, doit avoir, et cette opinion ne m'a pas déplu; mais toutes les peines, que je me ſuis donné pendant l'eſpace de neuf ans, furent vaines. Ou je ne ſuis pas fait pour Veniſe, me ſuis-je dit, ou Veniſe n'eſt pas faite pour moi, ou l'un et l'autre. Dans cette ambiguité un fort désagrément eſt venu à mon ſecours, et m'a donné l'eſſor. Je me ſuis déterminé à quitter ma patrie, comme l'on quitte une maiſon qui plait, mais où il faut ſouffrir un mauvais voiſin qui incommode, et qu'on ne peut pas faire déloger. Je ſuis à Dux, où pour être d'accord avec tous mes voiſins, il ſuffit que je ne raiſonne pas avec eux, et rien n'eſt plus facile que cela.

FIN.

76773023

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google